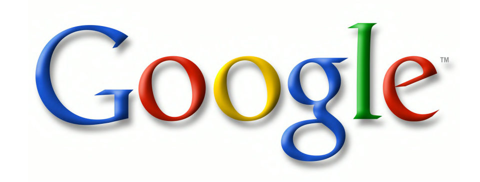
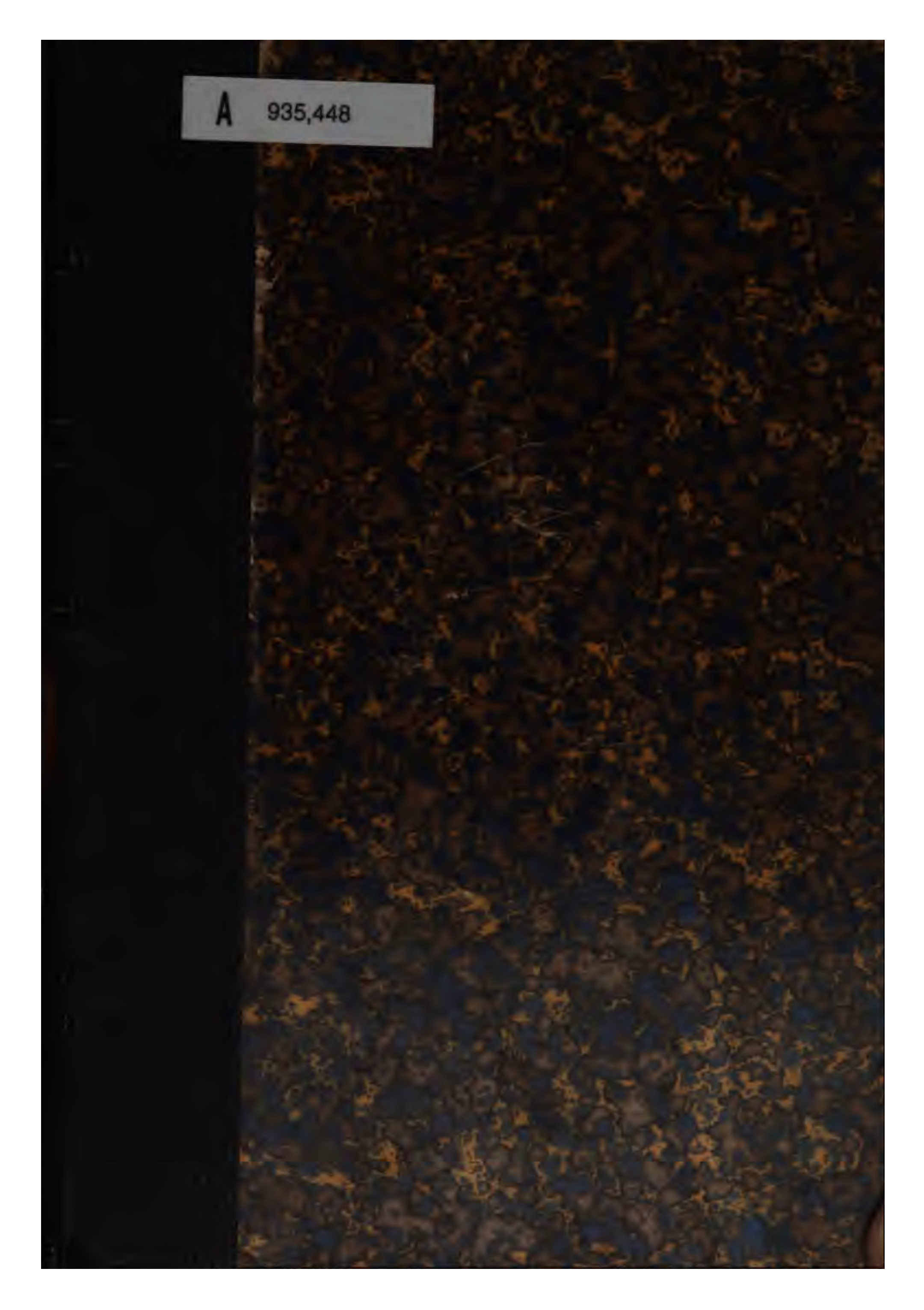



A 935,448


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

VI


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

THÉATRE

DEUXIÈME PARTIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL

1874

THÉATRE

DEUXIÈME PARTIE

LE TOUR DE FAVEUR

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

EN COLLABORATION AVEC H. DE LA TOUCHE

Représentée pour la première fois à Paris
sur le théâtre Favart, en 1818

PERSONNAGES :

GERVAL PÈRE, négociant, 70 ans.

GERVAL FILS, jeune officier à la demi-solde, d'abord sous le nom de DORVILLE.

LORMON, bourgeois de Paris, passant l'été à Auteuil, 65 ans.

JULIETTE, sa nièce.

VERDELIN, journaliste.

CLAIRE, femme de chambre de Juliette.

DEUX LAQUAIS de Gerval père, personnages muets.

La scène est à Auteuil, dans la maison de Lormon.

LE

TOUR DE FAVEUR

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon de campagne. — A droite, un cabinet. — Sur le devant, une table couverte de livres et de papiers, avec une écritoire.

ENTRENT GERVAL FILS, ET CLAIRE.

CLAIRE.

C'est vous, monsieur, qu'ici l'on m'a prescrit d'attendre?

GERVAL FILS.

Oui, Claire, et ce bonheur je n'osais y prétendre.
Voici ton protégé! — Quel changement soudain! —
Mais, personne au salon, ni personne au jardin!...
C'est donc là le séjour que Juliette habite!
Va, cours, vole à son oncle annoncer ma visite.

CLAIRE.

Tous les deux sont sortis.

GERVAL FILS.

A neuf heures du soir!
Lorsque monsieur Lormon consentait à me voir!

CLAIRE.

Il a couru d'Auteuil à Paris, pour affaire
Qui presse, et que jamais, dit-il, on ne diffère.
Sa chère Juliette est du voyage; mais
Ils ne tarderont pas, monsieur, je vous promets.

GERVAL FILS.

Où cet oncle, si tard, s'en va-t-il, à son âge?

CLAIRE.

Ah! dame, ils sont allés voir un grand personnage.

GERVAL FILS.

Qui donc?

CLAIRE.

Un étranger.

GERVAL FILS.

Achève promptement.

CLAIRE.

Un vieux guerrier.

GERVAL FILS.

Son nom?

CLAIRE.

Philopœmen.

GERVAL FILS.

Comment!

Philopœmen! Eh! mais, qu'est-ce? une tragédie?

CLAIRE.

En cinq actes, monsieur.

GERVAL FILS.

Bon! — Quelque rapsodie

Qu'on exhume *aux Français!* — Ah!

CLAIRE, regardant la pendule.

On est en chemin

Pour revenir.

GERVAL FILS.

Crois-tu? — Le parterre inhumain

Souvent à l'action mettant lui-même obstacle,

Par un aigre concert allonge le spectacle!

CLAIRE.

Fi, monsieur! Pour l'auteur nous n'avons nul effroi.

GERVAL FILS.

Ah! vous ne craignez point?

CLAIRE.

Personne, que je croi,
Ne fut aussi prôné. Surtout mademoiselle
En parle avec un feu! « Claire, me disait-elle,
Que ce début promet de succès éclatants!
L'auteur qu'on va juger... il n'a que dix-sept ans!
Le même âge que moi! »

GERVAL FILS.

Dix-sept ans!

CLAIRE.

Oui, vous dis-je.
Tout Paris, alléché par ce nouveau prodige,
De l'œuvre adolescente aspirait la saveur.

GERVAL FILS.

Et son tour est venu?

CLAIRE.

C'est un tour de faveur.

GERVAL FILS.

Quel conte!

CLAIRE.

Expliquez-moi d'où vient que ma maîtresse,
En parlant de l'auteur à qui tout s'intéresse
Et dont le nom pour tous est encore un secret,
Regarde avec transport... vous savez quel portrait?

GERVAL FILS.

Le mien... mais...

CLAIRE.

Seriez-vous cet auteur, qui fait rage?

GERVAL FILS.

Je n'en ai le talent, Claire, ni le courage.
Je ne suis qu'un soldat. Puis, dix-sept ans! c'est peu,
Tu vois bien...

CLAIRE.

Et les mois de nourrice? — Mon Dieu!
Je sais faire la part de tous les bruits de ville.

CLAIRE.

Ah! dame, ils sont allés voir un grand personnage.

GERVAL FILS.

Qui donc?

CLAIRE.

Un étranger.

GERVAL FILS.

Achève promptement.

CLAIRE.

Un vieux guerrier.

GERVAL FILS.

Son nom?

CLAIRE.

Philopœmen.

GERVAL FILS.

Comment!
Philopœmen! Eh! mais, qu'est-ce? une tragédie?

CLAIRE.

En cinq actes, monsieur.

GERVAL FILS.

Bon! — Quelque rapsodie
Qu'on exhume *aux Français!* — Ah!

CLAIRE, regardant la pendule.

On est en chemin
Pour revenir.

GERVAL FILS.

Crois-tu? — Le parterre inhumain
Souvent à l'action mettant lui-même obstacle,
Par un aigre concert allonge le spectacle!

CLAIRE.

Fi, monsieur! Pour l'auteur nous n'avons nul effroi.

GERVAL FILS.

Ah! vous ne craignez point?

CLAIRE.

Personne, que je croi,
Ne fut aussi prôné. Surtout mademoiselle
En parle avec un feu! « Claire, me disait-elle,
Que ce début promet de succès éclatants!
L'auteur qu'on va juger... il n'a que dix-sept ans!
Le même âge que moi! »

GERVAL FILS.

Dix-sept ans!

CLAIRE.

Oui, vous dis-je.
Tout Paris, alléché par ce nouveau prodige,
De l'œuvre adolescente aspirait la saveur.

GERVAL FILS.

Et son tour est venu?

CLAIRE.

C'est un tour de faveur.

GERVAL FILS.

Quel conte!

CLAIRE.

Expliquez-moi d'où vient que ma maîtresse,
En parlant de l'auteur à qui tout s'intéresse
Et dont le nom pour tous est encore un secret,
Regarde avec transport... vous savez quel portrait?

GERVAL FILS.

Le mien... mais...

CLAIRE.

Seriez-vous cet auteur, qui fait rage?

GERVAL FILS.

Je n'en ai le talent, Claire, ni le courage.
Je ne suis qu'un soldat. Puis, dix-sept ans! c'est peu,
Tu vois bien...

CLAIRE.

Et les mois de nourrice? — Mon Dieu!
Je sais faire la part de tous les bruits de ville.

CLAIRE.

Ah! dame, ils sont allés voir un grand personnage.

GERVAL FILS.

Qui donc?

CLAIRE.

Un étranger.

GERVAL FILS.

Achève promptement.

CLAIRE.

Un vieux guerrier.

GERVAL FILS.

Son nom?

CLAIRE.

Philopœmen.

GERVAL FILS.

Comment!
Philopœmen! Eh! mais, qu'est-ce? une tragédie?

CLAIRE.

En cinq actes, monsieur.

GERVAL FILS.

Bon! — Quelque rapsodie
Qu'on exhume *aux Français!* — Ah!

CLAIRE, regardant la pendule.

On est en chemin
Pour revenir.

GERVAL FILS.

Crois-tu? — Le parterre inhumain
Souvent à l'action mettant lui-même obstacle,
Par un aigre concert allonge le spectacle!

CLAIRE.

Fi, monsieur! Pour l'auteur nous n'avons nul effroi.

GERVAL FILS.

Ah! vous ne craignez point?

CLAIRE.

Personne, que je croi,
Ne fut aussi prôné. Surtout mademoiselle
En parle avec un feu! « Claire, me disait-elle,
Que ce début promet de succès éclatants!
L'auteur qu'on va juger... il n'a que dix-sept ans!
Le même âge que moi! »

GERVAL FILS.

Dix-sept ans!

CLAIRE.

Oui, vous dis-je.
Tout Paris, alléché par ce nouveau prodige,
De l'œuvre adolescente aspirait la saveur.

GERVAL FILS.

Et son tour est venu?

CLAIRE.

C'est un tour de faveur.

GERVAL FILS.

Quel conte!

CLAIRE.

Expliquez-moi d'où vient que ma maîtresse,
En parlant de l'auteur à qui tout s'intéresse
Et dont le nom pour tous est encore un secret,
Regarde avec transport... vous savez quel portrait?

GERVAL FILS.

Le mien... mais...

CLAIRE.

Seriez-vous cet auteur, qui fait rage?

GERVAL FILS.

Je n'en ai le talent, Claire, ni le courage.
Je ne suis qu'un soldat. Puis, dix-sept ans! c'est peu,
Tu vois bien...

CLAIRE.

Et les mois de nourrice? — Mon Dieu!
Je sais faire la part de tous les bruits de ville.

Reste toujours un jeune auteur, monsieur Dorville,
Et vous pouviez très-bien être accusé du fait.
Or maintenant, voyons : êtes-vous, en effet,
L'époux que peut un jour choisir notre héritière,
Bien né, riche, constant?...

GERVAL FILS.

Elle a mon âme entière;
Cet hiver, dans le monde, où brillaient ses appas,
Sans oser lui parler j'ai suivi tous ses pas.
J'ai senti qu'à son oncle il fallait d'abord plaire.
Mon père est son ami d'enfance; pourtant, Claire,
Un procès les divise après vingt ans, au moins.
De quelque ami commun je cherchais les bons soins
Pour qu'il me présentât et pût m'obtenir grâce.
Quand l'hiver a fini, j'ai bien gardé la trace;
Mon père, lui, me croit voyageant loin d'ici,
Mais vous aimez Auteuil, et j'habite Passy.

CLAIRE.

C'est véritablement toute une pastorale!

GERVAL FILS.

Enfin (et je n'ai plus à craindre la morale),
Je suis sorti du doute où flottait mon esprit;
Au bon monsieur Lormon j'ai ce matin écrit;
Dans sa villa, ce soir, il me donne audience,
J'arrive, plein de trouble et plein d'impatience,
Résolu, sans détour, d'exposer à ses yeux
Mon secret, mon espoir... quand ton drame odieux
L'entraîne... Quel caprice ou quel tort sans excuse!

CLAIRE.

En attendant, monsieur n'épargnait pas la ruse :
Il voulait, comme un peintre, en ces lieux être admis.
Par moi-même informé que la nièce a promis
De ses traits à son oncle une fidèle image,
Vous offrez vos pinceaux pour ce discret hommage,
Et comme échantillon, artiste complaisant,
Sans vous être fait voir ici, jusqu'à présent,
Vous faites parvenir aux mains de ma maîtresse
Votre portrait!... Ce tour ne manque pas d'adresse.

Il produit son effet, d'abord, pour la façon;
C'est un joli portrait, puis un joli garçon.
Juliette rougit, et le garde près d'elle.
Mais vous, comment, au bas, pour le nom du modèle,
Mettre *Gerval*, au lieu de DORVILLE? Ah! c'est mal!

GERVAL FILS.

Dorville est un faux nom, mon vrai nom est Gerval.
C'est à Gerval que l'oncle...

CLAIRE.

Et je m'y laissais prendre!
Vous me trompiez aussi!

GERVAL FILS.

Ne va pas me le rendre?
Je déroutais mon père avec cet autre nom.
La nièce a-t-elle appris ma visite?

CLAIRE.

Elle? non.
Je l'aurais su bientôt, nos têtes n'en font qu'une.
Je devrais vous gronder, mais je vous tiens rancune;
Vous avez un rival que j'aperçois venir,
Et je laisse à monsieur le soin de vous punir.

Elle sort.

SCÈNE II.

GERVAL FILS, VERDELIN.

VERDELIN.

De vous punir, monsieur! et de quoi?... Quelque ouvrage
Qui du public malin n'obtient pas le suffrage...
Aux amis de Lormon je sais me dévouer.
Mon métier ne me plaît qu'autant qu'il faut louer.

GERVAL FILS, à part.

Quel métier?... A l'ennui faut-il qu'on se résigne?

Haut.

A qui donc ai-je ici, monsieur, l'honneur insigne...?

VERDELIN.

Mais, je suis un critique assez sûr, expert; bref,
Vous voyez d'un journal le rédacteur en chef.
Allons, de vos soucis contez-moi le mystère;
Je fus de tels secrets souvent dépositaire;
Et, tenez, le plaisir me dispose aujourd'hui
A prêter au talent un favorable appui.

GERVAL FILS.

Monsieur, je ne mets point mon nom dans les gazettes.

VERDELIN.

De la gloire pour vous les cent voix sont muettes?

GERVAL FILS.

Il se peut que ce nom, sans que je sois auteur,
Ait été consigné dans quelque *Moniteur;*
Mais, monsieur, votre gloire est bien moins occupée
Depuis l'heure où la France a déposé l'épée.

VERDELIN.

Ah! mil huit cent dix-neuf n'est pas mil huit cent dix!
J'ai passé, dans le bois, un jour de paradis :
Beau temps, chevaux fringants, joyeuse compagnie,
Autour d'un fin dîner, sans gêne réunie...
Eh! qui n'est indulgent après un tel gala?...
Mais, notre cher Lormon, c'est sa fête... et voilà
Que j'accours le chanter! Brave ami, qui s'obstine
Au classique; sa nièce, au romantique incline...
Pour qui monsieur tient-il?

GERVAL FILS.

Moi? Pour le beau, le vrai,
Le naturel, n'importe où je le trouverai.

VERDELIN.

J'entends, et vous trouvez, du goût bravant l'empire,
Du génie à Schiller et peut-être à Shakspeare!

GERVAL FILS.

Oui, monsieur; de l'Europe en courant les cités,
Nous avons vu partout leurs drames récités;

Ils pourraient de notre art renouveler les fêtes,
Et je n'y verrais pas nos moins belles conquêtes.

VERDELIN.

Vrai? Je suis plus que vous, monsieur, de votre avis;
Et si de tels conseils étaient déjà suivis,
Le théâtre serait moins malade. Oui, j'estime
Qu'il n'est qu'un seul chemin pour sortir de l'abîme.
Voulez-vous rendre à l'art l'âme et le mouvement?
Brisez vos unités : voilà mon sentiment.

GERVAL FILS.

Et vous le publiez?

VERDELIN.

Non pas, je m'en dispense.
Dans mon journal, ainsi dit-on ce que l'on pense?
Je ne suis pas toujours de mon opinion.
Du classique attaqué j'y suis le champion.
Avant moi j'ai trouvé la couleur établie,
J'ai dû la renforcer. Mais enfin, c'est folie
Qu'espérer un chef-d'œuvre avec nos préjugés.
Et ne voyez-vous point pâlir, découragés,
Nos auteurs qu'on attache aux règles d'Aristote?
Règles qu'il ne fit point, car ce siècle radote.
N'est-ce pas du bon sens blesser les simples lois,
Pour plaire à je ne sais quels vieux pédants gaulois,
Qu'enfermer l'action dans les mêmes demeures,
Que d'y précipiter les faits en vingt-quatre heures?
Avec vos unités de salon, de cadran,
Vous n'aurez rien de neuf, rien de fort, rien de grand!

GERVAL FILS.

Tandis qu'ici, monsieur, la chaleur romantique
Vous pousse, un drame grec, de son cothurne antique
Aborde vaillamment la rampe des *Français*.

VERDELIN.

Ce soir?

GERVAL FILS.

Philopœmen!

VERDELIN.

Et moi qui m'amusais!...
Quoi! ce précoce fruit d'une naissante muse,
Dont on parlait encor d'une façon confuse,
Qu'à peine on annonça deux mois *incessamment,*
Et dont le jour encor ne fut précisément
Désigné que dix fois?

GERVAL FILS.

Oui! — Cela vous afflige?

VERDELIN.

Comment diable! Et je crois que mon devoir m'oblige
A soumettre la pièce au plus mûr examen;
Que j'en dois au public un compte exact, demain!...
Quel oubli!... dont il faut pourtant que je me tire!

GERVAL FILS.

Monsieur, je n'en empêche.

VERDELIN.

Eh! sans doute! A vrai dire,
Pour juger un auteur faut-il donc l'écouter?
Voir sa pièce? Du tout. On se laisse emporter,
Influencer, corrompre, et l'on se passionne.
Acteurs, décors, public, tout vous impressionne.
On cède à ce qu'on sent et l'on juge fort mal.
Éloigné du théâtre on reste impartial.

GERVAL FILS, regardant la pendule et s'impatientant.

Les hôtes du logis, suivant l'ancienne mode,
Sont *aux Français*...

VERDELIN.

Eh bien, tout au mieux s'accommode.
J'en saurai deux fois trop. Moi, je dors quand j'y vais...
D'ailleurs, *Philopœmen!*... ça doit être mauvais!
J'aurais bien du malheur si la pièce était bonne.
Monsieur, je suis heureux que ce hasard me donne...
Ah! le temps vous est long! Mais patience... et puis,
Nous serons bien payés de ces légers ennuis :
Nous allons voir la nièce, une ange sans pareille!
Le bon oncle l'adore... et m'accueille à merveille;

Pour époux à la belle il peut me présenter,
Et je brûle, entre nous, de lui faire accepter
Mon hommage, mon cœur...

GERVAL FILS.

J'ai la même espérance.

VERDELIN, à part.

Peste soit du rival et de la concurrence!
J'étais fort bien tombé!

On entend du bruit au dehors.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE, accourant.

GERVAL FILS.

Les voyageurs...

CLAIRE.

Tous deux
Rentrent en ce moment.

VERDELIN.

Je vole au-devant d'eux.

Il sort.

CLAIRE, à Gerval fils.

Vous, dans ce cabinet, mon maître vous appelle.

GERVAL FILS.

As-tu disposé tout, pour lui, comme pour elle :
La fête... mon tableau ?...

CLAIRE.

Votre ordre est accompli.

GERVAL FILS.

Réparons de la nièce un innocent oubli.
Sois discrète. Ce jour décide de ma vie.

Il entre dans le cabinet

SCÈNE IV.

JULIETTE, CLAIRE, VERDELIN.

JULIETTE.

Ah! monsieur Verdelin, vous me voyez ravie,
Mais, ravie! un ouvrage! un succès! quels transports!
N'est-ce pas? vous avez secondé nos efforts?
Payé par des bravos votre droit de présence?
Du génie et de l'art, ô divine puissance
Que de vous subjuguer par des mots enchanteurs,
Et de prêter son âme à tous les spectateurs!

VERDELIN.

Si j'en crois votre avis la réussite est grande,
Le succès mérité.

JULIETTE.

Mais, je vous le demande!

VERDEIN.

Moi? j'immole à vos goûts mon propre jugement..

JULIETTE.

J'avais de ce succès l'heureux pressentiment,
Claire, et tu peux juger quel trouble involontaire
S'est emparé de moi, quand, aux cris du parterre,
La toile se relève... on s'agite encor plus...
L'acteur paraît... Silence! il fait ses trois saluts;
Et, d'une voix émue, il dit : « Messieurs, l'ouvrage,
Que nous venons d'avoir l'honneur...

VERDELIN, à part, avec ironie.

Et le courage!

JULIETTE, continuant.

« De jouer devant vous, est de monsieur Gerval. »

CLAIRE ET VERDELIN, qui écrit le nom sur un carnet.

Gerval?

JULIETTE.

Gerval, ma chère! A ce nom sans rival,

Des cintres aux balcons les bravos se répondent,
Les acclamations se croisent, se confondent.
Je riais, je pleurais, tout ce bruit m'enivrait!
Et la main sur mon cœur, j'ai senti...

CLAIRE.

Le portrait?
Gage mystérieux, jamais tu ne nous quittes!

VERDELIN.

Malencontreux auteur, nous ne sommes pas quittes,
Nous réglerons demain.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LORMON.

LORMON, sortant du cabinet.

Restez, monsieur, restez;
Des éclaircissements vont nous être apportés,
Et, dès qu'il sera temps, vous saûrez ma réponse.

JULIETTE.

A qui parlez-vous donc?

LORMON.

Ma nièce, je t'annonce
Un aimable étranger qui vient, tous deux, nous voir;
L'un et l'autre, songeons à le bien recevoir.

A part.

Son entretien m'a plu; sa candeur, sa jeunesse...
Il semble auprès de lui que mon printemps renaisse!
Je voudrais, pour un nœud aussi bien assorti,
Qu'il fût sûr de son père et qu'il n'ait pas menti.

A Juliette.

Ne vas-tu pas changer quelque peu ta toilette?

JULIETTE.

Vous me croyez, mon oncle, en vérité, coquette.
Eh! que m'importe à moi votre jeune étranger?

J'étais bien pour Paris, faut-il ici changer?
Parlez-moi de la pièce et de l'auteur sublime...

LORMON.

Encor l'auteur? — Ta tête et se monte et s'anime...
Eh bien, je vais te faire un plaisir étonnant.

JULIETTE.

Quel est-il?

LORMON.

Ce poëte, en vogue maintenant,
Et dont, en vérité, je te crois amoureuse...

JULIETTE.

Sans l'avoir entrevu : passion malheureuse!

LORMON.

Viendra ce soir ici. Tu verras le vainqueur.

JULIETTE.

Laissez donc, vous m'avez fait palpiter le cœur!

VERDELIN, à part, avec dépit.

Bravo! rien n'y manque.

LORMON, continuant.

Oui; tandis que dans la salle
Vous vantiez un ouvrage applaudi sans cabale,
Moi, pour me dégourdir, j'ai couru les foyers.
J'aperçois, tout au fond, quelques particuliers
Qui ne se lassaient pas d'en embrasser un autre;
J'avance, c'est l'auteur. Quelle scène est la nôtre
En nous reconnaissant! je l'embrasse à mon tour,
Et de grand cœur encor! ce n'est pas de ce jour,
Vois-tu bien, que son nom est cher à la famille.
Je veux que ce hasard nous rapproche; oui, ma fille,
Je l'invite, il répond à mon pressant accueil,
Et ce soir, à souper, je l'attends dans Auteuil.
Là, loin qu'à ton suffrage enfin il se dérobe...

JULIETTE.

Ne remarquez-vous pas, Claire, que cette robe
Me va mal?

CLAIRE.

Ah! très-mal.

JULIETTE.

Venez donc, un instant...

LORMON.

Mais tu n'es pas coquette?

JULIETTE.

Il ne faut pas pourtant
Faire peur à celui qu'on va fêter à table?

VERDELIN.

Allons! décidément sa pièce est détestable.

Juliette et Claire sortent.

SCÈNE VI.

LORMON, VERDELIN.

LORMON, *regardant sortir Juliette.*

Chère enfant, je jouis de son naïf transport.
De quel étonnement...;

VERDELIN, *piqué.*

Le drame vous plaît fort.
Vous tourne-t-il la tête aussi, notre cher hôte?

LORMON.

C'est selon... votre œil d'aigle y voit-il quelque faute...
Car pour juger soi-même, on attend vos arrêts,
Voyons?

VERDELIN.

Mais... eh! eh! pah! Tenez, je mentirais
A dire que j'ai fort goûté la tragédie...

LORMON.

D'où vient qu'elle n'est pas du grand maître applaudie?

VERDELIN, *taillant une plume.*

Cela vient, voyez-vous, de l'ensemble... du plan...

Je n'ai pas trouvé là ces effets, cet élan,
Ce feu... ni vous non plus, j'en ferais la gageure.

LORMON.

Ma foi, cela m'a fait grand plaisir, je vous jure.

VERDELIN.

Il faut vous défier de votre émotion.
D'abord, vous conviendrez que l'exposition
Est obscure...

LORMON.

Mais non, le peuple de Messène
S'assemble...

VERDELIN, à part.

Bon! c'est là qu'est le lieu de la scène.

LORMON, poursuivant.

On traite s'il faut rendre ou garder dans les fers
Philopœmen...

VERDELIN.

Eh! oui, tous ces faits sont fort clairs;
Le style ne l'est pas : condition utile!
C'est la fleur sans parfum qu'un ouvrage sans style.

LORMON.

Le second acte au moins...

VERDELIN, s'approchant de la table.

Pardon, j'ai mon journal...
Déjà les aperçus, l'avant-propos banal,
Tout est fait, je n'ai plus qu'à parler de la chose.

LORMON.

Alors, je ne veux pas vous distraire, et je n'ose...
Nous reprendrons plus tard...

VERDELIN, le retenant.

Que faites-vous?

LORMON.

Adieu;
Cela vous troublerait.

VERDELIN, *s'asseyant.*

Au contraire, parbleu!
Moi, j'écris sans penser... et puis, de vos idées
Les miennes franchement pourront bien être aidées.
Oh! j'en profiterai plus que vous ne croyez!
Au second acte, donc, qu'est-ce que vous voyez
De si brillant?...

LORMON.

Eh! mais, la scène d'ambassade
Où ce vieux Achéon débite une tirade
De forts beaux sentiments, en plus beaux vers encor!
Juliette, entre nous, la sait par cœur...

VERDELIN, *continuant d'écrire d'après ce que dit Lormon.*

D'accord;
Mais c'est de l'action, une intrigue énergique,
Des passions, qu'il faut dans une œuvre tragique;
Point de beaux vers surtout; rien n'est moins naturel;
Je m'en rapporte à vous; c'est un défaut réel
Dont, parmi nos auteurs, je vois qu'on se corrige.

LORMON.

Cependant, les beaux vers...

VERDELIN.

Ne valent rien, vous dis-je.

LORMON.

Voyez pourtant, sans lui je m'y serais trompé...
Vous-même, quel endroit vous a le plus frappé?

VERDELIN, *hésitant.*

C'est le...

LORMON.

Hein?...

VERDELIN.

La prison, dans le quatrième acte.

LORMON.

Mais la citation, je crois, n'est pas exacte;
C'est au troisième...

VERDELIN, à part.

Ah! oui! c'est avoir du guignon;
Toujours au quatrième arrive la prison.

LORMON, s'appuyant sur le fauteuil de Verdelin.

Que d'auteurs béniraient, mon cher, la Providence
D'être à ma place, là, dans votre confidence!

VERDELIN.

C'est à savoir.

LORMON.

Quoi donc? iriez-vous traiter mal
Un de mes bons amis?

VERDELIN.

Je suis impartial.

LORMON.

On le sait, mais enfin, je vous le recommande,
Ne soyez pas trop juste.

VERDELIN.

Oui, son âge demande
Quelques ménagements...

LORMON, à part.

Il sait tout.

VERDELIN.

Citez-moi
Un passage à pouvoir louer de bonne foi;
C'est tout ce que je veux.

LORMON.

Le moment, par exemple,
Où le tyran, prenant la coupe dans le temple,
Avale le poison au héros apprêté.

VERDELIN, continuant d'écrire.

C'est trop évidemment à Corneille emprunté :
Rodogune...

LORMON.

Ah! quel tact! Mais nous savons j'espère...

VERDELIN.

Corneille au vieil Horace inspire un autre amour!
Pleure-t-il, lui?

LORMON.

Corneille!... On vous voit tour à tour
Blâmer qu'on s'en écarte et blâmer qu'on l'imite;
Comment donc faut-il faire?

VERDELIN.

Ah! voilà le mérite!

LORMON.

Il a réponse à tout.

VERDELIN, *signant son article.*

J'ai rempli mon devoir :
L'ouvrage n'est pas bon.

LORMON.

Je commence à le voir.
Pourtant, on a traité l'auteur en homme illustre.
On l'a fort applaudi.

VERDELIN, *se levant.*

Les amis, sous le lustre!

LORMON.

Oui.

VERDELIN, *à part.*

Fort heureux d'avoir trouvé l'occasion
De faire mon article... et son opinion.
Devinez de nous deux qui n'a pas vu la pièce!

A Lormon.

Si j'étais établi près de vous, de la nièce,
Je voudrais vous guider, vous apprendre à loisir,
A ne pas vous laisser duper par le plaisir!

Juliette paraît.

Heureux qui mûrira son jugement précoce!

SCÈNE VII.

LORMON, JULIETTE, VERDELIN.

JULIETTE, accourant, parée.

Entendez-vous, mon oncle, arriver un carrosse?
On entre dans la cour.

LORMON.

Eh bien! N'en doutons pas,
C'est l'auteur.

JULIETTE.

Monte-t-il? Qui retarde ses pas?...
Je comprends le motif. A son âge, on sent naître
Quelque timidité, quelque trouble...

LORMON, gaiement.

Ou peut-être
L'étourdi cause, rit et s'amuse en chemin...

Remontant la scène.

Arrivez donc, jeune homme, et qu'on vous voie enfin!

SCÈNE VIII.

VERDELIN, LORMON, GERVAL PÈRE, JULIETTE.

GERVAL PÈRE. Il est vieux, goutteux, et marche pesamment appuyé sur deux laquais.

Prêtez-moi vos deux bras, soutiens-moi, Dominique;
Ne te souvient-il plus que j'ai ma sciatique?
Tâchez donc de marcher avec même lenteur.

JULIETTE.

Quel est donc ce vieillard?

LORMON.

Eh! viens, mon cher auteur!

JULIETTE.

L'auteur!

GERVAL PÈRE, *en s'asseyant.*

Mon cher Lormon!

JULIETTE, *à elle-même.*

Ah! dans ce jour prospère,
Je comprends! D'un tel fils l'honneur revient au père.
Ils ne font qu'un tous deux.

A Gerval.

Je fais mon compliment,
Monsieur, à votre fils... ou petit-fils...

GERVAL.

Comment!

JULIETTE.

Son ouvrage a, ce soir, fait un plaisir extrême;
Et lorsqu'à dix-sept ans...

GERVAL.

Je les prends pour moi-même.
Ces éloges flatteurs qu'on veut bien me donner.

JULIETTE, *à son oncle.*

Se peut-il!

LORMON.

Il dit vrai.

GERVAL.

Pourquoi s'en étonner?

JULIETTE.

C'est que... tous les journaux, monsieur... Mais voyez comme
On nous trompe, avaient dit la pièce d'un jeune homme.

GERVAL.

Elle est bien, en effet (ces détails sont constants),
L'œuvre de mon collége et de mes dix-sept ans,
Les journaux, sur ce point, ne vous ont pas déçue...
Mais voilà cinquante ans que la pièce est reçue!

VERDELIN.

Cinquante ans?

GERVAL.

Et trois mois.

VERDELIN.

Veuillez nous raconter!...
Sur tout notre intérêt monsieur pourrait compter.

A part.

Voilà pour mon journal une excellente histoire!

JULIETTE.

Ainsi, mon oncle...

GERVAL.

Eh! oui, je lus, j'en ai mémoire,
Au Théâtre-Français, vers l'an soixante-neuf,
Ce vieux ouvrage, alors, comme l'auteur tout neuf.
Je me flattais, dans l'âge aux folles hardiesses,
Pour les représenter qu'on recevait les pièces!...
Mais attendez, souffrez qu'avant tout ce détail...

A ses laquais.

Il leur remet des papiers.

Repartez pour Paris. — Ces bons à Duportail.

Ah! s'il m'était venu Ripeirou, de Libourne,
Saint-Charles de Toulon, dites que je retourne
Pour la Bourse, et qu'enfin, au prix que nous savons,
Je consens à payer leur sucre et leurs savons.

Les laquais sortent.

Reprenant, à Lormon et à Verdelin.

Je lus donc; on m'accueille, et tout à Melpomène,
Rêvant d'un grand succès le prochain phénomène,
Comme l'oiseau chanteur, j'étais pauvre et content.
Mes parents murmuraient. Pour les calmer d'autant,
Et pour alimenter la verve dramatique,
J'osai porter mes vœux sur un emploi modique.
« Bureaucrate et poëte! Avec un tel travers,
On fait toujours fort mal ou sa place ou ses vers,
Me dit un vieux commis. Jeune homme, tu t'abuses;
On ne peut pas servir le ministre et les muses;

Choisis. » — Même refus partout, nouveaux mépris.
Mon cœur se révoltait, combattait...

Il se lève.

Quand j'appris,
Que de la mer du Sud, fier d'élargir le cadre,
Le jeune Bougainville apprêtait son escadre.
Sur son bord renommé je brûlais de monter...
Mais ce *Philopœmen* qu'il me fallait quitter !...
Tenté par la fortune, arrêté par la crainte,
J'allai voir mes acteurs, j'exposai ma contrainte
Et quel tort je risquais, en laissant après moi
Mon héros... Quand Lekain, prenant son air de roi :
« Que des dieux, me dit-il, la faveur vous seconde !
Allez, mon bon ami, faites le tour du monde,
Et, quand vous reviendrez, nous verrons. » — Je partis.

LORMON.

C'était là le plus sage entre tous les partis.
Après huit ou neuf ans d'un glorieux service
Tu revins.

GERVAL.

Aux acteurs il faut rendre justice.
Ah ! les rôles étaient presque tous copiés.

VERDELIN.

Oui, mais tous vos acteurs, vieillis, estropiés !

GERVAL.

Quatre fois embarqué. Quand je rentrais en France,
J'accourais au théâtre avec mon espérance !
A chaque tour du monde on m'avait reculé.
J'eus de nouveau besoin d'emploi ; je postulai.
On se souvint partout de mon métier funeste ;
La malédiction n'est pas pire, ou la peste ;
Le péché des auteurs ne me fut point remis,
Convaincu de talent, je ne fus pas commis !
J'examinai mon tort ; eh quoi ! faut-il, me dis-je,
D'un renom si stérile adorer le prestige ?
Si j'avais quelque jour un fils, et que charmé
D'une jeune héritière, il dût s'en croire aimé,
Il faudrait d'un refus lui voir subir l'outrage,
Car des fils du poëte on proscrit l'héritage ;

Fussé-je auteur du *Cid*, nos lois, après dix ans,
Viendraient de mes travaux dépouiller mes enfants;
J'ai vu que le talent souffre, pèse, importune,
Et, comme un sot alors, moi, j'ai fait ma fortune.

LORMON.

Pour les Indes trois fois chargeant tes galions,
Tu recueillis...

GERVAL.

Eh! oui, deux ou trois millions.
J'ai le droit qu'on m'estime, et que mon fils s'allie...
Un brave; il a vu l'Elbe et Vienne et l'Italie.
Il était militaire avant qu'on fît la paix...
Il s'occupe aujourd'hui, comme je m'occupais,
Du commerce; mes biens sont à lui; la rapine
Me les eût-elle acquis! Descendant de Racine,
Qu'aurait-il? Quelque gloire, et l'hôpital au bout...
Mais j'ai vendu... du poivre, il peut prétendre à tout.

VERDELIN.

Dites-nous cependant qui leva tout obstacle,
Servit *Philopœmen*, car c'est un vrai miracle.

GERVAL.

Un de mes vieux amis, nouveau surintendant
Au théâtre nommé. De mes vers confident,
Jadis il les avait admirés dans nos classes;
Il s'en souvint, voulut me venger des disgrâces;
Dans un carton poudreux le drame se trouva.
« Mais, j'avais soixante ans quand cela m'arriva! »

LORMON.

Il me semble te voir, plein de sollicitude,
Suivre tous les tracas d'une pièce à l'étude.

GERVAL

J'ai maudit l'amitié dans son fâcheux bienfait,
Va, ce tour de faveur est un tour qu'on m'a fait.

VERDELIN.

Tour de faveur?...

GERVAL.

Sans doute, alors que des ténèbres

On voulut m'arracher, ou plus ou moins célèbres,
Surgirent trente auteurs avant moi prétendants;
Tous réclamaient (par eux... ou par leurs descendants),
Que de vives fureurs ! Que de haines posthumes !
On prépare aujourd'hui contre moi vingt volumes;
Ici, j'aurai blessé le fameux règlement,
Et là, l'autorité m'appuie injustement.
On dira vrai, mon cher; à trente métromanes
J'ai fait des passe-droits; j'ai courroucé des mânes!

VERDELIN.

Au moins le comité, par un accueil flatteur...

GERVAL.

On crut à mon aspect voir l'ombre de l'auteur!
Méconnaissable à tous, quelques vieilles ouvreuses
N'ont reconnu de moi que mes mains généreuses.
Les acteurs?... Comme avant la révolution,
Plus paresseux encore.

VERDELIN.

Oh! la tradition
Se conserve !

GERVAL.

Une duègne, autrefois jeune actrice,
Qui récitait mes vers d'une voix protectrice,
Et qui, malgré tant d'âge et de calamités,
Nous représente encor les ingénuités,
Se lève, et me frappant sans façon sur l'épaule,
Par droit d'ancienneté m'a réclamé son rôle.
Mais quoi, mon cher Lormon, je bénis mon succès
S'il consacre l'oubli de nos fâcheux procès!
Notre vieille amitié va, je me le figure,
S'en resserrer plus fort.

LORMON, avec intention.

J'en accepte l'augure,
Et je commencerai par remplir un devoir :
Consulte Verdelin; c'est un puits de savoir;
Pour égaler, vois-tu, les bonnes tragédies,
Il faut changer encore, et que tu remédies...

GERVAL.

Changera qui pourra; je te suis obligé;
Moi, depuis cinquante ans, j'ai bien assez changé.

LORMON.

A vous deux, maintenant ! Viens, ma nièce.

JULIETTE.

Et mon rêve!

LORMON.

Peut-être il n'est pas temps encore qu'il s'achève.

Lormon et Juliette sortent.

SCÈNE IX.

GERVAL, VERDELIN.

VERDELIN.

A part.

Ce vieillard peut m'aider.

A Gerval avec empressement.

Ah! monsieur, quel plaisir,
Tout chaud de la victoire encor, de vous saisir
Et d'ajouter soi-même, aux turbulents éloges
Étourdiment lancés du parterre et des loges,
Cet hommage senti, ce suffrage éclairé,
Aux hasards de la vogue en tout temps préféré!

GERVAL.

Vous étiez aux *Français* une de mes victimes?

VERDELIN.

Les jaloux souffrent seuls des bravos légitimes;
Et jamais, pour ma part, je n'oublîrai l'effet
Qu'avec tous ses beaux vers *Philopœmen* a fait.

GERVAL.

Je suis charmé, monsieur, que mon vieux grec vous plaise.
Mais parlons d'autre chose et mettons-nous à l'aise.

Jeune, de mon succès j'aurais beaucoup joui;
Trop tard d'un demi-siècle il arrive aujourd'hui.

VERDELIN.

Un immortel peut-il se plaindre de son âge?

GERVAL.

Eh! monsieur Verdelin, laissons ce badinage.
Avec mes cheveux gris et mes goutteux accès,
Que diable puis-je faire encor de mes succès?
A-t-on vu, s'intrigant pour la pièce nouvelle,
A mon nom prononcé, se troubler quelque belle?
A qui de mes lauriers faire hommage, entre nous?
Ah! ce n'est qu'à vingt ans que réussir est doux!
L'auteur a cent amis, puis, la beauté le fête,
L'accueille... et quelquefois, le fortuné poëte
Cache un autre triomphe à d'autres envieux...
Tout se passe autrement quand le poëte est vieux!
Moi, que ne suis-je en paix dans ma triste victoire,
Et guéri de la goutte ainsi que de la gloire!

VERDELIN, à part.

Diable! il rompt tous mes plans!

Haut.

Vous seriez désolé,
Comme un autre, pourtant, d'avoir été sifflé?

GERVAL.

Certes; quand l'âge arrive, il semble qu'on devienne
Peu sensible au plaisir et beaucoup à la peine.

VERDELIN, à part.

Je pars de là.

Haut.

Monsieur, je voudrais bien savoir
Par qui *Philopœmen* fut applaudi, ce soir.

GERVAL.

Par qui?

VERDELIN.

Oui, faites-moi l'amitié de me dire
Qui vous applaudissait si fort?

GERVAL.

Vous voulez rire;
Pardieu, c'est le public.

VERDELIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est
Que le public?

GERVAL.

Comment?

VERDELIN.

Répondez, s'il vous plaît.

GERVAL.

Le public, c'est, monsieur, notre souverain juge,
Contre l'arrêt duquel il n'est point de refuge,
Et dont l'hommage pur s'étendra répété
Par l'équitable voix de la postérité;
C'est le guide éclairé qu'on doit seul reconnaître;
Le talent le respecte; il n'a point d'autre maître.

VERDELIN.

Combien faut-il de sots pour vous faire un public?

GERVAL, à part.

Voyez l'impertinent!

VERDELIN.

Perdu dans son trafic,
Monsieur s'était flatté, sur la foi du parterre,
D'avoir bien réussi?

GERVAL.

Je n'en fais point mystère.

VERDELIN.

Erreur! Allez, monsieur, vous n'êtes pas au bout;
Le parterre n'est rien et les journaux sont tout.

GERVAL.

Vous êtes journaliste?

VERDELIN.

Oui; mais je le témoigne
Très-haut; si nul journal ne vous porte et vous soigne

(C'est le mot), tragédie, auteur tout est à bas.
Tout sera, pour Paris, comme s'il n'était pas.
Et qui dira demain si la pièce était bonne?

GERVAL.

Ceux qui l'ont applaudie.

VERDELIN.

Eh! non, monsieur, personne.
La fièvre des bravos n'a que de courts accès,
Chacun a ses ennuis, sa femme, son procès...
L'un rentre en son bureau, l'autre dans sa boutique,
Où, quand ils n'y font rien ils parlent politique.
Seuls nous parlons de vous. Messieurs, c'est le journal
Qui seul de vos tournois est l'écho matinal...
Si vous vouliez, pour vous, tenter quelque démarche,
Voir, courir...

GERVAL.

Avant tout, faites donc que je marche.
D'ailleurs, bon ou mauvais, *Philopœmen* est là :
Faut-il m'embarrasser de ce qu'on en dira?

VERDELIN.

Oui, monsieur, pensez-y, car, en toute rencontre,
S'ils ne sont pas pour vous, les journaux seront contre.
Point de milieu. Sitôt qu'un article est admis,
Il est de vos amis ou de vos ennemis.

D'un air de confidence.

Un autre aurait compris qu'il faut que l'on s'entr'aide;
Qu'il faut mettre en commun les forces qu'on possède.

GERVAL, à part.

Pour ces communautés mon goût est fort petit;
L'un fournit le dîner et l'autre l'appétit.

VERDELIN, continuant.

Vous auriez dû sentir qu'une offre de service,
Quelquefois, en retour, réclame un bon office...
A qui n'occupe rien, veut-on rien demander?
Ah! si nous avions pu, tous deux, nous accorder!...

GERVAL.

Eh bien?

VERDELIN.

Vous auriez fait votre article vous-même.

GERVAL.

Que dites-vous, monsieur? quel impudent système!

VERDELIN, appuyant.

Vous-même, votre article.

GERVAL.

Ah! qui croirait jamais!...

VERDELIN.

On voit que vous venez de l'autre monde. Eh! mais,
Demandez : à Paris combien de renommées
Par leur propre secours se sont ainsi formées!
Tous les auteurs, acteurs, libraires sont au fait;
Excepté le public tout le monde le sait.

Se radoucissant.

Moi, je vous aurais dit que j'aime Juliette,
Que j'en suis bien vu, mais qu'un rival m'inquiète;
Que l'oncle est tout à moi, mais qu'on peut s'abuser;
Enfin, comme au vainqueur rien n'est à refuser,
Si vous plaidiez ma cause avec un peu de zèle...

GERVAL, à part.

Voilà pourquoi d'abord ma pièce était si belle;
Je ne m'étonne plus qu'il tienne à m'obliger.

VERDELIN.

Mais, rien à cet accord ne peut vous engager,
Même lorsqu'un concours de rares circonstances
Du critique à l'auteur aplanit les distances.
Savez-vous qu'on pourrait, avec un feuilleton,
Faire à *Philopœmen* regretter son carton?
Admettons que je sois un malveillant; je lance
Un bon article, là, bien méchant, fait d'avance.
Vous est-il échappé quatre vers raboteux?
Je n'en ai retenu que quatre, et ce sont eux.

Dans votre tragédie avez-vous mis votre âme,
Du feu, de l'intérêt?... Je crie au mélodrame!
Que de mots isolés n'auront plus l'air français!
L'ouvrage condamné, j'attaque le succès;
Vous fûtes appelés par des cris unanimes?
Eh bien! l'auteur avait trois cents amis intimes.
En dépit de l'accueil que la pièce éprouva,
Je dis qu'on n'y va point, et personne n'y va.
Entre elle et le public j'oppose ma gazette;
Dans ses retranchements j'attaque la recette.
Le caissier en pâlit; vos acteurs, le matin,
Penchés sur mon article y lisent leur destin;
Et, le soir, presque morte, en entrant sur la scène,
Autour d'eux, devant eux, aperçoivent à peine,
Au parterre *gratis*, errer quelques billets;
Une loge, une seule, où bâillent des Anglais!...
Enfin *Philopœmen* ni glorieux, ni riche,
Dans huit jours enterré, disparaît de l'affiche!

GERVAL, retombant dans le fauteuil.

Ah! vous m'épouvantez, arrêtez! De mon temps,
Les féroces n'étaient rien près de ce que j'entends!

VERDELIN.

Calmez-vous. Je suis bon, très-bon, pour les personnes
Qui se montrent pour moi complaisantes et bonnes
Comme vous. Donc, monsieur, tous deux entendons-nous;
Pour moi vous parlerez et j'écrirai pour vous.
Çà, j'ai votre parole et vous avez la mienne.
Philopœmen! Je veux que tout Paris y vienne!
Mes feuilletons, sans cesse à louer obstinés,
Me font des spectateurs de tous nos abonnés...
Vite, à l'oncle! Ce soir, il faut rompre la glace,
Car mon rival d'assaut peut emporter le place,
Un officier! — Ah çà, songez à mettre à part
Tous les vers qu'il faudra que je cite au hasard!
Lermon est disposé par tout ce qu'il éprouve,
C'est aujourd'hui sa fête, et son cœur vous retrouve!
Sur mon compte, à la nièce, un petit mot flatteur.
— Ah! vous serez, un jour, notre premier auteur!

Ne craignez plus en rien la critique ennemie;

Il déchire son article.

A présent, marchez droit jusqu'à l'Académie!

GERVAL.

Monsieur...

VERDELIN.

Parlez, priez, pressez... Je touche au port!
Quel bonheur!... quel article!... ainsi tout est d'accord!
Échange de bienfaits et de reconnaissance...
Charmé d'avoir ici fait votre connaissance!

Il s'échappe sans que Gerval le voie sortir.

SCÈNE X.

GERVAL, seul.

Mais, pour parler de vous, encor faut-il savoir...

Cherchant.

Personne!... A son destin c'est à moi de pourvoir!
De quel tracas la gloire est aujourd'hui la source!
On trafique au Parnasse aussi bien qu'à la Bourse.
Que je suis malheureux d'avoir tant réussi!
Lorsque je songe au sort qu'il m'a prédit ici,
Je ne sais (malgré moi prêtant trop tôt l'oreille)
Quelle paternité dans mon cœur se réveille!
L'amour-propre, à mon âge? il serait vraiment beau!
Que m'importe un journal? Mais aussi, quel tableau!
Toujours trois cents amis, et jamais de recettes!
Caissier pâle, acteurs morts, les Anglais, les banquettes,
C'est affreux!... Mes lauriers, vous m'avez compromis!
Je me trouve engagé sans avoir rien promis.
Ma foi, voyons Lormon; il aime, ce me semble,
Son monsieur Verdelin... Abouchons-les ensemble...
C'est cela. — Par bonheur mon cher fils est bien loin,
Je serais tout confus d'un semblable témoin.
Lormon sait ce qu'il veut, et s'il me congédie,
Tant pis pour Verdelin et pour ma tragédie.

Puis, retournons peser mon sucre, mon café,
Et, si l'on m'y reprend, je veux être étouffé.

SCÈNE XI.

GERVAL, LORMON.

LORMON.

Je n'ai point avec toi fait de cérémonie;
Je te laissais d'ailleurs en bonne compagnie.
Il est aimable, au moins, ce Verdelin?

GERVAL.

Charmant.

LORMON.

Vous avez donc bien ri?

GERVAL.

Non, pas précisément.
Et nous avons traité quelque grave matière.

LORMON.

Oh! c'est à lui tout seul l'Académie entière!
Eh! mais, où donc est-il et qui peut l'occuper?
Il ne s'absente guère à l'heure du souper.

GERVAL.

Il n'est pas loin.

LORMON.

Tant mieux.

GERVAL, à part.

De lui-même il s'y prête.

Haut.

Mon ami, prévois-tu, pour ce soir, à ta fête,
Quelque bonne surprise?

LORMON, regardant le cabinet.

Et que sait-on? j'ai là
Certain projet moi-même... on verra tout cela.

A part.

Il arrive à son fils par une voûte oblique.

GERVAL.

A part.

Venons à Verdelin.

Haut.

Et ce projet s'applique
A l'hymen de ta nièce?

LORMON.

Oui, quels soins obligeants!
Mais dois-je la jeter, Gerval, au nez des gens?

GERVAL.

Et... s'il se présentait un parti?

LORMON, *à part.*

Nous y sommes;
Le parti c'est le fils.

Haut.

Il faut avec les hommes
Agir prudemment, mais l'offre venant de toi...

GERVAL.

Au moins, entendons-nous, le futur n'est pas moi.

LORMON.

Non, pas toi tout à fait; mais un autre toi-même.

GERVAL.

Cela te plaît à dire.

LORMON.

Eh! point de stratagème.
J'ai tout prévu tantôt; et je savais fort bien
Ce que tu me dirais.

GERVAL.

Moi, je n'en savais rien.

LORMON.

Parlons-nous de la dot?

GERVAL.

Pour moi, je m'en rapporte...

LORMON.

Mais il faut t'en mêler.

GERVAL.

Non, le diable m'emporte!

LORMON.

Notre amant est encor si neuf, en vérité;
Si timide...

GERVAL.

Tudieu! quelle timidité!

LORMON.

Puis sa cause, après tout, est bien un peu la tienne,
Et ton propre intérêt...

GERVAL.

Encor la même antienne!
Et c'est précisément pour cela que je veux
Ne donner nul avis et n'émettre aucuns vœux.
Car, tu sais mieux que moi, qu'un rival redoutable...

LORMON.

Eh! mon Dieu! ton jeune homme est le parti sortable.
Sans raisons, tes discours se sont embarrassés;
Nous sommes bien d'accord sur le fond, c'est assez.
A présent, il faudrait toi-même à la petite
Dire un mot.

GERVAL.

J'y consens.

LORMON.

Pour aller au plus vite,
Mettons nos deux futurs en présence.

GERVAL.

Oui, vraiment.

A part.

Cherchons ce Verdelin.

LORMON.

Ici.

GERVAL.

Dans un moment.

Il sort.

SCÈNE XII.

LORMON, *seul.*

Il s'en va par la main m'amener Juliette.
Apprenons à son fils sa victoire complète.

Ouvrant la porte du cabinet.

Venez, monsieur, venez, j'ai vu le cher papa.

GERVAL FILS.

Comment, vous l'avez vu?

LORMON.

Certainement.

GERVAL FILS.

Déjà?

A part.

Et moi qui n'ai pas pu le prévenir!

Haut.

Mon père,
Dès l'abord n'aura point...

LORMON.

Mais si, tout vous prospère,
Vos instances ont eu les plus heureux effets;
Bref, soit *Philopœmen* et ses brillants hauts faits,
Dont nos échos vous ont apporté la nouvelle,
Soit vous-même... Il était enfin d'humeur si belle
Que nous pûmes à peine échanger entre nous
Trois paroles. — Déjà ma nièce était à vous.

GERVAL FILS, *troublé.*

Il vous a demandé Juliette?

LORMON.

Sans doute,
Comme vous l'espériez tantôt...

GERVAL FILS, à part.

Je n'y vois goutte.

LORMON.

D'ailleurs, il va venir lui-même.

GERVAL FILS.

Il est ici!...

Mon père!...

LORMON.

Je voulais vous l'annoncer ainsi!

GERVAL FILS.

Grand Dieu!... lui qui me croit à Turin?...

LORMON.

Il me semble

Qu'un tremblement subit... Qu'avez-vous?

GERVAL FILS.

Rien, je tremble

De plaisir, d'espérance... en effet, je ne puis
Suffire aux sentiments... je ne sais où j'en suis!

LORMON.

Mais, dans cette famille, ils ont une manière
D'être gais et contents tout à fait singulière!
Çà, vous remettez-vous de votre bonheur?

GERVAL FILS.

Oui.

LORMON.

L'ami Gerval approche.

GERVAL FILS.

O ciel!

LORMON.

Derrière lui,

La future; venez.

SCÈNE XIV.

Les Précédents, GERVAL PÈRE, VERDELIN.

VERDELIN, un papier à la main, à Gerval père, qui le conduit et le cache de son corps.

L'article est bien, j'espère.

GERVAL PÈRE.

Les voici. Chut!

VERDELIN.

Ah çà, vous me servez de père?

VERDELIN et GERVAL FILS, s'avançant l'un vers l'autre sans lever les yeux.

Mademoiselle...

Ils reculent.

GERVAL PÈRE, à Verdelin.

Eh bien! regardez cet enfant...
Que vois-je? ici, mon fils!

VERDELIN.

Ah! c'est ébouriffant!

LORMON.

Tu l'ignorais?

GERVAL PÈRE.

Tout net.

GERVAL FILS, se plaçant entre son père et Lormon.

Oui, de quelque artifice
Je rougis... mais comment vouliez-vous que je fisse?

A Lormon.

Avant tout, il fallait vous devoir mon bonheur,

Montrant Gerval père.

Puis, d'un rapprochement me réservant l'honneur,
Je voulais... ce qu'a fait un hasard favorable.
Lorsque le sort pardonne est-on inexorable?

GERVAL PÈRE, *courroucé.*

Depuis quand de Turin êtes-vous de retour?

GERVAL FILS.

Je ne suis point parti.

GERVAL PÈRE.

Qui vous retint?

GERVAL FILS.

L'amour.

GERVAL PÈRE.

Eh bien, il est au moins naïf et laconique:
Et mes cotons d'Alep, mes vins de Salonique?
Vous voilà l'existence et la tête à l'envers!
Il ne manquerait plus que vous fissiez des vers!

GERVAL FILS.

Les vôtres seuls, mon père, illustrent la famille!

GERVAL PÈRE.

Dans ta pièce, Lormon, tu chéris une fille;

Montrant Verdelin.

Tu portes à monsieur, je crois, grande amitié,
Unis-les; dans leurs vœux je me mets de moitié.

GERVAL FILS.

Eh! que faites-vous là? c'est celle que j'adore.

LORMON, *désignant Verdelin.*

Tu la voulais pour lui?

GERVAL PÈRE.

Je la demande encore.

LORMON.

C'est prendre bien des soins.

VERDELIN.

Je dois en convenir,
Mon rôle devient pâle, et lourd à soutenir.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE, CLAIRE.

JULIETTE, accourant.

Ah! mon oncle, d'un tort il faut que je m'accuse;
D'un tort, vous le voyez, dont je suis bien confuse.
Du théâtre aujourd'hui l'esprit préoccupé,
Un devoir qui m'est cher m'était presque échappé;
J'oubliais votre fête, une main attentive
M'a partout remplacée, et je vois, quand j'arrive,
De chiffres, de flambeaux se parer le jardin;
J'en dois remercier qui?... monsieur Verdelin?

VERDELIN.

Non, l'auteur fortuné d'une action si belle...

CLAIRE, montrant Gerval fils.

Est monsieur que voilà.

JULIETTE.

Monsieur... je me rappelle.
Où l'ai-je vu, mon oncle?...

LORMON.

Au bal, puis ce portrait...

JULIETTE.

Vous savez...

LORMON.

Oui.

GERVAL FILS.

Mon père!

GERVAL PÈRE.

Enfin, tout m'apparaît.

LORMON, à Gerval père, montrant Verdelin.

Tenant la main de Juliette.

Pauvre enfant! pour monsieur tu l'avais demandée,

Montrant Gerval fils.

Et pour ce brave, moi, je l'avais accordée.

GERVAL PÈRE, à Verdelin.

Monsieur, j'ai deux enfants, j'allais sacrifier

A l'aîné sottement, le bonheur du dernier.
Père dénaturé, je prétends, au contraire,
Immoler au cadet tous les droits de son frère.

Montrant son fils.

Au nom de celui-ci j'accepte un doux hymen,
Vous, comme il vous plaira traitez *Philopœmen.*

VERDELIN.

Je reprends ma justice. Elle sera sanglante.

GERVAL PÈRE.

Eh bien, vous aurez tort, ma pièce est excellente.
J'en puis parler, je crois, tout haut, sans vanité,
Car je suis, pour moi-même, une postérité.

VERDELIN, *déchirant son second article.*

Et de deux!

LORMON.

Votre miel aisément tourne à l'aigre!

VERDELIN.

L'avocat dévoué redevient juge intègre.

GERVAL FILS.

Monsieur juge de loin.

GERVAL PÈRE.

Il était...

GERVAL FILS.

Dans Auteuil,
A l'heure où tout Paris vous faisait tant d'accueil!

GERVAL PÈRE.

Et moi qui redoutais l'arrêt d'un si grand maître!

A Verdelin.

J'en suis fâché, monsieur, mais on va vous connaître!
Vous ne pourrez plus nuire, avec vos jugements,
A personne.

VERDELIN.

Si fait, dans les départements!

GERVAL PÈRE.

L'opinion au loin met à chacun sa marque.



SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE, CLAIRE.

JULIETTE, accourant.

Ah! mon oncle, d'un tort il faut que je m'accuse;
D'un tort, vous le voyez, dont je suis bien confuse.
Du théâtre aujourd'hui l'esprit préoccupé,
Un devoir qui m'est cher m'était presque échappé;
J'oubliais votre fête, une main attentive
M'a partout remplacée, et je vois, quand j'arrive,
De chiffres, de flambeaux se parer le jardin;
J'en dois remercier qui?... monsieur Verdelin?

VERDELIN.

Non, l'auteur fortuné d'une action si belle...

CLAIRE, montrant Gerval fils.

Est monsieur que voilà.

JULIETTE.

Monsieur... je me rappelle.
Où l'ai-je vu, mon oncle?...

LORMON.

Au bal, puis ce portrait...

JULIETTE.

Vous savez...

LORMON.

Oui.

GERVAL FILS.

Mon père!

GERVAL PÈRE.

Enfin, tout m'apparaît.

LORMON, à Gerval père, montrant Verdelin.

Tenant la main de Juliette.

Pauvre enfant! pour monsieur tu l'avais demandée,

Montrant Gerval fils.

Et pour ce brave, moi, je l'avais accordée.

GERVAL PÈRE, à Verdelin.

Monsieur, j'ai deux enfants, j'allais sacrifier

A l'aîné sottement, le bonheur du dernier.
Père dénaturé, je prétends, au contraire,
Immoler au cadet tous les droits de son frère.

Montrant son fils.

Au nom de celui-ci j'accepte un doux hymen,
Vous, comme il vous plaira traitez *Philopœmen*.

VERDELIN.

Je reprends ma justice. Elle sera sanglante.

GERVAL PÈRE.

Eh bien, vous aurez tort, ma pièce est excellente.
J'en puis parler, je crois, tout haut, sans vanité,
Car je suis, pour moi-même, une postérité.

VERDELIN, déchirant son second article.

Et de deux!

LORMON.

Votre miel aisément tourne à l'aigre!

VERDELIN.

L'avocat dévoué redevient juge intègre.

GERVAL FILS.

Monsieur juge de loin.

GERVAL PÈRE.

Il était...

GERVAL FILS.

Dans Auteuil,
A l'heure où tout Paris vous faisait tant d'accueil!

GERVAL PÈRE.

Et moi qui redoutais l'arrêt d'un si grand maître!

A Verdelin.

J'en suis fâché, monsieur, mais on va vous connaître!
Vous ne pourrez plus nuire, avec vos jugements,
A personne.

VERDELIN.

Si fait, dans les départements!

GERVAL PÈRE.

L'opinion au loin met à chacun sa marque.



Et du zoïle enfin distingue l'aristarque.
Gloire au critique vrai qui se montre partout
Guide éclairé de l'art et vengeur du bon goût!
Mais du mal et du faux ces ignares apôtres...

VERDELIN.

Vous avez bien raison, ces gens font tort aux autres.
Un mot : les amis font vos succès, en tout lieu,
Et les succès vous font des ennemis. — Adieu!

Il sort menaçant.

LORMON.

Gerval, si le dégoût au théâtre ordinaire
Ne t'avait pas contraint d'être millionnaire,
Tu serais allé loin!

GERVAL PÈRE.

Qui sait? — Quoi qu'il en soit,
Il est un noble espoir que mon âme conçoit:
C'est qu'en ce siècle, où tout en vitesse est habile,
Nous n'aurons pas longtemps un théâtre immobile.
J'appelle le progrès, et, bien qu'ayant été
L'un des heureux du siècle, il est de l'équité
Que les rois fainéants du tragique domaine,
Sans *un tour de faveur* accueillent Melpomène;
Que le public soit juge, et que dorénavant,
On puisse être, du moins, sifflé de son vivant!
Je ne dis pas qu'un jour je n'essaie à reprendre
Mes pinceaux. — J'ai le plan d'un certain Alexandre;
Puissent bientôt les Grecs, vengés, indépendants...

Il ressent une douleur de goutte, et il reprend en souriant.

Je suis fou; je retourne à mes correspondants,
Aux soins de mon commerce, et, dans ces jours prospères,
Aux plaisirs de tous temps... Mon vieil ami, les pères
De folles vanités ont de rares accès;
Le bonheur des enfants, voilà leur vrai succès!

FIN DU TOUR DE FAVEUR.

SELMOURS

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS

EN COLLABORATION AVEC H. DE LA TOUCHE.

Représentée pour la première fois à Paris
sur le théâtre Favart, en 1818

PERSONNAGES :

M. PICKLE, baronnet.
ÉLISA HARTLAY, sa belle-sœur, jeune veuve promise à lord Selmours.
LORD SELMOURS, colonel, amant d'Élisa Hartlay.
MISTRISS FORWARD.
JENNY, sa nièce.
SIR ROBERT, fils de M. Pickle, amant de miss Jenny.
PHRASIUS, son précepteur.
FANNY, femme de chambre d'Élisa Hartlay.

A Londres, dans un hôtel garni.

SELMOURS

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une terrasse. — A droite, un pavillon. — A gauche, et avançant sur la scène, un cabinet avec une porte et une fenêtre grillée. — Au fond, un jardin.

M. PICKLE, ÉLISA HARTLAY, SELMOURS, FANNY.

On est assis, après le déjeuner, à une table de thé. — Fanny est debout derrière.

M. PICKLE, à Selmours.

Eh bien? On vous a vu sortir dès le matin;
Dans Londres que dit-on? J'attends le bulletin.
A moins d'avoir perdu tout à fait la cervelle,
Jamais Anglais, chez lui, ne rentre sans nouvelle.
Pour moi, je ne sais rien, je n'ai que les journaux.
Voyons : Le bill des grains, l'Inde, et les arsenaux?
N'est-il donc rien de neuf dans la vieille Angleterre?
Qu'est-ce que l'on marie ou qu'est-ce qu'on enterre?...
Point de réponse encor ! — Je vous l'ai dit, Selmours,
Vous avez un secret. Négligeant vos amours,
Depuis hier votre ton n'a plus la même aisance,
Près d'épouser ma sœur, vous craignez sa présence;
Ou vous avez le spleen ou quelque noir secret.

SELMOURS.

Monsieur, veuillez m'entendre...

M. PICKLE.

Eh! qu'est-ce que pourrait
M'alléguer votre esprit? — Depuis huit jours à Londre,

Aux vœux de la famille empressé de répondre,
Je suis venu hâter un hymen, dont ma sœur
Ainsi que vous, Selmours, se promet la douceur;
Tous trois dans cet hôtel nous descendons, et vite
Pleuvent les compliments et chacun nous invite;
Vos cœurs étaient tout feu... Soudain, muets et froids,
On vous dirait vraiment époux depuis six mois!

SELMOURS.

Mais...

M. PICKLE.

Croit-on que je sois encore à vous connaître?
Que je ne sache pas que vous êtes peut-être,
De nos Anglais qu'on voit en maints travers errer,
Le plus ingénieux à vous désespérer?

SELMOURS.

J'en puis avoir sujet...

M. PICKLE.

Oui, ce n'est pas un conte,
Vous êtes fort à plaindre : hier, sur votre compte,
Vous aurez entendu quelque mauvais bon mot
Tomber innocemment de la bouche d'un sot?
Un fat, peut-être, aura blâmé votre conduite
(Ce qui n'est arrivé qu'à vous), et tout de suite
Vous voilà désolé, vous croyez tout perdu;
Car pour un point d'honneur assez mal entendu
Lorsque, sur le prochain, chacun s'exerce et fronde,
Vous vous êtes juré de plaire à tout le monde.

SELMOURS.

Monsieur Pickle!...

M. PICKLE.

Eh! morbleu, laissez-là, mon ami,
Ce beau projet que Dieu n'accomplit qu'à demi.
Bien fou qui, comme vous, dans le siècle où nous sommes,
Va mettre son bonheur à la merci des hommes!
Naissance, esprit, grand cœur, vous tenez tout du ciel,
Tout, hors du caractère, et c'est l'essentiel;
Efforcez-vous d'en prendre, et ne vous troublez guère

De tout ce que peut dire ou penser le vulgaire;
Montrez ce beau dédain, qui fait ma vanité,
Pour ce qu'on nomme ici de... l'amabilité...
Enfin, imitez-moi, je ne puis mieux vous dire.
Les seuls chagrins du cœur ont sur moi quelque empire:
Sachez donc, une fois, qu'on se passe fort bien
Des suffrages du monde, alors qu'on a le mien.

SELMOURS, avec impatience.

S'agit-il de cela? — Sans qu'on vous interrompe,
Monsieur, vous vous trompez aujourd'hui.

M. PICKLE.

Je me trompe?...
Impossible. — Homme heureux! vous n'aviez qu'à vouloir:
Demain, mistriss Hartlay couronnait votre espoir.
Du vieux baron, mon frère, à vingt ans déjà veuve,
Elle est pleine d'esprit, de raison... et la preuve
C'est qu'elle me consulte en tout événement;
D'où pourrait donc venir un pareil changement?

ÉLISA.

Quoi! l'humeur de mylord est pour vous un mystère!
Moi, qui n'ai qu'un cœur droit, que du moins rien n'altère,
J'ai tout deviné.

M. PICKLE.

Vous?

SELMOURS.

Craignez que, sur ce point,
Madame...

ÉLISA.

Non, monsieur, je ne m'abuse point;
Je vois trop qu'un moment a suffi pour éteindre
Une ardeur que le temps ne devait pas atteindre.

SELMOURS.

Vous déchirez mon cœur.

ÉLISA.

Je l'éclaire.

M. PICKLE.

Arrêtez.

Qu'une femme croit vite aux infidélités!...

ÉLISA.

Mais comment expliquer ce trouble, cette gêne?
Parlez; la raconter, c'est adoucir sa peine.

SELMOURS.

Eh bien! donc?...

M. PICKLE.

Fanny, sors.

SELMOURS.

Eh! pourquoi la chasser

M. PICKLE.

Bon! jusqu'à miss Fanny qu'il a peur d'offenser!

FANNY.

Tout le monde n'a pas cette aimable manie,
Monsieur le baron.

M. PICKLE.

Paix! — Avec sa baronnie...

SELMOURS.

Vous savez ce que fut pour moi sir Mekelfort;
Il m'a servi de père et seul a fait mon sort.
Depuis un an bientôt qu'il n'est plus, je le pleure
Comme si perdais cet ami tout à l'heure.

M. PICKLE.

Très-bien!

SELMOURS.

Tous les parents n'étant pas rassemblés,
Ses papiers, jusqu'ici, restaient sous les scellés;
Hier, à mon réveil, on m'en remet un; j'ouvre:
C'était son testament. Qu'est-ce que j'y découvre?...
Je suis son légataire à titre universel.

M. PICKLE.

Voilà de vos chagrins le sujet si cruel!

SELMOURS.

Attendez; une lettre, en outre, m'est donnée
Qui fut par Mekelfort à moi seul destinée.

M. PICKLE.

Et cette lettre enfin...

SELMOURS.

La voici. Je voudrais
Vous la lire à tous deux, vous jugerez après.

« Mon cher Édouard,

« Je vous ai laissé toute ma fortune. Depuis que je vous connais, c'est à vous que je l'ai destinée, *personnellement* à vous seul. Elle se monte à plus de vingt mille livres sterling de revenu. Comme je ne la dois qu'à mes travaux, je pense qu'il m'est permis d'en disposer à mon gré. Si votre extrême délicatesse vous engageait à la refuser pour la laisser aux autres membres de ma famille, ou à qui que ce soit au monde, je vous déclare que vous contrediriez manifestement mes désirs et mes volontés. Mon testament vous donne tous mes biens sans aucune condition. Cette lettre, mon ami, ne vous en dictera point; elle ne contiendra qu'une prière.

« Je suis père d'une fille de dix-huit ans, que j'ai fait élever, en secret, avec soin. Elle a mérité ma tendresse; elle est belle, sage, aimable, et doit, j'en suis sûr, faire le bonheur d'un époux; des obstacles, venus en partie d'un caractère violent et dissipateur, m'avaient empêché d'épouser sa mère, qu'elle a perdue depuis dix ans. Ma Jenny est confiée aux soins de mistriss Forward, sa tante maternelle, bonne femme, entichée de prétentions à la noblesse. Toutes deux habitent auprès d'Oxford, dans la petite seigneurie d'Owen, apanage qui compose à présent toute leur fortune, et que j'ai cédé à la vanité de mistriss Forward.

« Je vous demande comme à un ami, comme à mon fils adoptif, de réparer mes torts et d'acquitter ma dette envers ma fille, en l'élevant au rang de votre épouse.

Je vous répète, mon cher Édouard, que cette prière n'est point un ordre, n'est point surtout une condition; qu'elle n'a nul rapport avec les biens que je vous laisse; c'est une grâce que je sollicite de mon ami, de mon fils, une grâce que j'attends de sa piété.

« Votre cousin,

« GEORGES MEKELFORT. »

M. PICKLE.

Ah! ah!

SELMOURS.

Vous savez tout.

M. PICKLE.

Eh bien! qu'allez-vous faire?
Je crains que votre cœur n'hésite et ne diffère.

SELMOURS.

Non, monsieur, sur mon cœur prenez moins de soucis;
Je puis être affligé, mais non pas indécis.

M. PICKLE.

A la bonne heure.

ÉLISA.

O ciel!

SELMOURS.

Oui, quelque obéissance
Qu'attendît mon tuteur de ma reconnaissance,
Il n'avait pas le droit, pour des biens superflus,
De disposer d'un cœur qui ne m'appartient plus.
Certes, à cet argument il n'est pas de réponse.

M. PICKLE.

Comment! —

SELMOURS.

Au legs entier, dès ce jour, je renonce.
Que m'importe un peu d'or? Avec ma pauvreté,
Je reprends mon amour, mes droits, ma liberté;
Puis-je trop immoler à ce bonheur fidèle
Qu'Élisa seule donne, et qui m'attend près d'elle!

ÉLISA.

Selmours! —

M. PICKLE.

Que dites-vous? N'avez-vous pas songé
Jusqu'à quel point, mylord, vous êtes engagé?
Mekelfort vous défend, d'une manière expresse,
De renoncer au legs que vous fait sa tendresse;
Trahirez-vous le vœu de votre bienfaiteur?
Sa lettre si touchante est votre accusateur.
Il n'a rêvé que vous comme époux à sa fille,
Concentrant, en vous seul, son âme et sa famille,
Il vous fait héritier de tout son bien, non pas
A la condition d'épouser... Dans ce cas,
Distinguons, vous pouviez le prendre ou non, n'importe.
Mais au refus d'abord il vous ferme la porte;
Ensuite, il vous demande une grâce, en mourant,
Dont la reconnaissance est l'unique garant;
Titre saint que le cœur peut d'autant moins enfreindre,
Qu'à part ce sentiment, rien ne peut l'y contraindre.
Donc, il a prétendu, comptant sur votre foi,
Vous épargner, monsieur, les devoirs d'une loi,
Pour vous en imposer de plus sacrés sans doute,
Qu'avant ses passions un honnête homme écoute.

ÉLISA.

Mais son honneur, mon frère, avant ce testament
S'est engagé...

M. PICKLE.

Ma sœur, taisez-vous un moment.
J'en suis fâché pour lui, pour moi, pour vous qu'il aime.
Mais, enfin, qu'allez-vous répondre à ce dilemme?
Si votre bienfaiteur était encor vivant,
Et que vous lui disiez : « N'allons pas plus avant;
L'hymen que vous m'offrez — j'en ai l'âme confuse —
Mais j'aime ailleurs; l'amour veut que je le refuse. »
Il est au moins douteux que pour quelque parent
Moins amoureux que vous, ou moins indifférent,
Mekelfort ne changeât ce testament d'un père;
Vous ne me nîrez pas la *majeure,* j'espère.
Maintenant qu'il est mort pourra-t-il rien changer?



Vous ne pouvez donc pas, monsieur, vous dégager.
Il vous faut suivre, en tout, ses volontés dernières;
Il vous faut, comme un ordre, accomplir ses prières,
Et vous bien souvenir que, ferme et sans détour,
L'honneur compte pour rien ces désespoirs d'amour!

SELMOURS.

Cela peut être, mais l'amitié, je suppose,
Doit, monsieur, les compter encor pour quelque chose
Et surtout s'exprimer avec moins d'âpreté...
Je le croyais.

M. PICKLE.

Oh! oh! l'honneur, la probité,
Ne savent pas, monsieur, tourner de belle phrase;
Ce qu'il faut faire, moi, je le dis sans emphase;
Et ceux qui penseront autrement, je réponds
Qu'ils sont tous, plus ou moins, des sots ou des fripons.

SELMOURS.

Permettez-nous, malgré notre condescendance
Et pour votre morale et pour votre prudence,
De croire qu'il existe encore, en quelques lieux,
Des gens autant que vous sages et vertueux;
Je veux les consulter, et sur ce que j'endure,
S'ils ont votre rigueur, d'une vertu si dure
La mort m'affranchira.

M. PICKLE.

Vraiment, le beau moyen!
Vous avez beau mourir cela ne prouve rien.
Allez-vous en mourir, au bon sens indocile?...
Apprenez qu'il est bien souvent moins difficile
De mourir, que de vivre en faisant son devoir,
Et, comme à nos messieurs, cent fois je l'ai fait voir...

SELMOURS.

Madame, je reviens au plus tôt... Je vais prendre
L'avis de gens sensés qui voudront bien m'entendre,
Et je suis à vos pieds.

Il sort.

M. PICKLE.

Des avis! des avis!
Quels autres que les miens doivent être suivis?
Il part sans répliquer... c'est me faire une insulte.
Parbleu, je veux les voir ces hommes qu'il consulte!...
Je m'attache à ses pas. Nous jugerons comment
Tous ces beaux conseillers tournent un argument.
Et vous, monsieur Selmours qui parliez comme quatre,
Vous trouvez plus aisé de fuir que de combattre.

Il sort en courant.

SCÈNE II.

ÉLISA, FANNY.

ÉLISA.

Eh bien, ma chère?

FANNY.

Eh bien, madame?

ÉLISA.

Plus d'espoir!
Voilà tout mon bonheur détruit!

FANNY.

C'est à savoir.

ÉLISA.

Monsieur Pickle nous donne, avec un ton sévère,
Des conseils rigoureux... Je l'aime et le révère.

FANNY.

Comment donc! cet oracle est tout dans la maison.
Quand toujours on raisonne on a toujours raison.

ÉLISA.

Quoi! Fanny, peux-tu bien, quand tu vois ma détresse,
Loin de me consoler...

FANNY.

Moi? ma chère maîtresse,
Je vous engage fort à la docilité;

Votre cœur en sera longtemps triste, agité...
J'en conviens; dérogeant à son commun système,
L'hymen vous promettait la paix et l'amour même...

ÉLISA.

Fanny !...

FANNY.

Mais monsieur Pickle en dispose autrement;
Et tout cela n'est rien auprès d'un testament.

ÉLISA.

Il doit être sacré.

FANNY.

Oui, madame, il doit l'être,
Et l'homme que, vivant, nous n'aurions pu connaître,
A tous les droits sur nous du moment qu'il est mort.

ÉLISA, avec humeur.

Mon Dieu !

FANNY.

Puis-je parler?

ÉLISA.

Allons, parle.

FANNY.

Mylord,
Comme toujours, prendra cinquante avis; et certe,
Lui qui veut plaire à tous et qu'un rien déconcerte,
Choisira d'autant moins qu'il en recevra plus;
C'est à vous de fixer ses vœux irrésolus.

ÉLISA.

Tu crois donc?

FANNY.

Qu'avec vous le serment qui l'entraîne
Le rend libre.

ÉLISA.

Et tu veux...

FANNY.

Que pour femme il vous prenne
Et garde l'héritage!

ÉLISA.

Et miss Jenny?.,.

FANNY.

D'accord.

Eh bien! qu'il le lui cède et vous épouse encor.

ÉLISA.

Il ne remplirait pas ainsi le vœu suprême
De son digne parent; et n'est-il pas lui-même
L'époux que l'orpheline...

FANNY.

Allons, madame, soit;
N'en parlons plus.

ÉLISA.

Hélas! tu sais tout ce qu'il doit
A monsieur Mekelfort, au soin de sa mémoire;
Et d'ailleurs...

FANNY.

Monsieur Pickle... oh! c'est lui qu'il faut croire!
Certes, pour la sagesse, à son âge, on est mûr.

ÉLISA.

C'est un sage rigide, oui; mais un homme sûr.

FANNY.

Oh! très-sûr; car lui-même il convient, à voix haute,
Ne s'être, en soixante ans, trouvé jamais en faute.
Disputeur éternel!

ÉLISA.

Orateur de talent!

FANNY.

Il parle le dernier.

ÉLISA.

Son cœur est excellent.

FANNY.

Et sa poitrine!

ÉLISA.

Au moins, tant qu'a vécu sa femme
Il a fait son bonheur.



FANNY.

Oui, mais la pauvre dame
Qu'il vous endoctrinait, prêchait à l'infini,
A force d'écouter, mourut sourde.

ÉLISA.

Fanny!

FANNY.

Et ce pauvre Robert, son fils, ce bon jeune homme,
A l'université s'instruisant, Dieu sait comme,
Qu'avec un précepteur, pensant peu, parlant fort,
Il veut, jusqu'à trente ans, confiner dans Oxford?...

ÉLISA.

Que vous importe?

FANNY.

Mais, sir Robert, malgré l'ordre,
Au grec, pendant dix ans, croit-on qu'il veuille mordre?

ÉLISA.

Finirez-vous?

FANNY.

Encor monsieur Pickle veut-il,
Quand il l'aura tiré de son savant exil,
Lui faire, à la maison, redoubler sa logique!

ÉLISA.

Laissez-moi.

FANNY.

Puis.

ÉLISA.

Sortez.

FANNY, à part.

Nous tournons au tragique,
Et je sors. — Quel talent il faut, en pareil cas,
Pour forcer d'être heureux des gens si délicats!

Elle sort.

SCÈNE III.

ÉLISA, seule.

Hélas! toute ma joie a donc fui comme un songe!
Dans quel trouble, Selmours, ton embarras me plonge!
Ah! qui pourra, calmant mes trop justes regrets,
Me payer le bonheur que je te préparais?
Mais faut-il renoncer?... n'est-il pas une voie
Pour sortir des tourments que le sort nous envoie?
Un moyen d'accorder, sans reproche, en ce jour,
L'intérêt du devoir et celui de l'amour?...
Quel doux rêve ose encor bercer mon infortune?
Mon cœur flotte indécis.—On vient; tout m'importune.

SCÈNE IV.

ÉLISA, PHRASIUS, FANNY.

PHRASIUS, à Fanny.

Comment? il est sorti, belle miss?

FANNY.

Quel ennui!
Combien faut-il le dire?

PHRASIUS, à Élisa.

Ah!... il n'est pas chez lui,
Madame?

ÉLISA.

Qui, monsieur?

PHRASIUS.

Eh! vraiment, monsieur Pickle.

ÉLISA.

Non, vous pouvez l'attendre.



PHRASIUS.

Oh ! c'est un autre article.
L'attendre! voyez-vous, c'est que, de mon endroit,
Pour un objet urgent j'arrive ici, tout droit.
D'abord, il faut vous dire... Eh ! non, il faut me taire ;
Car monsieur Pickle ôté, ce doit être un mystère
Pour tout le monde. Encor, lui-même, il ne doit pas...
Suffit. Il m'en voudrait si j'épargnais mes pas.
C'est clair.

Fausse sortie.

FANNY.

Écrivez-lui plutôt un bout de lettre ;
Vous me le confierez, et je puis vous promettre
Qu'il sera lu...

PHRASIUS.

Bien dit. Écrivons. — Moi présent
Faut-il qu'il soit dehors! cela n'est pas plaisant.

FANNY, riant.

Monsieur doit s'y connaître.

PHRASIUS.

Eh ?

FANNY, riant.

Ah! ah! l'imbécile!

Elle entre dans le cabinet pour tout préparer.

PHRASIUS.

Comme on est jovial dans cette grande ville!
Depuis le coche d'eau, d'où je sors tout botté,
Je trouve, autour de moi, tout le monde en gaîté.
« Votre nom ? — Phrasius : c'est ainsi qu'on me nomme.
— Votre état? — Précepteur. » Le sournois de jeune homme,
En m'offrant mon ballot, l'a deux fois laissé choir,
Et s'est caché longtemps le nez dans son mouchoir ;
Un long jockey, portant ma petite sacoche,
M'accompagne, et chacun, en passant, me décoche
Un grand éclat de rire au moins très-familier ;
J'entre ici, même accueil. C'est vraiment singulier,
Comme on est jovial dans cette grande ville !

FANNY, revenant du cabinet.

Tout est prêt. Vous pouvez déployer votre style.

PHRASIUS, à Élisa.

Vous permettez?...

ÉLISA.

Très-fort.

Phrasius entre dans le cabinet, s'assied et écrit, en vue du spectateur, au moyen d'une fenêtre ouverte sur la terrasse.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SELMOURS.

SELMOURS, vivement.

C'est vous, chère Élisa?
De grâce, écoutez-moi.

ÉLISA.

Quoi! de retour déjà,
Mylord?

SELMOURS.

Que voulez-vous, je rassemblais à peine
Quelques amis à qui je racontais ma peine,
Que, toujours aux aguets et ne me lâchant pas,
Monsieur Pickle est soudain arrivé sur mes pas,
Et dans notre entretien s'ingérant tout de suite,
Il a pris la parole, et moi, j'ai pris la fuite.

ÉLISA.

Et vous l'avez laissé...

SELMOURS.

Discutant, raisonnant.
Mais d'un autre embarras il s'agit maintenant.
Vous pouvez le finir.

ÉLISA.

Mon Dieu! qu'y puis-je faire?
A l'univers entier si vous ne pouvez plaire?

SELMOURS.

Ce cœur, mon Élisa, ne veut plaire qu'à vous,
Et votre opinion fera celle de tous.
Sachez donc qu'en gardant sa démarche secrète,
Mistriss Forward, pour Londre, à quitté sa retraite;
Et qu'avec miss Jenny, par un guignon mortel,
Depuis hier au soir elle est dans cet hôtel.
Voilà ce qu'à l'instant James vient de m'apprendre.
Que faire? Dites-moi le parti qu'il faut prendre.
J'ignore quel dessein conduit mistriss Forward,
Ou si ce voisinage est l'effet du hasard;
Si miss Jenny connaît les ordres de son père...
Mais ce doute m'accable et tout me désespère;
C'est à vous d'assurer mes vœux mal affermis,
Et de guider un cœur que vous avez soumis.

ÉLISA.

Ah! Selmours, je ne peux expliquer ma pensée
Sur un point où je suis si fort intéressée.
Revoyez vos amis, et...

SELMOURS.

Non, je ne le puis;
Le temps me manquerait pour tous ces soins, et puis
Vous êtes mon espoir, mon unique refuge.

ÉLISA.

Vous obéirez donc?

SELMOURS.

Oui, oui; soyez mon juge.
Je promets tout, sinon d'épouser miss Jenny.

ÉLISA.

Et peut-être est-ce là le plus sage?

FANNY.

Nenni!

SELMOURS.

C'est vous qui me donnez ce conseil?

ÉLISA.

Mais je pense
Que votre sacrifice aurait sa récompense,
Que la délicatesse...

SELMOURS.

Eh bien! je vais... je cours
Immoler à Jenny mon bonheur et mes jours...
L'épouser, pour sortir de tant d'inquiétudes.

Fausse sortie.

ÉLISA.

Allons, car j'ai pitié de vos incertitudes,
Venez; si vous devez être un jour mon mari,
Laissez-moi vous conduire... Ah! vous avez souri!
Une femme, Selmours, parfois, pour elle-même
Peut manquer de raison, jamais pour ce qu'elle aime.

PHRASIUS, *écrivant dans le cabinet.*

Que de distractions me passent aujourd'hui
Dans l'esprit!

FANNY.

Quoi! monsieur, vous en avez?

PHRASIUS.

Eh! oui!
Des distractions.

FANNY.

Ah!

ÉLISA.

Écoutez: on démêle
Clairement quelle était l'intention formelle
De monsieur Mekelfort — Il en eut deux, je vois :
L'une de reverser tous ses biens, à la fois,
Sur sa fille et sur vous, qu'il chérissait en père;
L'autre d'unir Jenny par un hymen prospère
Au sort d'un homme aimable et qui puisse l'aimer.
En faisant tout cela, pourra-t-on vous blâmer?

SELMOURS.

Non, sans doute.

ÉLISA.

Eh bien donc, partagez l'héritage
Comme entre frère et sœur; grâces à ce partage,
Voilà le premier point rempli; qu'en pensez-vous?

SELMOURS.

Et le second?

ÉLISA.

Cherchez sans retard un époux
Présentant à Jenny ces qualités de l'âme
Qui feront avec vous le bonheur d'une femme.
Cela n'est pas aisé; mais Jenny, sur ce point,
Verra par d'autres yeux, ne vous connaissant point.
Jusque-là dans vos mains et sous votre tutelle
Vous garderez sa dot toujours prête. — Aurait-elle
Un sort mieux arrangé si son père eût vécu?
Le père eût-il mieux fait?

SELMOURS.

Oh! non, je suis vaincu;
Rien n'est persuasif, pour notre âme charmée,
Autant que la raison dans une bouche aimée.

ÉLISA.

De mon plan, je le crois, le succès...

SELMOURS.

Est certain;
Et chez mistriss Forward j'irai, dès ce matin,
Et je puis affirmer, sans trop de hardiesse...

ÉLISA.

Qu'avec cent mille écus de revenu, sa nièce
Ne peut manquer d'un bon mari, bien amoureux.
Elle le choisira. — Vous ferez deux heureux...

SELMOURS.

Nous le serons surtout, et, n'importe la suite...
Personne ne pourra reprendre ma conduite.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

PHRASIUS, FANNY.

PHRASIUS, sortant du cabinet.

Voilà pourtant ma lettre à sa fin...

FANNY.

Dieu merci!...

Donnez.

PHRASIUS.

Ne faut-il pas que je pointe les I;
Que je barre les T, je soigne les virgules?
Le style enfin, le style!

FANNY.

Ah! quels yeux ridicules
Vous me faites.

PHRASIUS, lisant.

« Monsieur... ce petit air sournois
M'enchante, et vous avez le plus piquant minois,
L'œil le plus agaçant. — Oui, le diable m'emporte!
Si je... »

FANNY.

Vous écrivez des choses de la sorte
A monsieur Pickle?

PHRASIUS.

Eh! non, vraiment! Je vous les dis;
Ange femelle, à vous, rose de paradis!...
Ah çà, de ce logis vous êtes la maîtresse?

FANNY.

Non, je suis la soubrette.

PHRASIUS.

Eh bien! enchanteresse,
C'est égal, je vous aime, et mon cœur trop ardent...
Non, Ève n'était pas plus belle aux yeux d'Adam!

FANNY.

Quel compliment !

PHRASIUS.

Puisé dans Milton, notre Homère.
Oui, vous êtes vraiment fraîche, comme la mère
Du genre humain.

FANNY.

Petit serpent !

PHRASIUS.

Moi, ha ! — quel nom !
Voulez-vous m'épouser, mademoiselle ?

FANNY.

Non.
Vous allez vite au moins.

PHRASIUS.

Voyez, je ne m'informe
Ni si votre naissance à la mienne est conforme,
Ni si vous êtes riche, et sans rémission
Je vous enlève... avec votre permission.
Vous verrez mon collége, et reine dans ma classe...

FANNY.

Qui ? moi, pauvre ignorante, y serais-je à ma place ?

PHRASIUS.

Laissez donc, lorsque avec force assiduités,
Nous aurions fait ensemble un cours d'humanités...

FANNY.

Oh ! vous y perdriez votre latin.

PHRASIUS.

Peut-être
L'écolière bientôt en montrerait au maître.

FANNY.

Mon cher monsieur, pour moi l'intérêt n'est de rien
Dans le choix d'un mari ; mais, retenez-le bien,
Je mettrais, si de vous j'acceptais pareille offre,
La dot...

PHRASIUS.

Où ?

FANNY.

Dans mon lit.

PHRASIUS.

Et l'époux?

FANNY.

Dans le coffre.

PHRASIUS, déchirant la lettre.

Ah! dans quel traquenard mon cœur s'est-il fourré!...

FANNY.

Eh bien, votre billet?

PHRASIUS.

Abîmé, déchiré!
Comme mon cœur, tenez!

FANNY.

Quel message est le vôtre?
Que dirai-je pour vous?

PHRASIUS.

Rien, je cours après l'autre...

FANNY.

Après qui?

PHRASIUS.

Bon! cherchez. — Je vais chercher aussi.
Jeune homme inconséquent, des yeux comme en voici
T'auront tourné la tête, et ma disgrâce approche...
L'amour... moi qui croyais l'attrapper par le coche!
Mais, par où donc sortir?

FANNY.

Quel embrouillé bavard!
Milton, mes yeux, le coche, une classe, un fuyard,
Cette lettre... Voilà pour troubler vingt cervelles! —
Par ici! Suivez-moi. — Sachons quelques nouvelles,

Car il est franchement si bête, qu'il m'a l'air
D'être le précepteur du pauvre sir Robert !

PHRASIUS, tournant sur lui-même.

Venez, courons, voyons !... Et surtout, miss chérie,
Ne vous mariez pas sans moi, je vous en prie !

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRISS FORWARD, JENNY.

MISTRISS FORWARD.

Non, miss, je ne veux point que, triste et solitaire,
Avec un sot roman vous cherchiez le mystère.
Quoi! d'ennoblir vos goûts n'est-il donc nul moyen?
Vous lisez, vous pleurez, comme les gens de rien.
Vous, Jenny, vous, ma nièce!

JENNY.

Eh! laissez-moi, ma tante,
Charmer par ces écrits les langueurs de l'attente.
Une autre voudrait voir cette grande cité,
Je suis fille, et n'ai point de curiosité.

MISTRISS FORWARD.

Vous n'avez que malice et caprice dans l'âme.

JENNY.

Encor par quelque trait faut-il que je sois femme!

MISTRISS FORWARD.

Votre tête...

JENNY.

Oh! voilà votre refrain fatal!
Ma tête!... Mais chacun n'en juge pas si mal.

MISTRISS FORWARD.

J'ai passé, quand j'étais votre unique compagne,
Vos petits airs bourgeois, vos façons de campagne.
Vous entrez dans le monde où ces choses ont tort.
Il vous faudra de ton changer avec le sort.

Votre père, Jenny, vous avait peu connue,
Mais du moins sa bonté s'est de vous souvenue.
Vous en pouvez, je crois, hériter de grands biens,
Un parent, qui lui tint par les plus forts liens,
Lord Selmours, doit remplir ses vœux testamentaires;
Pour m'entendre avec lui j'ai dû quitter mes terres;
Il est à Londre et peut, par tel événement,
Nous remettre en état de vivre noblement.

JENNY.

Ces intérêts réglés, gagnons notre retraite.

MISTRISS FORWARD.

Non, miss; il est encore un point qu'il faut qu'on traite!
Ce parent, qui d'un père a tous les droits sur vous,
Doit vous voir, et vous est destiné comme époux.
Je n'imagine point qu'en votre solitude,
Près de vous enterré...

JENNY.

Ce sort n'est pas si rude. —
Mais, ma tante, on aurait disposé de ma main?

MISTRISS FORWARD.

Votre père...

JENNY.

Il a pu, par un ordre inhumain
M'obliger à former des nœuds que je déteste?

MISTRISS FORWARD.

Pourquoi les détester? Selmours, tout me l'atteste,
Est un riche plein d'âme, un seigneur plein d'esprit.

JENNY.

Ces phénomènes-là sont beaux, et bien lui prit
D'être ainsi fait, s'il veut qu'à lui l'on s'intéresse;
Mais de mon cœur enfin, je ne suis pas maîtresse.

MISTRISS FORWARD.

Je vous entends : Robert, sir Robert, n'est-ce pas,
Vous tourne la cervelle, et meurt pour vos appas!
Savez-vous à quel point vous êtes ridicule?
Savez-vous, pauvre miss, que l'amour qui vous brûle

Pour un jeune écolier, entrevu dans Oxford
Et je ne sais comment; qui vous aime bien fort,
Et je ne sais pourquoi; qui veut, en téméraire,
Au pouvoir paternel pour vos yeux se soustraire,
Est de tous vos romans, mille fois, le plus sot?

JENNY.

Ma tante!

MISTRISS FORWARD.

Et désormais n'en disons plus un mot.
Je vois un sort brillant qui pour nous se prépare,
Je ne souffrirai point que votre choix s'égare;
Sortons de cet état qui pèse à ma fierté.
La fortune sourit, marchons de son côté.

JENNY.

Vendre un cœur à l'hymen est un marché commode,
Mais, par malheur, l'usage en a passé de mode!

MISTRISS FORWARD.

Plaît-il?

JENNY.

Je vous respecte et vous chéris, mais quoi!
Ce sacrifice horrible est au-dessus de moi.

MISTRISS FORWARD.

Fort bien. Disposez-vous, sans plus de doléance,
A suivre les leçons de mon expérience.
Je rentre pour veiller à vos seuls intérêts.
Des refus, vous savez si je les souffrirais...
Ma chère, à voir Selmours soyez donc préparée.

Elle sort.

SCÈNE II.

JENNY, seule, puis ROBERT, sans être vu.

JENNY.

Il ne tiendrait qu'à moi d'être désespérée.
La belle occasion! mais je n'en ferai rien,

Non, je le sens. — Mon père, eh quoi! se peut-il bien
Que vous ayez dicté tout le mal qui s'opère!
Ah! l'ordre d'affliger vient-il jamais d'un père!
Et Robert! dans Oxford sera-t-il seul resté?
Ciel! Que d'indifférence et de tranquillité!
Ne pas, de mon départ, surprendre le mystère!
Il est vrai que ma tante a presque fui sa terre,
Le soir, sans dire quoi, sans les moindres apprêts.

Robert paraît au fond du théâtre.

ROBERT, à part.

Me voici dans l'hôtel.

JENNY.

Que, surveillé de près,
Lui-même d'un régent subit la dépendance...

Robert avance de quelques pas sans se montrer.

ROBERT, à part.

Jenny seule!

JENNY.

Nous suivre en cette résidence,
Impossible!... Est-il rien d'impossible à l'amour?
Si Robert m'eût aimée, il aurait, en un jour,
Prévu tous les dangers, bravé tout, et peut-être
A mes yeux tout à coup je l'aurais vu paraître...

ROBERT, à part.

Le voilà!

JENNY.

J'aurais eu d'abord bien du courroux...
Mais, à de pareils torts, pardonner est si doux!
J'aurais, de mes regards cachant la complaisance,
Prescrit à l'indiscret d'éviter ma présence;
Il n'en aurait rien fait, et nous eussions tous deux
Cherché comment sortir de ce pas hasardeux.
Je ne puis seule ainsi faire tête à l'orage,
Mais sa témérité m'eût rendu mon courage,
La main qu'on lui ravit il l'eût pressée au moins!
Quel bonheur de l'entendre, une fois, sans témoins,
Répéter à mes pieds : « Jenny, je t'aime encore! »

SCÈNE III.

JENNY, ROBERT.

ROBERT.

Oui, j'en jure à vos pieds, Jenny, je vous adore!

JENNY.

Ah! mon Dieu! Qu'est-ce donc? Retirez-vous, monsieur;
Vous me faites mourir d'angoisses, de frayeur,
Tant d'audace... Craignez ma colère.

ROBERT.

Courage!
Laissez-moi, près de vous, faire tête à l'orage.

JENNY.

Imprudent! Si ma tante avait surpris vos pas!

ROBERT.

Cette main qu'à mes vœux on ne ravira pas,
Laissez-la-moi presser!

JENNY.

Fuyez! Quel trouble extrême!

ROBERT.

Ah! je n'en ferai rien, vous l'avez dit vous-même.

JENNY.

Je l'ai dit... mais, monsieur, qui vous devinait là?
Je ne le dirai plus.

ROBERT.

Les femmes, c'est cela!
Désavouant soudain l'aveu qui leur échappe.

JENNY.

N'ajoutez pas, Robert, au malheur qui me frappe :
Comment vaincre ou parer tous les maux de ce jour?
Impossible!

ROBERT.

Est-il rien d'impossible à l'amour?
Je sais qu'à ce mylord l'intérêt vous immole.

JENNY.

Hélas!...

ROBERT.

Et votre main, faussant votre parole,
Signerait le bonheur d'un autre époux que moi?

JENNY.

Non, je mourrai plutôt que de trahir ma foi.

ROBERT.

Je reconnais Jenny!

JENNY.

Mais que Robert m'écoute!
D'Oxford, aujourd'hui même il reprendra la route
Et ne reparaîtra que nos périls passés.
Peut-être mes aveux réussiront assez
Pour dégoûter Selmours d'un hymen qui m'offense.

ROBERT.

Ah! vous lui plairez trop! — Quoi! seule et sans défense,
J'oserais vous quitter, et dans le jour fatal,
Où peut-être un marché vous livre à mon rival!

JENNY.

Votre présence, encor, peut nous être contraire.

ROBERT.

Je veux voir lord Selmours.

JENNY.

Quel dessein téméraire!

ROBERT, continuant.

M'expliquer avec lui.

JENNY.

Quelqu'un vient... Ah! Robert!
Au nom du ciel, fuyez! Vous serez découvert.

ROBERT.

Je sors, sans m'éloigner, pour veiller avec zèle.

Il sort.

SCÈNE IV.

JENNY, SELMOURS.

SELMOURS, à lui-même.

Voyons : mistriss Forward, m'a-t-on dit, est chez elle.

JENNY, regardant du côté où Robert est sorti.

Je ne puis surmonter mon embarras.

SELMOURS, à Jenny.

Ici

Loge mistriss Forward?

JENNY, troublée.

Ah! sans doute, voici

Ce lord...

SELMOURS.

Je viens la voir pour affaire importante.

JENNY, à part.

Dieu!

SELMOURS.

Mademoiselle...

JENNY.

Oui. — Monsieur veut qu'à ma tante
J'annonce sa visite... et... demeurez; — j'y vais.

Elle sort.

SCÈNE V.

SELMOURS, seul.

A sa tante?... C'est donc miss Jenny?... Je trouvais,
Au fait, un certain trouble en toute sa personne.
Est-ce embarras timide? ou bien qu'elle soupçonne?...
Allons, préparons-nous au pénible entretien
Où va se décider et son sort et le mien.

SCÈNE VI.

SELMOURS, MISTRISS FORWARD.

MISTRISS FORWARD.

Quel but a l'entretien qu'ici monsieur réclame?

SELMOURS.

Je suis Édouard Selmours, un des parents, madame,
Et le fils adoptif de Georges Mekelfort.
Chargé des tristes biens que m'a laissés sa mort,
J'ai, comme un saint devoir, accepté l'héritage,
Et viens à votre nièce en offrir le partage.

MISTRISS FORWARD.

Mylord...

SELMOURS.

Je n'ai nul droit à des remercîments.
Dans les biens du défunt quelques arrangements
M'obligent à garder les fonds de la tutelle,
Jusqu'au jour où Jenny, d'un époux, digne d'elle,
Acceptera les vœux. Je n'attends que l'honneur
De me voir consulté sur son prochain bonheur.

MISTRISS FORWARD.

Mais je ne comprends pas, mylord, comment vous-même,
Qu'honora d'un ami la confiance extrême,
Qui reçûtes de lui cent marques de bonté,
Ignoriez à ce point ses vœux, sa volonté,
Le projet favori qui charmait sa vieillesse!

SELMOURS, timidement.

Quel projet?

MISTRISS FORWARD.

C'est à vous qu'il destinait ma nièce.
A vous que d'un époux il confiait les droits.
Le jour où je le vis pour la dernière fois,
Il m'entretint longtemps du legs de confiance
Qu'il vous faisait, au nom d'une telle alliance.
Avant que de répondre à vos offres, souffrez

(Vous de qui la parole et l'honneur sont sacrés)
Que je vous interpelle, avec pleine licence :
Dites-moi si jamais vous n'eûtes connaissance
De ces intentions de votre bienfaiteur?

SELMOURS.

Je n'ai point l'intérêt d'un caprice imposteur.
De monsieur Mekelfort le testament n'impose
Nulle condition au legs dont il dispose.

MISTRISS FORWARD.

J'ai peine à le penser...

SELMOURS, lui remettant l'acte.

Le voici. Vous verrez
Que tous ses biens me sont librement assurés.

MISTRISS FORWARD, après avoir parcouru l'écrit.

Les biens et votre cœur sont à vous. Je m'abuse.

SELMOURS.

Je renouvelle ici l'offre...

MISTRISS FORWARD.

Je la refuse,
Certaine du refus de ma nièce. — En effet,
Elle eût, d'un époux seul, accepté ce bienfait.
Si pour tel, quelque jour, vous vous faites connaître,
Votre cœur deviendra plus tranquille peut-être;
Mais par un don (si rien ne doit plus nous lier),
Vous n'avez pas le droit de nous humilier.

SELMOURS, à part.

Quel coup de foudre!

Haut.

Eh! mais, quelle idée est la vôtre,
Madame? Songez donc qu'inconnus l'un à l'autre,
Votre nièce ni moi ne pouvons sans danger...
L'un de nous deux d'ailleurs n'a-t-il pu s'engager?

MISTRISS FORWARD.

Cela se peut; du moins, nul ne dira, j'espère,
Que ma nièce ait trahi les derniers vœux d'un père.

SELMOURS.

Cependant...

MISTRISS FORWARD.

Vous savez ma réponse.

SELMOURS.

Écoutez...
Mes projets valent bien d'être un peu médités.

MISTRISS FORWARD.

A mûrir des projets c'est moi qui vous engage.
D'une volonté sainte il reste plus d'un gage;
Croyez-m'en, et plus tard puissiez-vous mieux remplir
Les devoirs qu'un ami vous chargea d'accomplir.

Elle sort.

SCÈNE VII.

SELMOURS, seul.

Elle savait donc tout! et dans cette entrevue
Ma parole a semblé du bon droit dépourvue.
Quoi! Mekelfort avait parlé de ce secret...
Qui peut croire à présent que Selmours l'ignorait?...
Et si mistriss Forward dans son refus tenace
S'acharne, je vois trop le sort qui me menace.
Bientôt de l'aventure on médira partout,
Les journaux, les pamphlets me pousseront à bout,
Owen est près d'Oxford, où la jeunesse anglaise
Des réputations dispose tout à l'aise,
J'y vais être cité comme un homme sans foi,
Cupide, ingrat, un homme à chasser... et pourquoi?
C'est qu'une femme folle, à tout récalcitrante,
A refusé de moi cent mille francs de rente!

SCÈNE VIII.

SELMOURS, JENNY.

JENNY, à part.

Selmours est encor là. Tâchons...

SELMOURS, à part.

Tout est fini...

Ah! que ne puis-je lire au cœur de miss Jenny!

JENNY, à part.

Qu'auront-ils décidé de moi tous deux?

SELMOURS, à part.

C'est elle.

JENNY, à part.

Si j'osais lui parler!

SELMOURS.

Parlons. — Mademoiselle...

JENNY.

Monsieur...

SELMOURS.

Je désirais vous voir seule, un moment.

JENNY, très-troublée.

De mon côté, monsieur, j'avais précisément
Des choses à vous dire...

SELMOURS.

Et pourquoi ces alarmes?...

A part.

Voudrait-elle essayer le pouvoir de ses charmes?

JENNY, à part.

Veut-il me disposer?

SELMOURS.

Je viens d'entrenir
Ici mistriss Forward; et de votre avenir

Il s'agissait... sans vous, de peur de vous déplaire,
Je ne veux rien conclure.

JENNY, à part.

Allons! la chose est claire!

Haut.

Monsieur, je m'enhardis... je puis à l'héritier,
A l'ami de mon père ouvrir mon cœur entier.

SELMOURS, à part.

Rien n'est moins équivoque.

JENNY.

Il est, dit-on, bien rare
De trouver le bonheur... dans les nœuds qu'on prépare...
Pour nous deux...

SELMOURS.

Oh! oui, miss; les maux, les torts divers
Des époux, sont vraiment vieux comme l'univers.

JENNY.

Les femmes, je le sens, n'ont guères, à mon âge,
Les grandes qualités qu'on recherche en ménage.

SELMOURS.

Les hommes, je le sens, y vont d'un mauvais pas.

JENNY.

Sur mon peu de valeur je ne m'abuse pas.
La bonne humeur chez moi, c'est chose passagère.

SELMOURS.

Moi, je n'en ai jamais.

JENNY.

Je suis vaine, légère.

SELMOURS.

Vous êtes franche au moins. Je suis sournois, jaloux...

A part.

Dieu! quelle opinion prendra-t-elle de nous!

JENNY.

J'ai l'esprit emporté, brusque.

SELMOURS.

Et moi donc! Je gronde
A tout propos.

JENNY.

Je n'ai que ce bonheur au monde!

SELMOURS, à part.

Pour s'attacher un cœur ses moyens sont nouveaux.

JENNY, à part.

Où veut-il en venir avec tous ses défauts?

Haut.

Et puis, quand nos parents de notre main disposent
Il advient si souvent...

SELMOURS.

Qu'aux regrets ils s'exposent,
Et que nous avons fait d'avance un choix...

JENNY.

C'est vrai...
C'est à peu près le cas où je me trouverai.

SELMOURS.

Qu'entends-je? miss, ailleurs vous seriez engagée?

JENNY.

Hélas! d'en convenir je me crois obligée.

SELMOURS.

Vous en aimez un autre!... Ah!... cœur trop généreux!
Oui, des hommes, Jenny, je suis le plus heureux!

Il tombe à genoux.

JENNY.

Que dites-vous?

SELMOURS.

Que j'ai disposé de moi-même.

JENNY.

Vous ne m'épousez pas! Mon Dieu! que je vous aime!

SELMOURS.

Mademoiselle...

JENNY.

Eh! mais, monsieur, vous m'enchantez!
Quoi! vous ne voulez pas de moi... que de bontés!...

SELMOURS.

Donc, notre hymen...

JENNY.

C'était la mort pour une amante!
Et je vous haïssais de tout mon cœur...

SELMOURS.

Charmante!
D'efforts comme de vœux il faut nous allier...

JENNY.

Pour qu'on ne puisse pas nous deux nous marier,
N'est-ce pas?

SELMOURS.

Si la tante à notre hymen s'obstine,
Ou veut vous éloigner, venez, oui, ma cousine,
Chercher dans cet hôtel asile auprès de moi,
Près d'une femme à qui j'ai destiné ma foi,
Qui, vous voyant, sera bien vite votre amie...
Là, contre tout danger vous serez affermie.
Parent de votre père, il fut mon bienfaiteur,
Et je suis dès ce jour, Jenny, votre tuteur.

JENNY, avec embarras.

Mais, il me faut, monsieur, finir la confidence,
Un jeune homme...

SELMOURS.

Vous aime, et de toute évidence,
Est digne d'être aimé... mais je veux sans retard
M'expliquer, terminer avec mistriss Forward...
Vous saurez pour nous deux quel parti j'ai dû prendre,
Combien vos intérêts...

JENNY.

Elle peut nous surprendre...
Adieu! tout mon bonheur de vous seul je l'attends.

SELMOURS.

Mais, miss, auparavant il faudrait...

JENNY.

Je l'entends...

Ne pourrez-vous bientôt revenir?

SELMOURS.

Je l'espère.

JENNY.

Adieu.

SELMOURS.

Comptez sur moi.

Elle sort.

SCÈNE IX.

SELMOURS, seul.

Le sort devient prospère!
Certes, je reviendrai bientôt, et triomphant!
Contre sa tante au moins la nièce me défend
Et l'amour me répond de son appui fidèle.

SCÈNE X.

SELMOURS, ROBERT.

ROBERT, à lui-même.

Pour défendre Jenny je reviens auprès d'elle,
Que vois-je? un étranger! Si c'était mon rival?

SELMOURS, s'apprêtant à sortir.

Allons, et demandons à notre original
Si, dans l'état présent où je connais son âme,
Il persiste à vouloir que Jenny soit ma femme;
Et puis de mon hymen hâtons l'instant si doux!

ROBERT, à part.

Que dit-il de Jenny?

Haut.

Monsieur...

SELMOURS.

Désirez-vous
Quelque chose de moi?

ROBERT.

Par un bonheur extrême
Seriez-vous, je vous prie, Édouard Selmours?

SELMOURS.

Lui-même.

ROBERT.

Parbleu, je suis, monsieur, charmé de le savoir,
A Londres, tout exprès, moi, j'accours pour vous voir.

SELMOURS.

Je ne vous connais point.

ROBERT.

Nous ferons connaissance.

SELMOURS.

Quelle affaire?

ROBERT.

Sans nuls détours ni réticence,
J'aime; il est près d'Oxford, une jeune beauté
Qu'on ne peut voir sans être enflammé, transporté...
Sa tante veut l'unir à je ne sais quel homme
De vos amis, dit-on, qui vient, je ne sais comme,
D'hériter d'un...

SELMOURS.

Monsieur est donc... (parlons plus bas),
L'amant de miss Jenny!

ROBERT.

Certe, et je n'aime pas
Les héritiers, monsieur; c'est une antipathie
Qui ne fait qu'augmenter, loin de s'être amortie.
Ne pourrais-je un moment, à l'homme en question,
Déduire les motifs de cette aversion?
Faites-nous, s'il vous plaît, rencontrer face à face.

SELMOURS, à part.

Mon bonheur me l'adresse...

Haut.

Oh! monsieur, quoi qu'on fasse,

La rencontre n'aura rien de grave, ma foi.
Et quand vous entendrez quelques paroles...

ROBERT.

Moi?
Je ne suis pas venu, monsieur, pour des paroles.

SELMOURS.

Vous aviez très-grand tort.

ROBERT.

Subterfuges frivoles!

SELMOURS.

Soyez calme un instant, et vous verrez...

ROBERT.

Je vois,
Qu'avant ceux de l'honneur vous mettez d'autres droits,
Et les successions avant les tête-à-têtes...

SELMOURS.

Mais vous m'insultez!...

ROBERT.

Soit.

SELMOURS.

Aveugle que vous êtes
Je veux vous obliger.

ROBERT.

Partez donc.

SELMOURS.

Imprudent!
Savez-vous, pour Jenny, quel est mon zèle ardent?
Je puis vous expliquer... Pourquoi tant se débattre?...

ROBERT.

Quand on veut s'expliquer on ne veut pas se battre.

SELMOURS.

C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Je pourrais d'un seul mot dissiper tout soupçon,
Et vous désabuser... Maintenant, Dieu m'en garde!

ROBERT.

Bravo! Ne perdons plus de temps, car il me tarde...

SELMOURS.

Jeune homme, vous pouviez prévoir que j'aime assez
L'espèce d'entretien dont vous me menacez.
C'est un goût naturel. Quittons cette demeure;
Votre vœu, juste ou non, sera rempli sur l'heure.

ROBERT.

Merci donc. Nous allons nous entendre une fois;
Des armes en marchant nous réglerons le choix.

SCÈNE XI.

SELMOURS, ROBERT, PHRASIUS.

PHRASIUS, accourant.

Halte là! beau sujet de courses et d'alarmes.
Halte là! Qu'est-ce encor que votre choix des armes?

ROBERT.

Vous ici, Phrasius? Qui vous eût attendu?

PHRASIUS.

Et j'arrive à propos, si j'ai bien entendu.
Monsieur le déserteur, grâce au ciel, on vous trouve.
Mais sous mon aile enfin je vous garde et vous couve!

ROBERT.

Importun!

A Selmours.

Pardonnez!

SELMOURS.

Pour vous en délivrer
Une heure suffira. Je vais tout préparer
Et puis dans Hyde-Park je courrai vous attendre.

Il sort.

ROBERT.

J'y serai le premier.

PHRASIUS.

Voulez-vous bien m'entendre?
Je ne souffrirai point qu'on aille ferrailler.

ROBERT.

Çà, mon cher précepteur, voulez-vous donc railler?
Vous savez à quel point nous avons l'un pour l'autre
D'égards, de complaisance, et quel pacte est le nôtre.
A mon père, jamais vous n'avez répété
Que j'ai fort peu de goût pour l'Université;
Qu'en latin comme en grec, je peste et je me damne...
Et je ne lui dis pas que vous êtes un âne;
Que de m'endroctriner vous n'avez nul moyen,
Car j'en sais plus que vous, moi seul, qui ne sais rien.
Je lui tais que, parfois celui qui me gouverne,
Le soir, obliquement, revient de la taverne.
Donc veuillez, Phrasius, vous taire, à votre tour,
Seulement pour une heure, et jusqu'à mon retour.
J'y compte...

PHRASIUS.

Et vous comptez fort mal. Quelle équipée!
Vous ai-je donc appris à tirer une épée?
Et c'est pour miss Jenny! — Que d'aberration!
Et reconnaît-on là cette éducation
Où j'avais mis des soins particuliers? — Rebelle!
Monsieur, quand un brutal nous dispute une belle...

ROBERT.

Eh bien?

PHRASIUS.

On la lui cède. — Eh! lisez les anciens,
Les Platoniciens, Pythagoriciens,
Stoïciens...

ROBERT.

L'amour est ma philosophie,
Et je vole au combat.

PHRASIUS.

Oh! je vous en défie.
Je préviens votre père et j'escorte vos pas.

ROBERT.

J'irai tout seul, morbleu!

PHRASIUS.

Goddam! vous n'irez pas.

ROBERT, à part.

Comment puis-je échapper à l'Argus qui m'assomme!

Haut.

Écoutez, Phrasius, vous êtes un bon homme,
Et d'un ami prudent je sens qu'on a besoin.
Voulez-vous du combat vous-même être témoin?

PHRASIUS.

Ai-je l'air d'un témoin, s'il vous plaît?

ROBERT.

L'éloquence
Dans les occasions de cette conséquence
Peut tout concilier. Je reviens vous chercher.

PHRASIUS.

Oh! les gens que je tiens ne me font pas lâcher!

ROBERT, composant son air.

J'ai réfléchi.

PHRASIUS.

Vraiment? Ah!

ROBERT.

Quelle folle envie
De risquer, pour un mot, les beaux jours de sa vie,
D'aventurer ainsi notre jeunesse!

PHRASIUS.

Eh! oui,
Notre jeunesse.

ROBERT, montrant le cabinet.

Entrons là; d'un cruel ennui,
Je crois qu'en écrivant vous-même à l'adversaire
Vous pouvez me tirer; mais il est nécessaire
D'aller vite.

PHRASIUS.

Parfait ! Je n'aurais, aussi bien,
Pu consentir jamais qu'un jeune homme de bien
Se commît pour les droits qu'un vain amour se forge,
Et que par savoir-vivre on se coupât la gorge.
Entrez donc.

ROBERT.

Après vous, mon très-cher gouverneur.

PHRASIUS.

Non, je ne pourrais pas le permettre, en honneur !

ROBERT, l'enfermant à clef.

Ah ! tu ne pourrais pas !... Tiens ! prêche dans ta cage !
Adieu donc ! je suis libre !

PHRASIUS, criant.

A moi ! qu'on me dégage !
Ah ! je suis furieux !

ROBERT.

Relisez les anciens,
Les Platoniciens, Pythagoriciens,
Stoïciens.

PHRASIUS, criant.

Ouvrez, ouvrez-moi donc ! Je sue,
Je bouillonne...

ROBERT.

Il n'est pas, je le vois, d'autre issue...
Tout est sauvé !

Il sort.

PHRASIUS.

Bientôt je vous suivrai dehors...
Je vois un œil-de-bœuf où peut passer mon corps.

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement d'Édouard Selmours.

SELMOURS, seul. — Il finit d'écrire devant un secrétaire. — A côté de lui sont des pistolets.

Monsieur Pickle et sa sœur ont appris de ma part
Mon fâcheux entretien avec mistriss Forward.
Pour mon duel, sans doute, ils n'ont pu rien apprendre;
Le moment n'est pas loin et j'espère m'y rendre
Sans qu'on ait nul soupçon; que me sert ma vertu?
Pour Jenny l'on dira que je me suis battu.
On me croira partout un traître, un infidèle!
Et mon Élisa même. Ah! que pensera-t-elle
Du malheureux Édouard, parmi tant de rumeurs?
Si je triomphe, il faut m'exiler!... Si je meurs...
Que cette lettre au moins explique ma conduite.

Il cachète la lettre.

M. PICKLE, dans la coulisse.

Selmours! Je veux le voir, lui parler tout de suite.

SCÈNE II.

SELMOURS, M. PICKLE.

M. PICKLE.

Selmours, qu'est-on venu me conter d'un duel?

SELMOURS.

Silence!

M. PICKLE.

Vous suivez cet usage cruel!
Vous, colonel, prétendre à si mince victoire?
Servez votre pays, il n'est pas d'autre gloire...
Mais d'abord, est-il sûr qu'on vous ait insulté?

SELMOURS.

Oui, c'est un inconnu, c'est un jeune éventé,
L'amant de miss Jenny, qui m'a cherché querelle.
Je n'ai point, ni ne veux avoir de droits sur elle;
Mais l'injure fut grave et pourrait faire éclat,
Et j'espère, avant peu, corriger notre fat.

M. PICKLE.

Le corriger, monsieur! Ah! j'entends, c'est-à-dire
Le tuer!

SELMOURS.

Je frémis du danger qu'il s'attire.

M. PICKLE.

Et savez-vous quel est ce jeune écervelé?

SELMOURS.

L'amant de miss Jenny, comme il s'est appelé.

M. PICKLE.

C'est mon fils, malheureux, mon fils! et dans une heure,
De votre propre main, vous prétendez qu'il meure!

SELMOURS.

Ciel! que me dites-vous?

M. PICKLE.

Ce qu'au même moment
M'apprend son précepteur. Laissons tout argument;
D'écouter la raison vous n'êtes pas capable;
Écoutez donc mon cœur : vous seriez bien coupable,
Pour un vain préjugé, d'immoler sans pitié
Les liens les plus chers, le sang et l'amitié,
Et le respect qu'on doit aux cheveux blancs d'un père.

SELMOURS.

Monsieur...



M. PICKLE.

Vous vous taisez, votre cœur délibère!
Il hésite à jurer, dans sa rage affermi,
Que vous ne tûrez pas le fils de votre ami.
Voilà donc la vertu dans le monde suivie!
L'homme qui pour sauver sa fortune, sa vie,
Ne consentirait pas, dans un pressant danger,
A faire au bien d'autrui le tort le plus léger,
Esclave d'un honneur atroce et ridicule,
Cet homme, se peut-il! ne se fait pas scrupule
De priver un vieillard, un père du seul bien
Qui lui reste, d'un fils, sa joie et son soutien!
Et cet homme, ou plutôt ce meurtrier, aspire
A l'estime du monde, et voudra qu'on l'admire!

SELMOURS.

Eh! mais, je ne suis pas l'agresseur.

M. PICKLE.

Je le sai,
Par Robert, sans motif, vous fûtes offensé,
Dites-vous; son insulte est maintenant publique.
Eh bien, je vous demande un pardon authentique.
Je le demanderais en présence de tous,
Et ne rougirais pas d'embrasser vos genoux.

SELMOURS, troublé.

Gardez-vous-en, monsieur.

M. PICKLE.

Promettez donc, barbare,
Que ce n'est pas la mort qu'un ami me prépare.

SELMOURS.

Eh! monsieur, suis-je sourd aux cris de votre cœur?
Cet usage insensé, j'en maudis la rigueur.
Nommez ce préjugé ridicule, sauvage,
Oui, c'est un honneur faux, un atroce esclavage,
J'en conviens sans détour, je m'y soumets pourtant!
Vous, qui dites si haut que mon désir constant
Est de flatter en tout l'opinion du monde,

Est-ce sur un tel point qu'il faut que je la fronde?
Ce duel, aujourd'hui, vous voulez l'empêcher,
Mais l'un l'autre, demain, nous irions nous chercher;
Votre fils, comme moi, ne veut rien d'équivoque...
S'il se désiste, eh bien ! c'est moi qui le provoque...
Il n'est donc qu'un moyen, vous n'avez qu'un espoir...

M. PICKLE.

Lequel? Parlez! Mon fils, dois-je encor le revoir?

SELMOURS.

J'épargnerai ses jours, monsieur; je vous en donne
Ma parole d'honneur qui n'a trompé personne.
Croyez à ma prudence, et que je fais ici
Tout ce que puis faire, en m'engageant ainsi.

M. PICKLE.

Le voilà cet ami comme il n'en est point d'autre!

SELMOURS.

Ma-parole est à vous, mais il me faut la vôtre.
J'exige qu'étranger à ce fatal débat,
Vous restiez là, cloué, jusqu'après le combat.

M. PICKLE.

Il faut...

SELMOURS.

Que vos discours ne fassent rien connaître.
Je vous demande une heure; après, vous serez maître.
A moins d'un tel serment, je ne réponds de rien.

M. PICKLE.

Noble et cruel ami, je vous le jure.

SELMOURS.

Eh bien,
Vous serez content.

Il prend les pistolets.

M. PICKLE.

Ciel! moi, votre ami, son père!...

SELMOURS.

Nous reviendrons bientôt, tous les deux, je l'espère.



Si je ne reviens pas... donnez à votre sœur
Ce billet qui contient le secret de mon cœur.

M. PICKLE.

Mais...

SELMOURS.

Votre fils m'attend. Assuré qu'il doit vivre,
N'exigez rien de plus, gardez-vous de nous suivre.

M. PICKLE.

Embrassez-moi.

SELMOURS, montrant la lettre sur le tablier du secrétaire.

Songez que mon honneur est là.
Je pars... Une heure encor trompez mon Élisa.

Il sort.

SCÈNE III.

M. PICKLE, seul.

M. PICKLE, seul, il tire sa montre.

Une heure de contrainte! un siècle entier d'angoisse!
Il faut qu'il soit muet, ce pauvre cœur qu'on froisse!
Maudit amour! Hélas! qu'un père est malheureux
De n'avoir qu'un seul fils et qu'il soit amoureux!
L'étourdi, l'imprudent, s'arroger privilége,
Avant ses vingt-cinq ans, de sortir du collége!
Se battre, avant d'avoir appris à disputer!
Faire une passion... et sans me consulter!
Qu'il vienne!... Mais tandis qu'ici je me dispose
A le gronder, Selmours, pour l'épargner, s'expose.
Peut-être, en ce moment, ce héros d'amitié...
Peut-être aussi Robert, repoussant sa pitié...
Tous deux également, je sens que je les aime;
Le sauveur de mon fils m'est cher comme lui-même.
Enfermons mes chagrins, dévorons-les tout bas.
— Qu'est-ce?

SCÈNE IV.

M. PICKLE, FANNY.

FANNY, gaiement.

Où donc est mylord?

M. PICKLE.

Eh! ne m'obsédez pas.

FANNY.

Pourquoi s'éloigne-t-il? Une belle inconnue
Qui soupire et se plaint, pour le voir est venue;
Elle est là.

M. PICKLE.

Qu'elle y reste.

FANNY.

Au lieu de lord Selmours
Monsieur la recevra?

M. PICKLE.

Moi?

FANNY.

Parlez-lui toujours;
Vous la consolerez, s'il faut qu'on la raisonne.

M. PICKLE.

Je ne suis en état de consoler personne.
On prend bien le moment!

FANNY.

Essayez. — Entrez, miss.
Lord Selmours est absent, mais un de ses amis,
De vous bien recevoir va se faire une fête.



SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JENNY.

M. PICKLE.

Mais je ne consens point... Allons, la chose est faite.

JENNY.

C'est à lord Selmours seul que je voulais parler,
Monsieur.

M. PICKLE.

Ma foi, madame, à ne vous rien céler,
Si j'ai l'heur de vous voir je n'en suis pas la cause,
Et ne présume point vous servir à grand'chose.
Je ne sais où j'en suis!...

JENNY.

Ce monsieur n'a, je croi,
e temps ni le désir de s'occuper de moi.

FANNY, prenant la lettre déposée sur le secrétaire.

Je vous laisse. Monsieur ne m'en veut plus, sans doute?
Je rejoins ma maîtresse.

Elle sort.

JENNY.

Ah! monsieur, je redoute
De vous importuner.

M. PICKLE.

Madame...

A part.

A chaque instant
Mon angoisse s'accroît.

JENNY, à part.

Il ne voit ni n'entend.

M. PICKLE, à lui-même.

Robert, monsieur Robert! je vous la garde bonne!

JENNY.

Vous parlez de Robert?

M. PICKLE.

Oui, cela vous étonne?
Vous m'en voyez l'esprit tourmenté, sans loisir,
Et je n'en parle pas, ma foi, pour mon plaisir.
C'est un franc étourdi, la plus mauvaise tête.

JENNY.

J'en sais un qui mérite un peu cette épithète.
— Vous êtes tout tremblant...

M. PICKLE.

N'en ai-je pas sujet?
Que diriez-vous d'un fou qui, plein d'un seul objet,
Se révolte au collége, un beau jour en déserte,
Et d'Oxford jusqu'ici court à la découverte
D'une Jenny, qu'il ose aimer sans mon avis?

JENNY.

Eh bien, monsieur?

M. PICKLE.

Eh bien, ce fou-là, c'est mon fils!

JENNY.

Votre fils!

M. PICKLE.

Oui; pourquoi cette surprise extrême?
D'où vient qu'à votre tour...

JENNY.

Eh! monsieur, c'est moi-même
Je ne puis le céler, qui suis cette Jenny,
A qui Robert — pardon — brûle tant d'être uni.

M. PICKLE.

De monsieur Mekelfort, quoi! vous êtes la fille?

JENNY.

Je venais confier des chagrins de famille
A Selmours, mon tuteur.

M. PICKLE.

Ainsi, c'est pour vos yeux
Que Selmours, que Robert s'exposent!...

JENNY.

Justes cieux!
Qu'entends-je!

M. PICKLE.

Ils sont aux mains, en ce moment, vous dis-je.

JENNY.

Pourquoi donc lord Selmours, qu'un autre espoir dirige
N'a-t-il pas détrompé?...

M. PICKLE.

L'on n'a rien négligé,
Mais contre un amoureux ou contre un enragé
Qu'est-ce que la raison?

JENNY.

Que je suis malheureuse!

M. PICKLE.

Et moi donc!

JENNY.

Quand ma tante, hélas! trop rigoureuse,
Veut m'emmener bien loin, vers Selmours je voulais
Me...

M. PICKLE.

Vers mistriss Forward suivez-moi sans délais...
Mais ne pleurez donc pas!

JENNY, s'appuyant sur un fauteuil.

Mon Dieu! j'ai tant de peine!

M. PICKLE.

Vous changez de couleur; allez-vous perdre haleine!
Mais je n'ai pas le temps! Que maudit soit le jour
Où le diable inventa les femmes et l'amour!
L'un pour un quiproquo se fait casser la tête,
L'autre s'évanouit, moi j'enrage et tempête!
Là, revenez, sortez de cet accès fatal...
De grâce, miss Jenny, ne vous trouvez pas mal!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MISTRISS FORWARD.

MISTRISS FORWARD.

Vous, en ces lieux, ma nièce! on ne m'a point trompée,
Et m'expliquera-t-on cette indigne échappée?
Vous enfuir de chez moi pour vous réfugier
Chez un homme inconnu... peut-être un roturier!...

JENNY.

Ma tante...

MISTRISS FORWARD.

Et vous, monsieur, avez-vous le courage,
De faire encor des tours de la sorte, à votre âge!
Mais j'aurai des témoins! le rapt est solennel.

M. PICKLE.

Il ne me manquait plus qu'un procès criminel!

MISTRISS FORWARD.

Séducteur! ravisseur! perturbateur!

M. PICKLE.

Madame,
Je vous laisse pousser trois cris, — pour une femme,
Ce n'est pas trop. Je suis monsieur Pickle. Tout doux!
Vous êtes tante et nièce, eh bien, arrangez-vous.
J'ai parbleu d'autres soins. Je ne dis qu'une chose :
Je maudissais l'hymen que mon fils se propose;
Et maintenant, je sens, loin de m'en affliger,
Que j'y consentirais pour vous faire enrager.

Il va sortir.

Adieu.

JENNY.

Comment suffire à tout ce que j'éprouve!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISA, FANNY.

ÉLISA, *la lettre à la main.*

Quoi ! c'est encore ici, mon frère, qu'on vous trouve,
Quand les jours de Robert, d'Édouard sont menacés !

M. PICKLE.

Voici l'autre à présent ! allons, en ai-je assez !
Et qui donc vous apprit?...

ÉLISA.

Cette lettre funeste
Que Fanny m'a remise à l'instant.

M. PICKLE.

Oh ! la peste !

JENNY.

Ah ! rendez-nous Robert.

ÉLISA.

Ah ! rendez-nous Édouard !

M. PICKLE, *à Élisa.*

Eh ! rendez-moi la paix ! — Voilà mistriss Forward
Et Jenny.

ÉLISA, *à Jenny.*

Restez, miss; c'est ici la demeure
De l'amitié.

JENNY.

Madame !...

M. PICKLE.

Édouard voulait une heure...
Elle s'écoule enfin. On ne me retient plus.

Il va pour sortir.

Et je vole...

ÉLISA, *suivie de miss Jenny.*

Ah ! guidez nos pas irrésolus !

M. PICKLE, *s'arrêtant.*

Ciel! on vient! à quel trouble horrible suis-je en proie?

Regardant par la fenêtre du fond.

Tous deux! tous deux!... rêvé-je? Et faut-il que j'y croie?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SELMOURS, ROBERT, *les pistolets dans leurs mains.*

ROBERT, *à Selmours, sans voir les autres acteurs.*

Prenez-vous donc plaisir à tromper mon courroux,
Monsieur? Je vous suivrai.

SELMOURS.

Fort bien!

M. Pickle veut s'élancer vers son fils, Selmours lui tend la main, les femmes le retiennent en arrière.

ROBERT.

Expliquez-vous;
Nous étions en présence. Offensé, l'avantage
De tirer le premier vous échoit en partage,
Vous refusez; je tire, et mon coup juste et prompt
Fait voler le chapeau qui vous couvrait le front.
Vous l'allez froidement relever... puis encore...
« Vous pouvez, dites-vous, recommencer... » J'ignore
Quels seraient les motifs d'un si cruel dédain,
Sur le terrain, monsieur, reportons-nous soudain,
Sinon, expliquez-moi quelle humeur est la vôtre.

SELMOURS.

Ou parler, ou frapper? j'aime mieux l'un que l'autre.
Ici je parlerai. — Vous êtes le seul fils,

Le montrant.

De Pickle mon ami; j'ai reçu vos défis;
Vous vouliez m'enlever une jeune personne

Montrant Jenny.

A qui j'ai déclaré, comme l'honneur l'ordonne,

Donnant la main à Élisa.

Que j'étais pris ailleurs par les plus doux liens!
Sans attaquer vos jours, j'ai dû risquer les miens.
Mais, comme on a soumis, pour le plus mince outrage,
La raison à l'erreur, le sang-froid à la rage,
Si vous êtes encore ou furieux ou fou,
Je suis prêt à vous suivre et vous m'atteindrez... Ou
Si vous manquez le but, on m'entendra redire
Que vous tuer n'est pas un triomphe où j'aspire
Plus qu'à vous disputer le cœur de miss Jenny.

M. PICKLE, à Robert.

Eh bien, mauvais sujet!...

ROBERT, à Selmours.

Ah! je suis trop puni,
Par tant de grandeur d'âme; et, tout haut, je déplore
Ma faute, en espérant un pardon, que j'implore.

SELMOURS.

Je reçois, de grand cœur, la réparation,
Et je n'y mets, monsieur, qu'une condition.

ROBERT.

Laquelle?... Je ne puis qu'obéir et me taire.

SELMOURS.

Tout Londre est informé du vœu testamentaire
Qui cause nos débats. Madame a cru devoir
Prescrire à miss Jenny de ne rien recevoir
Si ce n'est d'un époux; que monsieur le devienne!
Pour les torts dont il faut à la fin qu'il convienne,
J'exige qu'il accepte, et sans aucun retard,
L'offre que j'ai tantôt faite à mistriss Forward.

M. PICKLE.

Eh! oui, cent mille écus de rente! — L'exigence
Est nouvelle.

ROBERT, amenant Jenny vers Selmours.

Ah! Jenny!...



JENNY.

Mylord, quelle vengeance!

M. PICKLE, à Robert.

Ça, monsieur le coquin, c'est à mon tour, ma foi!
Viens d'abord m'embrasser.

Le repoussant.

Misérable, c'est toi,
Qui, pour un pareil coup as déserté ta classe!

ÉLISA, riant.

Il ne le fera plus, accordez-moi sa grâce.

M. PICKLE.

Soit.

A mistriss Forward.

Tout le monde ici, madame, est amoureux...
Excepté nous pourtant. — Qu'ils soient tous quatre heureux!
J'ai vu des quantités de choses, à mon âge...
Mais je voudrais, enfin, voir l'amour en ménage.

MISTRISS FORWARD.

Mais quel rang votre fils?...

M. PICKLE.

Eh! s'il faut parler net
Je ne m'en vantais pas, mais je suis baronnet.

TOUS.

Ah! madame!

JENNY.

Ma tante! ah! vous êtes si bonne!
Dites-moi d'être heureuse.

MISTRISS FORWARD.

Allons, soyez baronne.

M. PICKLE.

Les hommes sont vraiment bien sots! — Ah! vous voilà,
Phrasius!

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, PHRASIUS.

PHRASIUS, à Robert.

Tout est prêt, mon cher, sachez cela;
Et j'ai pris, pour Oxford, deux places du carrosse.

FANNY.

Toujours adroit!

PHRASIUS, à Robert.

Marchons, tout est prêt...

ROBERT, montrant Jenny.

Pour la noce.

PHRASIUS.

Comment?...

M. PICKLE.

Sir Phrasius, en deux mots je conclus :
Jenny prend votre élève, et vous n'en ferez plus.

PHRASIUS.

Eh mais... dorénavant que faut-il que je fasse?

M. PICKLE.

Dans mon château d'Incoln je te fais garde-chasse.

PHRASIUS, à Fanny.

Et j'irai seul...

FANNY.

Tout seul.

M. PICKLE.

Eh bien, mon cher Selmours,
Vous avez accordé la gloire et vos amours;
Poursuivez; qu'en vertu votre carrière abonde...
Mais ne vous flattez pas de plaire à tout le monde.

FIN DE SELMOURS.

DON JUAN

OPÉRA EN CINQ ACTES

DE MOZART

(EN COLLABORATION AVEC M. HENRY BLAZE)

1834

PERSONNAGES :

DON JUAN.
LE COMMANDEUR.
DON OTTAVIO.
LEPORELLO.
MASETTO.
DONA ELVIRE.
DONA ANNA.
ZERLINE.

DAMES ET CAVALIERS ESPAGNOLS, PAGES, PEUPLE, VILLAGEOIS, MOINES, ALGUAZILS, SERVITEURS, JEUNES FILLES ET ENFANTS attachés au palais de don Juan.

La scène se passe à Burgos.

DON JUAN

ACTE PREMIER.

Une place de Burgos, architecture gothique. — A gauche, le palais du commandeur, avec un perron en marbre. Au second étage, une fenêtre entr'ouverte, avec un rideau rouge flottant, éclairé par une lumière intérieure. A droite une église. Au fond, une rue. — Il fait nuit. Au lever du rideau, Leporello se promène, et revient toujours au palais du commandeur.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

LEPORELLO, seul.

Nuit et jour aller, venir;
Vent et grêle, tout souffrir;
Manger mal et mal dormir;
Ce vilain métier m'assomme.
Je veux vivre en gentilhomme;
Non, je ne veux plus servir.
Mon maître est avec sa belle,

Montrant la fenêtre au rideau rouge.

Et moi je fais sentinelle...
Ah! c'est à n'y pas tenir.
Non, je ne veux plus servir.
Mais vers moi quelqu'un s'avance,
Cachons-nous avec prudence;
Par les galants ou les maris
Il ne faut pas être surpris.

SCÈNE II.

DON JUAN, DONA ANNA, LEPORELLO dans le fond.

ANNA, en désordre, poursuivant don Juan qui sort du palais.

Lâche, prends aussi ma vie,
Ou je m'enchaîne à tes pas.

DON JUAN, se cachant sous un masque et dans un large manteau.

Crie ou pleure, c'est folie;
Tu ne me connaîtras pas.

LEPORELLO.

Ah! bon Dieu, comme elle crie!
Encor nouveaux embarras.

ENSEMBLE.

ANNA.

Au secours! à moi, mon père!

DON JUAN.

Silence! ou crains ma colère.

ANNA.

Misérable!

DON JUAN.

Téméraire!
Tu ne me connaîtras pas.

ANNA.

Misérable!

DON JUAN.

Téméraire!

ANNA.

A moi, serviteurs, à moi!
Comme une ombre courroucée,
Je veux m'attacher à toi.

DON JUAN.

Ah! malheur! cette insensée
Va me perdre, sur ma foi.

LEPORELLO.

La bataille est commencée,
Saints du ciel, priez pour moi.

Le commandeur paraît. Anna va chercher du secours à son père.

SCÈNE III.

DON JUAN, LEPORELLO, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, sur l'escalier de son palais, l'épée à la main.

Ma fille! scélérat! en garde!

DON JUAN.

Moi te combattre! je n'ai garde.

LE COMMANDEUR, en bas du perron.

J'arrive ici pour te punir.

DON JUAN.

Va, j'ai pitié de ta démence.

LE COMMANDEUR.

Plus un mot et vite en défense!

LEPORELLO.

Je n'ai, je crois, qu'à déguerpir.

LE COMMANDEUR.

J'attends, lâche; en veux-tu finir!

DON JUAN.

A ton défi tu joins l'offense :
Faible ennemi, tu vas mourir!...

Ils se battent.

ENSEMBLE.

LE COMMANDEUR, blessé à mort.

Au secours! bonté divine!
Ah! le traître m'assassine!
C'en est fait, de ma poitrine

Je sens mon âme partir.

Il tombe.

DON JUAN.

Sous la mort qui le domine
Le vieillard plie et s'incline;
Et je vois de sa poitrine
La vie et le sang jaillir.

LEPORELLO.

Encore un qu'il assassine!
L'effroi presse ma poitrine;
Je suis sous la main divine,
N'osant parler ni m'enfuir.

Récitatif.

DON JUAN.

Leporello! Le drôle, où donc est-il?

LEPORELLO.

Ici,
Ici, pour mon malheur; et vous!

DON JUAN.

Moi, me voici.

LEPORELLO.

Et quel est le mort? vous ou le vieux?

DON JUAN.

Lui, j'espère.

LEPORELLO.

Le commandeur! bravo! Deux beaux exploits. Ainsi
Vous enleviez la fille, et vous tuez le père.
Fort bien!

DON JUAN.

Il l'a voulu, c'est sa faute.

LEPORELLO.

Soit, mais
La señora que voulait-elle?

DON JUAN, rêveur.

Paix.
Que puis-je, moi? si tout est hasard et mystère.
Il m'eût fallu la voir ou plus tôt ou jamais,
Cette pauvre Anna!... Viens; surtout songe à te taire.
Si tu ne veux toi-même...

LEPORELLO.

Oh! moi, rien, je me tais.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

ANNA, DON OTTAVIO.

Anna rentre par la droite; peuple, gens sortant des maisons voisines; serviteurs avec des flambeaux.

ANNA.

Mon père! Ah! venez tous à son aide; courage,
Don Ottavio!

DON OTTAVIO.

Mon bras va punir cet outrage.
Mais où donc est le lâche?

ANNA.

Ici, viens. — Dieu puissant!
Mon père! mon bon père!... Oh! répondez... Du sang!

DON OTTAVIO.

Seigneur!

ANNA.

Parlez, parlez!... Cette blessure ouverte,
Cette face immobile et de pâleur couverte!
Mon père! et plus de cœur qui batte dans son sein!
Froid! froid! mort!... et ne pas connaître l'assassin!
Mon père bien-aimé! — Je meurs... attends!

Elle tombe sur le corps de son père.

DON OTTAVIO.

Alerte!
Amis, secourez mes amours!

Sauvons les restes de sa vie.
Anna! me serais-tu ravie?

ANNA, tout égarée.

Où suis-je?

DON OTTAVIO.

Elle renaît! Ah! veillons sur ses jours!
Amis! qu'on emporte loin d'elle
Ce déplorable objet de sa douleur mortelle.
Don' Anna! chère amante! oh! viens là pour toujours!

Duo.

ANNA, prenant Ottavio pour le meurtrier.

Fuis, lâche, et que je meure!
De sa sombre demeure,
Mon père tout à l'heure
Me criait : Viens à moi!

DON OTTAVIO.

Cruelle que j'adore,
Donne un regard encore
A l'amant qui t'implore
Et ne vit que pour toi.

ANNA.

Ah! c'est toi! je m'égare.
Non, la mort nous sépare;
Mon père (ô sort barbare!)
Plus jamais avec nous!

DON OTTAVIO

Oh! renais à ma flamme!
Sois ma fille et ma femme :
Oui, je serai, chère âme,
Ton père et ton époux.

ANNA.

Eh bien! jure à sa cendre
De le venger un jour.

DON OTTAVIO

Oui, puisse-t-il m'entendre!
J'en jure notre amour.

ENSEMBLE.

Serment cher et funeste,
Seul espoir qui nous reste,
Deviens l'arrêt céleste
Qui doit punir un jour!

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une campagne. — La petite maison de don Juan au fond, à droite. — Grand jour.

DON JUAN, LEPORELLO.

Récitatif.

DON JUAN.

Voyons, qu'est-ce?

LEPORELLO.

Excellence, une importante affaire...

DON JUAN.

Oh! sans doute. Au fait...

LEPORELLO.

Mais jurez-moi, monseigneur,
Si vous voulez me battre après, de n'en rien faire.

DON JUAN.

Je te le jure sur l'honneur.

LEPORELLO.

Hum!

DON JUAN, préoccupé.

Pourvu qu'il ne soit pas dit une parole
Du commandeur. — Va donc, l'amour fuit, le temps vole;
Et d'ailleurs, n'est-il pas bien mort?

LEPORELLO.

Bien mort; et s'il osait se plaindre, il aurait tort.
Mais...

DON JUAN.

Mais, par une nuit si noire,

Sa fille n'a pas vu qui j'étais, tu le sais;
Ainsi... pourquoi toujours parler de cette histoire?
Maraud!

LEPORELLO.

Vraiment, c'est vous.

DON JUAN.

Assez.

Eh bien! qu'avais-tu donc à me dire?

LEPORELLO.

Ah!... personne

N'écoute?

DON JUAN.

Non.

LEPORELLO.

Je puis parler en liberté?

DON JUAN.

Oui. Fais vite, je te l'ordonne.

LEPORELLO, avec mystère.

Hier au soir, j'ai consulté
Deux hommes, voyez-vous, de science profonde :
L'un docteur, l'autre moine à Burgos, s'il vous plaît.
Tous deux m'ont dit qu'à moins d'un changement complet,
Nous serions, vous et moi, brûlés vifs dans ce monde...
Et dans l'autre.

DON JUAN.

Après?

LEPORELLO.

C'est déjà
Bien suffisant comme cela.
— Bref, je venais... pardon... vous demander mon compte,
Afin que vous soyez brûlé tout seul. — Voilà.

DON JUAN.

Poltron! Tu m'appartiens... N'as-tu donc pas de honte?
Si tu me quittes, sot, je t'enverrai là-bas,
Servir le commandeur.

LEPORELLO.

Je ne vous quitte pas.
Mais pour les péchés de votre âme,
Ah! revenez à votre femme,
Don' Elvire qui va toujours nous poursuivant,
Pleurant...

DON JUAN.

Je l'ai prise au couvent :
Qu'elle y retourne.

LEPORELLO.

Mais elle est charmante, Elvire.

DON JUAN.

Mais elle est ma femme!

LEPORELLO.

Ah! monseigneur!...

DON JUAN.

Qu'est-ce à dire?
Ma vie est donc...

LEPORELLO.

Très-bonne au fond... Mais, quelquefois...
Par exemple, vous voir marier tous les mois...

DON JUAN.

Ah! c'est le charme! Avec ma figure et mon âge,
Dois-je m'ensevelir au tombeau d'un ménage,
Comme un homme de rien?
Une femme, c'est trop; toutes, à la bonne heure!
Cela tourmente moins. — Puis, c'est le vrai moyen
De trouver enfin la meilleure.

LEPORELLO.

Ou le diable.

DON JUAN.

A propos, sais-tu pourquoi je viens?

LEPORELLO.

Quelque nouvel amour pour notre liste...

DON JUAN.

Bien!

Très-bien! — J'aime une dame, un ange de Castille,
Qui vers la nuit tombante, en croisant sa mantille,
Va de ma petite maison
Franchir le seuil brûlant où l'on perd la raison.
Chut! je sens venir une femme.

Elvire paraît au fond du théâtre avec des valets.

LEPORELLO.

Quel nez!

DON JUAN.

Pas mal, vraiment.

LEPORELLO.

Quels yeux!

DON JUAN.

Guettons la dame,
Viens!

LEPORELLO.

Il prend feu comme un tison.

Ils se retirent dans le fond.

SCÈNE VI.

ELVIRE, DON JUAN, LEPORELLO.

Trio.

ELVIRE.

Où donc est le parjure
Qui m'a manqué de foi?
Où donc est ce parjure?
Mon Dieu! dites-le-moi.
Ah! pour punir l'injure
Qu'il fait à mon honneur,
De ma main, je le jure,
J'arracherais son cœur.
Où donc, etc.

DON JUAN, à part.

C'est une belle en pleurs, ah! consolons sa peine!

LEPORELLO.

Il en consolerait au moins une centaine!

Récitatif.

DON JUAN, s'approchant.

Señora...

ELVIRE.

Qu'est-ce?

DON JUAN.

O ciel!

LEPORELLO.

C'est à mourir de peur.

Don' Elvire!...

ELVIRE.

C'est toi, monstre, infâme, trompeur,
Perfide!

LEPORELLO.

Tous les noms enfin dont il se nomme.

DON JUAN.

Chère Elvire, écoutez; les cieux me sont témoins...
Si vous ne voulez pas me croire, ayez du moins
Confiance en cet honnête homme;
Il vous expliquera...

LEPORELLO.

Quoi?

DON JUAN.

Dis tout, oui, tout... comme
Tu le sais.

Il se sauve.

LEPORELLO, embarrassé.

Tout?

ELVIRE.

Veux-tu?

LEPORELLO.

Madame, à dire vrai...

Dans ce bas monde, enfin... quand je vous prouverai...
Vu que parfois... c'est clair, les femmes...

ELVIRE.

Misérable!
Plus un seul mot... Et vous?... parti, parti!

LEPORELLO.

Mon Dieu!
Supposez qu'il est mort; cet homme est incurable.

ELVIRE.

Ah! des nœuds les plus saints comme il se fait un jeu!

LEPORELLO, tirant son livre de dessous son manteau.

Ce gros livre est rempli des noms de ses maîtresses.
Vous voyez l'abrégé de ses amours traîtresses.
Pour vous guérir vous-même, allons, lisez un peu.

Air.

Madame, des beautés qu'il aime
Je tiens l'inventaire moi-même;
Noms de famille et de baptême,
La liste est complète, je crois.
En Allemagne, cent quarante;
En Italie, oh! six cent trente;
En France, quatre cent cinquante,
Et chez les Turcs, rien que soixante...
Mais en Espagne, oh! mille et trois!
Vous y trouvez des comtesses,
Des bourgeoises, des altesses,
Des grisettes, des duchesses,
Jusques à des chanoinesses!...
Des femmes de mille espèces,
De tout âge et de tout rang.
Mon maître est tout à chacune;
Dans la blonde il voit la lune;
La comète dans la brune;
C'est un culte qu'il leur rend.
En décembre il la veut grasse;
En juin, à la maigre il passe;
La petite a plus de grâce;

La grande en éclat l'efface.
Voyez! rien ne le surprend :
Chez les vieilles il se glisse,
Pour que son livre grossisse;
Mais son bijou, son caprice,
Oh! c'est un cœur de novice.
Puisqu'il faut vous parler franc,
Enfin, veuve, femme ou fille,
Riche ou non, laide ou gentille,
Pourvu qu'on porte mantille,
Vous savez comme il s'y prend.

Elvire sort vers la fin de cet air.

SCÈNE VII.

ZERLINE, MASETTO, VILLAGEOIS, LEPORELLO, dans le fond.

Duo et chœur.

ZERLINE.

Jeunes filles, encore au matin du bel âge,
Le temps fuit, sachez le saisir.
Si l'hymen est jaloux, si l'amour est volage,
Le secret, c'est de bien choisir.
Quel plaisir! quel plaisir!

CHŒUR DE VILLAGEOISES.

Quel plaisir! quel plaisir!
Le secret, c'est de bien choisir.

MASETTO.

Jeunes gens de Castille, à la tête légère,
Qui voltigez de fleur en fleur,
Pour fixer de l'amour la saison passagère,
Comme nous, fixez votre cœur.
Quel bonheur! quel bonheur!

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Quel bonheur! quel bonheur!
Dans l'hymen fixons notre cœur.

ZERLINE et MASETTO.

Viens, { Zerline, / Masetto, } ensemble ouvrons la danse,
Et vous tous, avec nous en cadence :
Quel bonheur! quel plaisir, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur! quel plaisir, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON JUAN, LEPORELLO.

Récitatif.

DON JUAN.

Elle est partie, enfin! Que Dieu l'ait sous sa garde!
Oh! la belle jeunesse! Approche donc, regarde :
Quels anges féminins!

LEPORELLO.

Dans le nombre, ma foi,
J'espère ici trouver quelque chose pour moi.

DON JUAN.

Bonjour, mes braves gens, jouez, dansez et faites
Comme si je n'étais point là.
Je ne suis pas un trouble-fêtes...

A Zerline.

C'est une noce que voilà?

ZERLINE.

Oui, monseigneur, et moi je suis la fiancée.

DON JUAN.

Tant mieux! Et le futur?

MASETTO.

C'est moi, pour vous servir.

DON JUAN.

De mieux en mieux, c'est à ravir.
Pour me servir, il parle en personne sensée.

LEPORELLO.

Comme un mari complet.

ZERLINE.

Il a le cœur si bon,
Mon petit mari!

DON JUAN.

Moi de même,
Je vous jure. — Je veux que tout le monde m'aime.
Soyons de vieux amis. — Comment vous nomme-t-on?

ZERLINE.

Zerline.

DON JUAN.

Ah! c'est un joli nom.
Et toi?

MASETTO.

Masetto.

DON JUAN.

Bien. — Çà, ma chère Zerline,
Cher Masetto, comptez sur ma protection.
Que fais-tu là, maraud?

LEPORELLO, courtisant deux paysannes.

Monseigneur, j'examine.
J'offre aussi ma protection.

DON JUAN.

Allons, sors vite avec eux. Accompagne
Ces braves gens jusque dans mon palais;
Fais-leur donner les meilleurs vins d'Espagne,
Sorbets, liqueurs, que sais-je? amuse-les.
N'épargne rien; chez moi, que chacun d'eux commande.
Mais surtout je te recommande
Notre cher Masetto.

LEPORELLO.

J'entends.

Aux paysans.

Allons!

MASETTO.

Monseigneur!

DON JUAN.

Qu'est-ce?

MASETTO.

Eh! mais, le tour est drôle;
Zerline ne peut pas rester sans moi, pourtant.

LEPORELLO.

Son Excellence est là, qui va remplir ton rôle
A merveille.

DON JUAN.

Eh! mon Dieu, sois tranquille et content,
Zerline reste auprès d'un chevalier. — Va-t'en;
Nous allons bientôt te rejoindre.

ZERLINE.

Tu ne dois pas avoir de crainte, pas la moindre;
Je reste auprès d'un chevalier.

MASETTO.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

LEPORELLO.

C'est singulier.

A Masetto.

Il n'entend pas. — Puisqu'elle reste
Auprès d'un chevalier...

MASETTO.

La peste!
Avec vos chevaliers...

DON JUAN.

Silence, Masetto!
Je n'aime pas qu'on me réplique.

Si tu tardes encore à le suivre au château,
Tu t'en repentiras. — Je crois que je m'explique!

Leporello entraîne Masetto, toute la noce le suit.

CHŒUR, en sortant.

Quel plaisir! quel bonheur! etc.

SCÈNE IX.

DON JUAN, ZERLINE.

DON JUAN.

Nous voilà donc débarrassés
De ce grand nigaud!

ZERLINE.

Ah! pensez
Qu'il est mon mari.

DON JUAN.

Pas encore,
Zerline de mon cœur. Lui, ton mari! crois-tu
Qu'un homme tel que moi, que don Juan qui t'adore,
Puisse souffrir que tant de grâce et de vertu
Tombe aux grossières mains d'un rustre ridicule!

ZERLINE.

Mais, monseigneur, il a ma parole.

DON JUAN.

Elle est nulle.
Non, vous ne serez pas femme d'un paysan;
Non, non, je ne veux pas que le soleil vous brûle.
Eh! que dirait le roi, s'il savait que don Juan
Vous a vue et permet qu'un manant vous épouse!
Qu'en d'ignobles travaux vous noircissiez vos mains,
Vos mains blanches à rendre une infante jalouse!
Et que vous déchiriez aux cailloux des chemins
Vos pieds, vos petits pieds de comtesse andalouse!
Non, à ces mains des gants, à ce cou des colliers;
Pour ees pieds des tapis ou la molle pelouse

De mes grands bois de citronniers;
Et sur ce front charmant, des gazes diaphanes,
Qui, vous entourant de leurs plis,
Défendront la rose et les lis
Des insectes du soir et des regards profanes.
Qu'en dis-tu, mon amour? Laisses-tu volontiers
Pour nos palais brillants l'ennui de leurs cabanes,
Et tes lourds paysans pour mes beaux cavaliers?

ZERLINE.

Ah! je ne voudrais pas...

DON JUAN.

Quoi donc?

ZERLINE.

Être trompée.
Les seigneurs sont bien faux sous leurs airs obligeants.

DON JUAN.

Par saint Jacque et par mon épée,
Mensonge de petites gens!
La noblesse du cœur suit la noble naissance.
Ne perdons point de temps, car mon vœu le plus doux
Est de vous épouser aujourd'hui même.

ZERLINE.

Vous,
Monseigneur?

DON JUAN.

Oui, moi.

ZERLINE.

Vous!

DON JUAN.

Point de reconnaissance.
Ma petite maison nous attend, viens la voir;
Viens, et mon chapelain nous mariera ce soir.

Duo.

Là, devant Dieu, ma belle,
Viens me donner ta foi;

Viens, ne sois plus rebelle;
Je jure d'être à toi.

ZERLINE.

Je voudrais, et je n'ose;
J'espère, et puis j'ai peur.
C'est le ciel qu'il propose...
Mais s'il est un trompeur!

DON JUAN.

Viens, mon amour, ma femme!

ZERLINE.

Masetto me fend l'âme.
Quel trouble! Ah! résistons.

DON JUAN.

Vois quel sort je te donne.

ZERLINE.

La force m'abandonne.

DON JUAN.

Viens, viens, c'est là... Partons.

ENSEMBLE.

DON JUAN.

Allons, allons, ma belle,
Jurer dans la chapelle
Un innocent amour.

ZERLINE.

Allons, sa voix m'appelle.
Allons dans la chapelle!
Ah! pour moi, quel beau jour!

SCÈNE X.

DON JUAN, ZERLINE, ELVIRE.

Récitatif.

ELVIRE.

Arrête! j'ai connu ton infernale ruse.
J'arrive à temps, maudit, pour sauver cette enfant.

ZERLINE.

Qu'entends-je?

DON JUAN.

Ne voyez-vous pas que je m'amuse,
Ma tendre amie?

ELVIRE.

Oui, fais le gai, le triomphant,
Plaisante! Je sais trop quels sont tes jeux, barbare!

ZERLINE.

Monsieur le chevalier, dit-elle vrai?

DON JUAN.

Non, non.
La pauvrette m'adore, et son amour l'égare;
Et moi je fais semblant d'aimer... je suis si bon!

Elvire fait sortir Zerline. — Don Juan sort du côté opposé.

SCÈNE XI.

ELVIRE, seule, presque en larmes.

C'en est donc fait, hélas! dans quel affreux abîme
Le malheureux va se précipiter!
Un funeste penchant l'entraîne vers le crime;
Rien ne saurait plus l'arrêter.
Tant de forfaits du ciel irritent la colère,
Le jour du châtiment est peut-être arrivé.

Que devenir? ô ciel! que faire?
Perdu, je le pleurais... Devais-je, en ma misère,
Pleurer bien plus encor de l'avoir retrouvé!

Air.

Au mépris de l'hyménée,
Il m'a retiré son cœur;
Malheureuse, abandonnée...
Ah! Dieu seul verra ma douleur!
Mais, hélas! trop faible encore,
Je plains sa funeste erreur,
Et dans mon âme j'implore
Pitié, pitié pour le pécheur.

Au mépris de l'hyménée, etc., etc.

Quand je songe à ma souffrance,
Aux menaces j'ai recours;
Mais je tremble quand je pense
Que le ciel a marqué ses jours.

Au mépris de l'hyménée, etc., etc.

Elvire sort.

SCÈNE XII.

La place de Burgos, comme à la première scène. Le palais du commandeur est tendu en signe de deuil : l'écusson de la famille est sur la porte. Anna est en noir avec un long voile. Elle sort du palais avec don Ottavio.

DON OTTAVIO, ANNA, ensuite DON JUAN.

DON OTTAVIO, à Anna.

Oui, qu'un rayon d'espoir dans vos regards se montre!
Nous connaîtrons le meurtrier.
Anna, tout me l'affirme, et je veux le premier...

Allant au-devant de don Juan.

Ah! don Juan!

DON JUAN, à part.

Fâcheuse rencontre!

ANNA.

Vous venez à propos, seigneur.
On vante partout votre honneur...

DON JUAN.

Madame, que voulez-vous dire?

A part.

Diable! saurait-elle à moitié?...

ANNA.

Nous comptons sur votre amitié
Pour nous aider...

DON JUAN, à part.

Ah! je respire!

Haut.

Je suis à vos ordres, parlez.
Mes amis, mes parents, ma fortune, ma vie,
Tout est à vous... Mais vous semblez
Hélas! de vos chagrins sans cesse poursuivie...
Vous, si belle! quel est le monstre, dites-moi...

Anna rougit et se trouble comme une femme qui ne peut se soustraire au charme et à l'ascendant de don Juan.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ELVIRE, entrant précipitamment.

ELVIRE.

Traître! il n'est sous le ciel d'autre monstre que toi!

Quatuor.

Que le ciel vous préserve
De recevoir sa foi!
Le traître vous réserve
Le même sort qu'à moi.

DON OTTAVIO, ANNA.

O ciel! quels nobles charmes!
Et que de majesté!

A voir couler ses larmes,
Mon cœur est attristé.

DON JUAN.

La pauvre fille est folle,
Croyez-en ma parole,
Pour que je la console,
Laissez-nous seuls tous deux.

ELVIRE.

Menteur, je te défie...

DON JUAN.

Hélas! c'est sa folie!

ELVIRE.

Restez, je vous supplie!

DON OTTAVIO, ANNA.

A qui croire des deux?

ENSEMBLE.

DON JUAN, DON OTTAVIO et ANNA.

Ah! vraiment, je ne puis m'en défendre;
Oui, j'éprouve à la voir, à l'entendre,
L'intérêt le plus vif, le plus tendre.
Juste ciel! est-il sort plus affreux?

ELVIRE.

Ah! vraiment, je ne puis m'en défendre;
Oui, j'éprouve à le voir, à l'entendre,
Un dépit que nul mot ne peut rendre.
Juste ciel! est-il sort plus affreux?

DON OTTAVIO.

A la croire elle dispose,
Par son air et ses discours.

ANNA.

En nous son espoir repose;
Par pitié, restons toujours.

DON JUAN.

Si je pars, je vais peut-être
Éveiller tous les soupçons.

ELVIRE.

Le cruel s'est fait connaître
Par ses noires trahisons.

DON OTTAVIO.

Elle est donc?

DON JUAN.

Un peu folle.

ANNA.

Et lui?...

ELVIRE.

Sur ma parole,
C'est un traître!

DON JUAN.

Elle est folle!

DON OTTAVIO, ANNA.

Enfin, nous le connaissons.

DON JUAN, à Elvire.

Vite, vite! paix! silence!
C'est du monde qui s'avance;
Mettez un peu de prudence;
On va se moquer de vous.

ELVIRE.

Ne m'impose pas silence,
Je veux perdre la prudence.
Oui, ton crime et mon offense
Paraîtront aux yeux de tous.

DON OTTAVIO, ANNA.

Ces accents, cette assurance,
Sa rougeur, son imprudence,
Nous révèlent son offense;
Tout devient trop clair pour nous.

Don Juan entraîne doucement Elvire qui sort furieuse.

Récitatif.

DON JUAN, revenant sur ses pas.

Qu'elle est à plaindre! il faut la suivre,
Pour prévenir d'autres malheurs.

Charmante Anna, pardon, commandez : vos douleurs
Sont les miennes... à vous tout entier je me livre.

Il sort avec une grâce affectée. Anna, pendant les dernières paroles de don Juan, a paru rassembler ses souvenirs avec une agitation douloureuse.

SCÈNE XIV.

DON OTTAVIO, ANNA.

ANNA, hors d'elle-même.

Don Ottavio!

DON OTTAVIO.

Ciel! qu'avez-vous?

ANNA.

Don Ottavio, je meurs. Secourez-moi de grâce...
L'assassin de mon père était là, devant nous;
C'est lui!

DON OTTAVIO.

Qu'entends-je!

ANNA.

Lui, vous dis-je, à cette place!
L'assassin de mon père!

DON OTTAVIO.

Est-il possible! ô ciel!

ANNA.

Oui, ses derniers accents ont éclairé mon âme;
Sa voix m'a rappelé la voix de cet infâme,
Qui la nuit... dans ma chambre...

DON OTTAVIO.

Ah! parlez, ce cruel...

ANNA.

L'heure était avancée, et la nuit morne et sombre,
Quand je vis dans ma chambre, où j'étais seule alors,

Un homme tout à coup se glisser comme une ombre;
Un long manteau cachait son visage et son corps.
Muette, j'attendais...

DON OTTAVIO.

Poursuivez, je vous prie.

ANNA.

Il s'approche en silence, et cherche à m'embrasser;
Je le repousse, il me presse, je crie...
On ne vient pas! — L'amour en lui devient furie.
Une main sur ma bouche, il ose m'enlacer
De l'autre... tellement que je me croyais morte.

DON OTTAVIO.

Enfin...

ANNA.

Enfin, le désespoir, l'horreur,
Me rendent à moi-même, et je me sens si forte,
Que, luttant des deux bras, j'échappe à sa fureur.

DON OTTAVIO.

Ah! je respire.

ANNA.

Alors le délire m'emporte.
Je redouble mes cris, j'appelle à mon secours.
Don Juan sort... je le suis, en appelant toujours.
Celle qu'il attaquait, l'attaque, l'épouvante...
Mon père accourt! c'était la justice vivante!
Il veut... pauvre vieillard!... Le lâche, sans remord,
Met le comble à son crime en lui donnant la mort.

Air.

Tu sais quel infâme,
D'une indigne flamme
Flétrit mon honneur;
Quel monstre en fureur,
Frappa de ses armes
Mon père en alarmes...
Vengeance à mes larmes!
Et sois le vengeur!

Revois mon vieux père
A nos pieds gisant,
Vois son noble sang,
Qui rougit la terre,
Et que ma douleur...
Et que ma colère
Passent dans ton cœur!

Tu sais quel infâme, etc., etc.

Oui, près de ton glaive,
Déjà je relève
Un front sans rougeur.
Mon père, ô mon père!
Ombre sainte, espère...
Voilà ton vengeur!

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une campagne. — La petite maison de don Juan, au fond, à droite, comme à la cinquième scène du premier acte. — Grand jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, LEPORELLO.

Récitatif.

DON JUAN.

Mon cher Leporello, tout va bien?

LEPORELLO.

Tout va mal.

DON JUAN

Mal? et comment?

LEPORELLO.

Je mène au château tout ce monde,
D'après...

DON JUAN.

Bravo!

LEPORELLO.

Je les amuse, en général,
Par des mensonges, là...

DON JUAN.

Bravo!

LEPORELLO.

Comme à la ronde
Vous en débitez par millier.

DON JUAN.

Bravo !

LEPORELLO.

Puis, en particulier,
Au pauvre Masetto je raconte une histoire
Si longue, qu'il oublie enfin d'être jaloux.

DON JUAN.

Bravo ! ma foi.

LEPORELLO.

Je les fais boire,
Les hommes et les femmes, tous.
Les uns chantent comme des fous,
Les autres se donnent des coups
Pour s'amuser. — Mais savez-vous
Qui nous arrive au beau moment?

DON JUAN.

Zerline.

LEPORELLO.

Bravo ! puis avec elle?

DON JUAN.

Elvire, j'imagine.

LEPORELLO.

Bravo ! qui nous a dit de son auguste époux...

DON JUAN.

Tout le mal qu'elle en sait.

LEPORELLO.

Bravo ! brav...

DON JUAN.

Et toi, drôle?

LEPORELLO.

Excellence, je n'ai pas dit une parole :
Je l'ai fait sortir du jardin,
J'en ai fermé la porte, et suis rentré soudain.

DON JUAN.

Bravo! bravissimo! la chose
Ne peut pas être en meilleur train.
Tu verras ce que je dispose,
Un luxe, un bal de souverain.
Nous aurons, avant la nuit close,
Tout le carnaval au château,
Pour la noce de Masetto.

Air :

Va, qu'une fête
Vite s'apprête,
Puisque leur tête
Faiblit déjà.
Si, sur la place,
Fillette passe,
Fais bonne chasse,
Amène-la.
Liberté grande,
Et qu'on demande,
Walse allemande,
La sarabande,
La guaraxa.
Endors les mères,
Grise les pères,
Grise les frères,
Remplis les verres
Tant qu'on voudra.
Ou blonde ou brune,
Ce soir, plus d'une
Au clair de lune
M'écoutera.
Ainsi, sans peine,
D'une douzaine,
Ta liste pleine
S'augmentera.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une belle promenade ombragée autour du parc et du château de don Juan. A gauche, un bois; à droite, vers le fond, un pavillon d'architecture mauresque attenant au château, ayant au premier étage un balcon doré.

ZERLINE, MASETTO.

Récitatif.

ZERLINE.

Masetto! Masetto!

MASETTO.

Couleuvre,
Ne me touche pas.

ZERLINE.

Mais pourquoi?

MASETTO.

Vous me le demandez, à moi?
Tigresse!

ZERLINE.

Eh! qu'ai-je fait?

MASETTO.

Vraiment, un beau chef-d'œuvre.
Serp... femme! rester seule avec un beau señor!
Me jouer un tour de la sorte,
Le jour de mes noces encor!
Morbleu! quand le dépit m'emporte!...

Il la menace.

ZERLINE.

Ah! je t'aime! j'eus tort, mais peux-tu soupçonner?...
Mon petit mari, vrai, c'était pour badiner.
Tu ne me crois pas? viens, satisfais ta colère,
Bats-moi, fais-moi mourir, si cela peut te plaire,
Et si tu ne veux pas, ingrat, me pardonner.

Air.

Frappe, frappe ta Zerline!
Ah! loin qu'elle se mutine,
La douce brebis s'incline,
Elle s'offre au châtiment.
Arrache ses yeux, maltraite
Son visage; la pauvrette
Baise tes mains tendrement.
Frappe, frappe la pauvrette...
Mais non, non, je savais bien,
Va, que tu n'en ferais rien!
Tu n'en as pas le courage...
Ah! c'est trop nous alarmer,
Plus de guerre, plus d'orage...
Ne vivons que pour aimer.

Récitatif.

MASETTO.

Mais voyez donc avec quel art cette diablesse
A su m'ensorceler! mon Dieu, quelle faiblesse!

Ils s'embrassent.

DON JUAN, en dehors.

Pour une fête,
Que tout s'apprête, etc.

ZERLINE.

Masetto, c'est lui!

MASETTO.

Qui?

ZERLINE.

Monsieur le chevalier.
Ciel! où faut-il que je me cache?

MASETTO.

Qu'as-tu donc? tu rougis, tu crains que je ne sache
Le fin mot. — Reste là; je vais vous épier.

Finale.

Vite, vite, qu'il y vienne,
Je crois qu'il veut que j'en tienne.
Monseigneur, chacun la sienne;
Je vous guette de mon coin.

ZERLINE.

Gare, gare à nous; écoute :
De ton projet s'il se doute,
Tu verras ce qu'il en coûte,
Pour vouloir être un témoin.

MASETTO.

Va, je saurai bien m'y prendre.

ZERLINE.

Tu ne veux donc pas comprendre?

MASETTO.

Parle haut, je veux entendre.

ZERLINE.

A quoi peut-il donc s'attendre?

MASETTO, à part.

Pour don Juan sévère ou tendre,
Enfin, je vais savoir tout.

ZERLINE, à part.

Plus moyen de m'en défendre,
Il veut me pousser à bout.

Masetto se cache derrière une statue, dans un bosquet.

SCÈNE III.

ZERLINE, DON JUAN, SEIGNEURS, MASQUES, PAYSANS
MASETTO, caché.

DON JUAN, avec LE CHOEUR.

Mes amis, jour d'allégresse!
Courage, ô belle jeunesse!

Que l'amour ici renaisse!
L'amour et les chants divins!

DON JUAN, à ses valets.

Menez vite tout ce monde
Dans ma splendide rotonde :
Que là pour eux tout abonde,
Les fleurs, la danse et les vins!

LE CHŒUR, en s'éloignant.

Mes amis, etc.

SCÈNE IV.

ZERLINE, DON JUAN, MASETTO, caché.

ZERLINE, traversant la scène pour échapper à don Juan.

Sous l'ombre de ce grand frêne,
J'ai moins peur qu'il me surprenne.

DON JUAN.

Zerlinetta, douce reine,
Ne pense pas m'échapper.

ZERLINE.

Ah! laissez-moi fuir paisible.

DON JUAN.

Non, non, fuir est impossible.

ZERLINE.

Si votre cœur est sensible!...

DON JUAN.

Plein d'un amour invincible!
Viens, mon ange... oh! doute horrible!
Viens... voudrais-je te tromper?

ZERLINE.

Ah! s'il le voit, quelle affaire!
Ciel! prenez pitié de moi.

DON JUAN entraîne Zerline vers le bosquet et aperçoit Masetto.

Masetto!

MASETTO.

Pour vous plaire!

DON JUAN.

Enfermé là! pourquoi?...
Ta charmante Zerline
S'ennuie et se chagrine
Quand elle est loin de toi.

MASETTO.

Oui je le croi,
De bonne foi.

DON JUAN.

Alerte! dans les salles,
Cors, flûtes et cymbales...
La musique aux cent voix!

ENSEMBLE.

Les flûtes, les cymbales
Résonnent dans les salles;
Allons danser tous trois.

Ils sortent par le pavillon, tandis que trois dominos entrent du côté opposé.

SCÈNE V.

ELVIRE, DON OTTAVIO, ANNA, en dominos noirs sans toques, le masque à la main.

ELVIRE.

Courage, amis, courage!
Tous trois il nous outrage,
Hâtons enfin l'orage
Qui doit fondre sur lui.

DON OTTAVIO, à Elvire.

Madame, assez de plainte,

Oui, notre cause est sainte.

A Anna.

Et toi, calme ta crainte,
Suis-je pas ton appui?

ANNA.

Le ciel ici rassemble
Les trois vengeurs ensemble;
Et cependant je tremble
Pour nous tous aujourd'hui.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DON JUAN, LEPORELLO, au balcon.

LEPORELLO, à don Juan.

Seigneur, voyez ces masques,
Beaux, galants et fantasques.

DON JUAN, au balcon.

Au pas joyeux des Basques,
Ils ne feraient pas mal.
Invite-les au bal.

Il rentre.

ELVIRE, DON OTTAVIO, ANNA, à part.

Ciel! j'ai cru reconnaître...
Oui, c'est la voix du traître.

LEPORELLO.

St!... beaux masques, mon maître...

ELVIRE, ANNA, à don Ottavio.

Répondez.

LEPORELLO.

St!... mon maître,
Jaloux de vous connaître,
Vous invite à son bal.

DON OTTAVIO.

De se rendre à son bal,
Chacun de nous s'honore.

LEPORELLO, montrant son catalogue.

En voilà deux encore
Pour le livret fatal.

Il rentre.

SCÈNE VII.

ELVIRE, DON OTTAVIO, ANNA.

Trio.

DON OTTAVIO, ANNA.

Dieu puissant que j'implore,
Seconde mon courroux!

ELVIRE.

Ah! s'il m'aimait encore!...
Non, je n'ai plus d'époux.

DON OTTAVIO, ANNA.

Son / Ton } père dans la tombe,
S'émeut à nos apprêts.

ELVIRE et ANNA.

C'est l'heure, enfin qu'il tombe,
Et que je meure après!

Ils sortent par le pavillon.

SCÈNE VIII.

Ici le finale est interrompu par la fête et les danses.

Le bal. Vaste salle du château de don Juan, deux orchestres au fond. A droite, une petite porte masquée par un rideau, donnant sur un cabinet secret. — Les chœurs dansants se croisent. Paysans, paysannes, dames et cavaliers, masques et déguisements de toutes sortes, costumes de caractère.

BALLET, DIVERTISSEMENTS.

DON JUAN, LEPORELLO, MASETTO, ZERLINE.

Reprise du finale.

DON JUAN, faisant cesser les danses.

Trêve, belles jeunes filles.

LEPORELLO,

A boire! venez, bons drilles.

DON JUAN et LEPORELLO.

Puis encore, à la valse, aux quadrilles,
Jusqu'au jour à bondir, à tourner!

DON JUAN, circulant avec des laquais chargés de rafraîchissements.

Çà, mon... camarade!

LEPORELLO, circulant aussi.

Cette limonade?
Des sorbets?... à moi rasade.

MASETTO, observant dans un coin.

Moi je reste en embuscade.

ZERLINE, à part.

Douce, douce, vient la sérénade,
Grand tumulte peut la terminer.

DON JUAN.

Que je t'aime, ô charmante Zerline!

ZERLINE.

Trop galant.

MASETTO.

Oui, fais bien la caline!

LEPORELLO, imitant son maître.

Que je t'aime, Isabelle, Rosine!

MASETTO.

Bien, très-bien; ah! comme on m'assassine!

ZERLINE, à part.

Le Masetto fait mauvaise mine...
Il se peut que tout finisse mal...

ENSEMBLE.

DON JUAN, LEPORELLO.

Le Masetto fait mauvaise mine;
De l'adresse pour l'instant fatal

MASETTO.

La perfide! et quel homme infernal!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ELVIRE, DON OTTAVIO, ANNA, en dominos et masques noirs, accompagnés de leurs gens; ils se présentent à la porte du fond et se tiennent un instant immobiles et sévères.

LEPORELLO, aux masques.

Mon maître vous invite,
Beaux masques, entrez vite, etc.

DON JUAN, avec ivresse.

Oui, tous, avec leur suite.
Vive la liberté!

LES TROIS MASQUES.

Grâce, donc, excellence,
De l'hospitalité.

TOUS.

Vive la liberté !

DON JUAN.

Que le bal recommence !

A Leporello.

Toi, de la pétulance !

A Zerline.

Vous savez que je danse
Avec vous, ma beauté.

Ici les danses et les valses reprennent.

LEPORELLO.

Bravo ! qu'on en dégoise !

ELVIRE, voyant Zerline.

Ah ! c'est la villageoise !

ANNA.

J'expire !

DON JUAN.

Tout se croise.

LEPORELLO et DON JUAN.

Parfait, en vérité.

DON JUAN, montrant Masetto.

Leporello, surveille !...

LEPORELLO.

Ce nigaud ?... à merveille.

DON JUAN, valsant avec Zerline.

Es-tu blanche et vermeille !
Oh ! que ton souffle est doux !

LEPORELLO, à Masetto.

Allons, vite en cadence !
Faisons comme ils font tous.

MASETTO.

Je n'aime pas la danse.

LEPORELLO.

Tu danseras ; commence.

MASETTO.

Non!

LEPORELLO.

Si! vite en cadence!

MASETTO.

Non! j'abhorre la danse.

LEPORELLO.

Tu l'aimeras, avance
Et saute avec les fous.

ANNA.

Je ne puis me contraindre.

DON OTTAVIO, ELVIRE.

Par pitié, calmez-vous.

DON JUAN, entraînant Zerline vers le cabinet

Oh! viens! que peux-tu craindre?...

MASETTO, à Leporello.

Lâchez, c'est assez feindre.

DON JUAN, toujours en valsant, précipite Zerline dans le cabinet.

Viens!

ZERLINE.

Ciel! à qui me plaindre?

LEPORELLO, suivant son maître.

Voici l'instant à craindre.

LES TROIS MASQUES.

Au but il croit atteindre,
C'est le piége mortel.

A partir de ce moment, les trois dominos ont circulé dans tous les groupes en les animant contre don Juan, dont ils ont l'air de raconter les crimes, en les apitoyant sur Zerline, de manière que lorsqu'elle sort effarée du cabinet, tout le bal, masques, cavaliers, villageois, se tournent contre don Juan, en le menaçant du geste ou des armes qu'ils ont à la main. Rien n'épouvante don Juan. Il est seul d'un côté avec Leporello, et jusqu'à la fin il tient la foule en respect avec son épée.

ZERLINE, en dehors.

Au secours! à l'aide! au crime!

TOUS.

Ah! secourons la victime!

MASETTO.

Ah! Zerline!

ZERLINE, en dehors.

Au secours!

DON OTTAVIO, ANNA.

Ciel!
C'est là, c'est là! qu'on s'y porte!

ZERLINE.

Monstre!

TOUS.

Il faut briser la porte.

ZERLINE rentre, pâle, échevelée; Masetto la saisit et l'entraîne au loin.

Secourez-moi, je suis morte!

DON JUAN ramène Leporello en le menaçant de son épée.

C'est donc toi qui de la sorte,
Par un jeu lâche et cruel...
Meurs!

LEPORELLO, à genoux.

Y pensez-vous? Grâce!

DON JUAN.

Meurs!

LEPORELLO.

Que dites-vous? Grâce!

DON OTTAVIO, à don Juan.

Mais toi, n'attends pas de grâce.

LES TROIS MASQUES.

Le scélérat! quelle audace!
Il croit cacher son forfait.

DON JUAN, voyant Elvire qui se démasque, ainsi qu'Anna et don Ottavio.

Don' Elvire !

ELVIRE.

Et le tonnerre!

DON JUAN.

Don Ottavio!

DON OTTAVIO, tirant son épée.

Non, la guerre !

DON JUAN.

Don' Anna!

ANNA.

Rends-moi mon père.

LES TROIS MASQUES.

L'homicide! l'adultère!
Nous savons tout en effet.

TOUS.

Tremble, monstre, tout s'expie!
L'œil de Dieu toujours épie!
Tes noirceurs, ton meurtre impie,
Au grand jour apparaîtront.

DON JUAN, LEPORELLO, à part.

Je sens se troubler ma tête,
Quel est le sort qui s'apprête?
Une effroyable tempête
S'amasse autour de mon front.

TOUS.

Au sort il faut te résoudre.
Non, rien ne peut plus t'absoudre.
Entends-tu gronder la foudre?
Elle annonce ton trépas.

ENSEMBLE.

DON JUAN.

Eh bien! si la foudre, gronde
Qu'un blasphème lui réponde

Tombe et s'écroule le monde!
Don Juan ne tremblera pas.

TOUS.

Tremble, car la foudre gronde,
Elle annonce ton trépas.

DON JUAN.

Tombe et s'écroule le monde,
Don Juan ne tremblera pas!

Don Juan se fait jour l'épée à la main et s'échappe à travers la foule, après avoir croisé le fer avec don Ottavio. — Tout le bal se sépare.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une rue de Burgos. — A gauche, la maison d'Elvire avec un balcon. — La nuit tombe peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, LEPORELLO.

Duo.

DON JUAN.

Cesse de rire,
Mauvais plaisant.

LEPORELLO.

Je me retire
Dès à présent.

DON JUAN.

Ce trait m'afflige.

LEPORELLO.

Je pars, vous dis-je.

DON JUAN.

Que t'ai-je fait?
Et qui t'oblige...

LEPORELLO.

Rien, en effet.
Il se corrige...
En m'assommant!

DON JUAN.

Ah! quel vertige!

LEPORELLO.

Quel agrément!

DON JUAN.

C'était pour rire...
Tu le sais bien.

LEPORELLO.

C'est bon à dire,
Adieu! plus rien.

ENSEMBLE.

DON JUAN.

Toi si fidèle.

LEPORELLO.

Moi si fidèle.

DON JUAN.

Si plein de zèle.

LEPORELLO.

Si plein de zèle.

DON JUAN.

Toi qui m'aimais.

LEPORELLO.

Qui vous aimais.

DON JUAN.

Reprends ta place.

LEPORELLO.

Je suis de glace.

DON JUAN.

Reviens, de grâce.

LEPORELLO.

Non, non, jamais.

Récitatif.

DON JUAN.

Leporello!

LEPORELLO.

Non, non.

DON JUAN, lui jetant une bourse.

Faisons la paix. Tiens!

LEPORELLO.

Qu'est-ce

DON JUAN.

Vingt piastres.

LEPORELLO.

Eh bien! donc, je vous pardonne encor :
Mais n'y revenez pas. Vous me couvririez d'or,
Comme une courtisane ou comme une princesse,
Plus de Leporello. Vous exposer sans cesse!

DON JUAN.

Tu vois comme j'en sors.

LEPORELLO.

En tuant d'un seul coup
Quinze ou vingt hommes? —Mais il en reste beaucoup.
Vos ennemis...

DON JUAN.

Ils font les braves en cachette.

LEPORELLO.

Et la justice?

DON JUAN.

Je l'achète.

LEPORELLO.

Ah!... Et le diable?

DON JUAN.

Il pense à tout.
Si le diable existait, serais-tu là?

LEPORELLO.

Mon maître,
C'est qu'il est patient peut-être!

DON JUAN.

Parlons d'objets plus importants.

LEPORELLO.

Pourvu qu'on laisse là les femmes!

DON JUAN.

C'est bien triste!
Sot, à quoi veux-tu donc que l'on passe le temps!
— Elvire vient de prendre une autre camériste,
A ce balcon je l'ai vue hier au soir :
Mains blanches, taille fine, œil noir,
Une franche Espagnole;
Je l'aime, j'en raffole,

Montrant une mandoline sous son manteau.

Et j'allais... mais de peur de contre-temps subits,
Je veux être prudent, comme tu le conseilles.

LEPORELLO.

A la bonne heure!

DON JUAN.

Or çà, maraud, changeons d'habits.

LEPORELLO.

Excellence, c'est que... le bâton... mes oreilles...
Les aguazils...

DON JUAN, prenant le manteau de Leporello et son chapeau.

Eh bien! pour ton maître et seigneur
Tu seras assommé.

LEPORELLO.

Merci de tant d'honneur!

Tandis qu'ils changent de manteau, Elvire paraît au balcon sans les voir et sans en être aperçue.

SCÈNE II.

DON JUAN, LEPORELLO, ELVIRE, au balcon.

Trio.

ELVIRE.

Nuit fraîche, nuit sereine,
Ton amoureuse haleine
Ne charme plus la peine
D'un cœur qui fut le sien!

LEPORELLO.

Cette voix qui soupire,
Seigneur, c'est don' Elvire.

DON JUAN.

Il faut que je m'en tire...
Reste là, ne dis rien.
— Elvire! ô toi, ma belle!...

ELVIRE.

C'est l'ingrat qui m'appelle?

DON JUAN

Oui, je reviens fidèle,
J'implore ta pitié.

ELVIRE.

Juste ciel! sa parole
Me trouble et me console.

LEPORELLO, à part.

Voyez déjà la folle
Qui le croit à moitié!

DON JUAN.

Descends, mon bien suprême,
C'est toi seule que j'aime,
Je ne suis plus le même,
Je suis tout repentant.

ELVIRE.

Non. — Vous m'avez trompée...

DON JUAN.

Descends, ou cette épée...

LEPORELLO, *à part.*

Oh ! comme elle est dupée !

DON JUAN.

Mon âme, je t'attend.

ELVIRE.

Grand Dieu ! tout m'embarrasse ;
Que faut-il que je fasse ?
N'abusez pas, de grâce,
De ma crédulité.

DON JUAN.

Elle se prend au piége;
Son erreur me protége,
Et peut-être en aurai-je,
Ce soir, bien profité !

LEPORELLO.

Mais quelle infâme ruse !
Voilà comme il s'amuse !
Imprudente, il abuse
De sa crédulité !

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Serais-je encor séduite ?
Ah ! quel trouble m'agite !
Oui, je me rends trop vite.
Amour, protége-moi !

Elvire quitte le balcon.

DON JUAN et LEPORELLO.

Elle est déjà séduite ?
Ah ! quel trouble l'agite !

Elle se rend bien vite;
Fol amour! gloire à toi!

Récitatif.

DON JUAN.

Çà, lorsque Elvire va descendre,
Pour lui baiser la main, prends ma voix, fais le tendre,
Et surtout conduis-la, sans tarder, autre part.

Montrant la fenêtre de la camériste.

Et moi...

LEPORELLO.

Mais, si j'étais reconnu, par hasard?

DON JUAN.

Fat, comment veux-tu qu'on découvre
Une âme de poltron sous ce noble pourpoint?

LEPORELLO.

Je dis...

DON JUAN.

De la prudence. Elle ouvre!

ELVIRE, sortant de sa maison en mantille.

Me voici.

DON JUAN, se retirant à l'écart.

Bien. Voyons s'il ne me trahit point.

LEPORELLO, à part, avec le manteau de don Juan.

Quel embarras!

ELVIRE, à Leporello.

Je puis donc croire
Que mes pleurs vous ont attendri?
Mon cher don Juan me rend son amour et ma gloire.

LEPORELLO, imitant la voix de don Juan.

Oui, mon ange!

ELVIRE.

Cruel mari!
Quels maux vous avez faits à votre pauvre femme!

LEPORELLO.

Moi, mon amie ?

ELVIRE.

Oui, toi.

LEPORELLO.

Chère âme !
Ce remords poursuivra mes jours.

ELVIRE.

Est-ce que tu voudras m'abandonner encore ?

LEPORELLO.

Non, non, mignonne !

ELVIRE.

A moi toujours !

LEPORELLO.

Toujours !

ELVIRE.

Je t'aime !

LEPORELLO.

Je t'adore.

A part.

Mais c'est charmant !

ELVIRE, soupirant.

Ah !

LEPORELLO.

Ah !

DON JUAN.

Ah ! le drôle y prend goût.

ELVIRE.

Et vous ne serez plus perfide ?

LEPORELLO.

Plus du tout.

ELVIRE.

Jurez-le-moi.

LEPORELLO l'embrassant.

Je le jure.

Récitatif.

Par ces mains, par ces yeux, par...

DON JUAN, courant sur eux.

Hé, hi, ha, hi, mort!

ELVIRE et LEPORELLO, se sauvant par la gauche.

O ciel!

SCÈNE III.

DON JUAN, riant.

Hé! hi, ha, hi! — L'excellente aventure!
— Vite à la caméristе; une chanson d'abord.

Il se place sous la fenêtre de la caméristе, et chante en s'accompagnant de la mandoline.

CHANSON.

Je suis sous ta fenêtre,
Ah! daigne enfin paraître,
Belle qui m'as séduit!
Tes yeux sont deux étoiles
Dont l'éclat m'a conduit;
Soulève enfin tes voiles,
Ou je meurs dans la nuit.

Bannis, bannis la crainte;
J'ai su par une feinte
Éloigner les jaloux.
Descends, l'amour t'appelle,
Ce dieu veille sur nous!
Peut-on être cruelle
Avec des yeux si doux!

SCÈNE IV.

DON JUAN, MASETTO.

Paysans armés de mousquets et de bâtons. — Ils entrent en silence, à petits pas. — Nuit.

Récitatif.

DON JUAN.

St—St— Un rideau s'ouvre. — Ah ! c'est elle, sans doute
St...

Une femme paraît à la fenêtre.

MASETTO.

Amis, patience, on m'a bien dit sa route !
Nous l'aurons.

DON JUAN, bas.

Mais, j'entends parler.

MASETTO.

Voilà quelqu'un ?
Chut !

DON JUAN, bas.

Masetto, je crois. — Au diable l'importun !

MASETTO, criant.

Qui va là ? — L'on se tait. — En joue !

DON JUAN, à part.

Il n'est pas seul, restons déguisé.

Haut, imitant la voix de Leporello.

Mes amis...
Masetto.

MASETTO.

Certe, et toi ?

DON JUAN.

Leporello, j'avoue...

MASETTO, le menaçant.

Le valet de ce monstre, à qui...

DON JUAN.

Don Juan m'a mis
A la porte par la fenêtre.
Car je ne pouvais plus servir un pareil maître,
Un damné!

MASETTO.

Bien. — Où donc trouverons-nous ce traître?
Nous le cherchons pour l'assommer.

DON JUAN.

Pour?... Bon cela! j'en suis. — Je veux vous affirmer
Qu'il n'est pas loin d'ici. — Fais aller ton escorte
Moitié par là, moitié par là. De cette sorte
Il ne pourra vous échapper. —
Si vous trouvez quelqu'un en manteau de toilette,
Vous n'avez qu'à frapper!
Frappez ferme; c'est lui. Partez donc.

A Masetto.

Toi, demeure
Un instant.

Les paysans sortent par la droite et la gauche.

MASETTO.

Pourquoi?

DON JUAN.

Tu verras. —
Tu disais donc qu'il faut le tuer?

MASETTO.

Oui, sur l'heure.

DON JUAN.

Ne suffirait-il point de lui casser les bras?

MASETTO.

Non, non, je veux le mettre en morceaux, et qu'il meure.

DON JUAN.

Es-tu bien armé, toi?

MASETTO.

Mais, j'ai ce mousqueton.

Montrant son bâton.

Et puis... voyez !

DON JUAN.

Après ?

MASETTO.

N'est-ce pas fort honnête?

DON JUAN.

Le battant.

Fort honnête ! — Prends donc ceci pour le bâton :
Ceci pour le mousquet.

MASETTO, criant.

Ah ! la tête ! la tête !

DON JUAN, frappant plus fort.

Silence, ou... Tiens, ceci pour le tuer; ceci
Pour le mettre en morceaux. — Tiens, vilain, c'est ainsi
Qu'il faudra qu'on l'assomme.

Il sort.

SCÈNE V.

MASETTO, ensuite ZERLINE.

MASETTO, criant.

Ah! je suis mort! le maudit homme !
Ah ! ah !

ZERLINE, accourant.

C'est Masetto que j'entends par ici !

MASETTO.

Zerline, ah ! ma chère Zerline !
Ah !

ZERLINE.

Qu'est-ce ?

MASETTO.

Il m'a brisé le dos et la poitrine!

ZERLINE.

Qui donc?

MASETTO.

Leporello, ma pauvre femme, ou bien
Quelque démon qui lui ressemble.

ZERLINE.

Où te sens-tu du mal?

MASETTO.

Là, là, là.

ZERLINE.

Ce n'est rien.
Rentrons tous les deux. Il me semble
Que je te guérirai mieux qu'un médecin... mais
Jure de n'être plus jaloux.

MASETTO.

Je le promets.

ZERLINE.

Air.

Viens, je possède
Un doux remède;
Quel mal ne cède
A son pouvoir?
C'est un mystère
Que je dois taire;
Toi seul, sur terre,
Peux le savoir.
Qu'on te l'apprenne,
Bientôt ta peine,
J'en suis certaine,
Se guérira.
Qui peut combattre
Ce baume-là?

Sens mon cœur battre,
Le charme est là.

Ils sortent en se tenant embrassés.

SCÈNE VI.

Enclos fermé par un mur croulant, avec une porte qui tient à peine.
Des décombres, quelques ruines. Nuit sombre.

LEPORELLO, ELVIRE.

Récitatif.

LEPORELLO, toujours avec le manteau de don Juan.

Venez, entrez une seconde,
Ma chère amie, et taisons-nous.
J'ai vu bien des flambeaux là-bas.

ELVIRE.

Mon cher époux!
Que peux-tu craindre?

LEPORELLO.

Oh! rien au monde!
C'est qu'on nous suit. Je vais voir...

ELVIRE.

Quelle nuit profonde!

LEPORELLO, cherchant la porte par laquelle il est entré.

A part.

Comment me dépêtrer!

A Elvire.

Je vole à tes genoux.

ELVIRE.

Seule, seule en cette enceinte,
Je me sens glacer de crainte,
Toute ma force est éteinte,
Et je suis prête à mourir.

LEPORELLO, cherche en suivant le mur du fond.

Comment regagner mon gîte,
Sans cette porte maudite?
Piano, cherchons vite, vite;
C'est le moment de s'enfuir.

Entrent don Ottavio et Anna. Leporello cherche toujours.

SCÈNE VII.

ELVIRE, DON OTTAVIO, ANNA, LEPORELLO.

DON OTTAVIO, à Anna,

Sèche tes pleurs, ma chère âme,
On a vu passer l'infâme.
Courage! au nom de ma flamme
Et d'un père, ici martyr.

ANNA.

Laisse ma douleur s'épandre,
Je ne dois plus rien entendre;
Quel bonheur pourrais-je attendre?
La mort est mon seul désir.

ENSEMBLE.

ELVIRE, cherchant.

Où donc mon époux fidèle?

LEPORELLO.

Ah! je suis perdu, c'est elle!
Bon, voici la porte. — Appelle!
Vite, vite, il faut partir.

ELVIRE.

N'est-ce pas lui qui m'appelle?
Vite, vite, il faut partir.

Leporello, qui reprend le mur, trouve la porte cette fois. Masetto, Zerline, une troupe de paysans, portant des flambeaux, s'y présentent et lui barrent le passage.

SCÈNE VIII.

DON OTTAVIO, ANNA, ZERLINE, LEPORELLO, MASETTO, ELVIRE, PAYSANS. — Demi-jour.

MASETTO, ZERLINE.

Arrête, arrête! pas de fuite.

DON OTTAVIO, ANNA.

C'est don Juan, qu'il soit châtié.

TOUS.

Meure un traître qui { m'a / l'a } séduite!

ELVIRE.

Je suis sa femme, hélas! pitié!

TOUS.

C'est Elvire! qui donc l'amène?
Mais toi, ne crois pas fuir ta peine,
La peine due aux scélérats;
Non, point de pitié, tu mourras!

Masetto frappe Leporello et le fait tomber à genoux.

LEPORELLO, *à genoux.*

Seigneur, excuse...
Sur ma personne ici chacun s'abuse,
Voyez, voyez,
Je ne suis pas celui que vous croyez.
Mais comme un agneau je me livre;
Laissez-moi vivre,
Par charité!

Il ôte son chapeau pour montrer son visage.

TOUS.

Leporello! quelle imposture!
Qui, d'aventure,
S'en fût douté?

Leporello se relève.

TOUS.

N'importe, il mourra pour son maître !

LEPORELLO.

Non, non, cela ne peut pas être...
Oh! laissez-moi, par charité!

ENSEMBLE.

LEPORELLO, à part.

Un orage en moi fermente,
Le péril sans cesse augmente;
Si j'échappe à la tourmente,
C'est miracle, en vérité!

TOUS.

Un orage en moi fermente,
L'embarras sans cesse augmente,
Et de ce jour de tourmente
Don Juan seul a profité!

Leporello se sauve en courant : les paysans sont à sa poursuite.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La chambre de dona Anna. — Au fond, une croisée ouverte, avec le rideau rouge qu'on a vu au premier acte. — A droite, le portrait du commandeur. A gauche, sur le devant, une table et deux flambeaux dessus. Anna, pâle et abattue, est assise, la tête appuyée sur son bras.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, seule.

Récitatif.

Ton heure encor n'est pas sonnée
Don Juan! — C'était folie à moi
Que de vouloir lutter contre ta destinée...
Maintenant, si tu veux, mon père, venge-toi.
Oui, la force manque à ma haine;
Ma vie est épuisée et le mal est vainqueur;
Mais du moins je souris à cette mort prochaine,
Qui seule peut briser la chaîne
D'un froid hymen où je n'ai pas mon cœur.
O mon père! pardonne à ta fille insensée
Une flamme sans nom qui lui vient de l'enfer,
Dans le fond de son cœur bien longtemps repoussée,
Et que, dans la tombe glacée,
Elle emporte aujourd'hui pour mieux en triompher.

Air.

Tu m'attends; je vais te suivre,
Ombre sainte, dans ton séjour;
Par la tombe je me délivre
D'un fatal et triste amour.
Avec moi, que sous la terre

Soit caché sous ce mystère,
Ce fatal et triste amour.

Ah ! pour ma douleur profonde,
Pour les maux que j'ai soufferts,
Peut-être au sortir du monde
Les cieux me seront ouverts.

Tu m'attends ; je vais te suivre,
Ombre sainte, dans ton séjour !
Par la tombe je me délivre
D'un fatal et triste amour.
Avec moi, que sous la terre
Soit caché tout ce mystère,
Ce fatal et triste amour.

Don Ottavio entre, sur les dernières mesures de l'air d'Anna.

SCÈNE II.

DON OTTAVIO, ANNA.

Récitatif.

DON OTTAVIO, courant vers Anna.

Ma chère Anna, quelle est cette pâleur mortelle ?
Pourquoi trembler ainsi ?

ANNA.

C'est que tout me révèle
Le fantôme de l'avenir.

DON OTTAVIO.

La douleur n'est pas éternelle,
La tienne doit céder quand nos mains vont s'unir.

ANNA.

Non, non, don Ottavio, respectez ma pensée ;
Voulez-vous attacher la couronne de fleurs,

La couronne de fiancée.
Sur le front d'une fille en pleurs?

DON OTTAVIO.

Air.

O mon trésor suprême,
Fais trêve à tes douleurs;
De tes beaux yeux que j'aime
Essuie enfin les pleurs.
Si la justice humaine
Ne peut rien sur ta peine,
La foudre souveraine
Vengera tes malheurs.

O mon trésor, etc.

Récitatif.

Si j'ai ton cœur, pourquoi me retirer ta main?

ANNA, très-exaltée.

Le jour était brûlant, la nuit est calme et sombre,
J'ai besoin de repos, d'un long repos dans l'ombre!

DON OTTAVIO.

Dieu te rende la paix!... Mais, à demain!

ANNA,

Demain!!!

Elle sort, le regard fixe et avec un sourire funeste. Ottavio sort du côté opposé.

SCÈNE III.

L'enclos du commandeur. Clair de lune pur et serein. Enceinte circulaire de tombes en ogives. Saules, cyprès, arbres de sépulture. Au milieu, un monument neuf, surmonté de la statue du commandeur.

DON JUAN, ensuite LEPORELLO.

Récitatif.

DON JUAN, franchissant quelques tombes.

Ah, ah, ah ! laissons-la chercher. — La belle nuit !
Le beau temps, pour courir après les jeunes filles !
Oh ! que la lune est douce à travers ces charmilles !

Une horloge sonne au loin.

Neuf heures ! Bon. Eh mais ! comment s'est-il conduit
Avec Elvire, ce maroufle
De Leporello ?...

LEPORELLO, en dehors.

Ha !... je n'ai plus que le souffle.

DON JUAN.

(Appelant.)

C'est lui ! Leporello !

LEPORELLO, franchissant le mur.

Qui m'appelle ?

DON JUAN.

Eh ! vraiment,
Moi. Ne connais-tu pas ton maître ?

LEPORELLO.

Je voudrais ne pas le connaître.

DON JUAN.

Quoi, faquin !

LEPORELLO.

Grâce à vous, j'ai fort peu d'agrément.

Ils m'ont presque écrasé. Bref, vous et moi, nous sommes
Par la Sainte-Hermandad poursuivis de près. Or...

DON JUAN.

Assez, je ne crains rien, ni de Dieu, ni des hommes.

LEPORELLO, regardant autour de lui.

Mais par où diable?

DON JUAN, avec un empressement mystérieux.

Écoute...

LEPORELLO,

Ah! quelque femme encor!

DON JUAN.

Et quoi donc? — Je rencontre en une rue obscure
Une belle ayant l'air... J'approche... un vrai trésor,
Une divinité de taille et de figure!
Je l'accoste, elle veut s'enfuir, je la retien
Avec quelque douce parole.
Elle me prend... pour qui? voyons!

LEPORELLO.

Je n'en sais rien.

DON JUAN.

Eh! pour Leporello!

LEPORELLO.

Pour moi!

DON JUAN.

Pour toi.

LEPORELLO.

Fort bien.

DON JUAN.

Oh! dès lors nous changeons de rôle,
C'est elle qui m'arrête et m'embrasse!

LEPORELLO.

Très-drôle!

DON JUAN.

Et puis, de sa petite voix,
Avec de gentilles caresses :
« Mon cher Leporello, mon doux ami! » — Je vois
Que c'est une de tes maîtresses.

LEPORELLO, stupéfait.

Ah! ah!

Pendant ce dialogue, don Juan a jeté à Leporello son manteau et son chapeau, et ils ont repris chacun leur costume.

DON JUAN.

Je profitais comme il faut de l'erreur.
Elle me reconnaît, pousse un cri de terreur.
J'entends du monde, je m'évade,
Je traverse la ville à grands pas, j'escalade
Ce petit mur, et je me trouve ici.

LEPORELLO.

Mais vous me dites tout ceci
D'un sang-froid!...

DON JUAN.

Pourquoi pas?

LEPORELLO.

Si c'eût été ma femme!

DON JUAN, riant très-fort.

Ah, ah, ah! c'eût été trop joli, par ma foi!

LA STATUE.

Tu cesseras de rire avant l'aurore.

DON JUAN.

Hein?

LEPORELLO.

Quoi?

DON JUAN.

Qui parle?

LEPORELLO.

Ah! c'est peut-être l'âme
D'un mort qui vous connaît.

DON JUAN.

Tais-toi, sot. — Qui va là?

LA STATUE.

Sacrilége, des morts ne trouble pas la cendre...

LEPORELLO.

Eh bien! vous venez de l'entendre?

DON JUAN, parcourant le théâtre.

Quelque passant qui raille. — Oh! oh! qu'est-ce? — Voilà
Notre vieux commandeur. — Ah! la bonne fortune!
Avec son grand manteau, casque au front, sceptre en main
Parbleu, le voilà bien en empereur romain! —
Lis-moi cette épitaphe.

LEPORELLO, effrayé.

Aux rayons de la lune
On ne m'a point appris à lire, pardonnez.

DON JUAN.

Veux-tu lire?

LEPORELLO, lisant de loin.

« J'attends ici que l'on me venge
De mon lâche assassin. » — Seigneur, vous comprenez,
Je tremble!

DON JUAN.

Oh! le vieillard étrange! —
Dis-lui que je l'invite à souper pour ce soir.

LEPORELLO.

Il n'a pas d'appétit.

DON JUAN, le menaçant.

Demande-lui, te dis-je.

LEPORELLO, s'approchant du tombeau, puis reculant avec horreur.

Quel convive! un défunt de marbre!... Oh! venez voir!
Par saint Jean de Burgos! cela tient du prodige.
Quels terribles éclairs s'allument dans son œil!
Voyez-le remuer ses mâchoires de pierre,
Comme pour nous parler! — Ah! si le froid cercueil

Allait le rejeter, vivant, à la lumière,
Avec sa plaie ouverte et son pâle suaire!
Et de votre palais s'il franchissait le seuil!

DON JUAN, tirant son épée.

Obéis-moi. Spectre ou statue,
Va l'inviter où je te tue.

LEPORELLO.

Doucement, monseigneur, j'y vais. — Tournons l'écueil.

Il va vers la statue en louvoyant, en se courbant, et dit d'un air humble et doucereux.

Duo.

O statue admirable!
Commandeur adorable!...

Revenant.

O ciel! l'effroi m'accable,
Et je vais étouffer.

DON JUAN.

Achève, misérable!
Ou redoute ce fer.

ENSEMBLE.

LEPORELLO, à part.

Quelle chose il m'ordonne!
Mon sang se gèle au cœur.

DON JUAN.

L'aventure est bouffonne,
Il va mourir de peur.

LEPORELLO, retournant à la statue.

Commandeur débonnaire,
Bien que tu sois de pierre.

Reculant.

Il lève sa paupière,
Voyez! horreur! horreur!

DON JUAN.

Lâche!

LEPORELLO.

Attendez.

A la statue.

Seigneur,
Mon maître vous convie...
(Non pas moi, je vous prie.)
A souper avec lui...

A part.

Ciel! il baisse la tête!

DON JUAN, sans regarder.

C'est toi qui perds la tête.
As-tu bientôt fini?

LEPORELLO, il vient à don Juan.

Voyez, je vous répète...

DON JUAN, sans regarder.

Eh! qu'ai-je à voir ici?

LEPORELLO, imitant le geste affirmatif de la statue

Avec sa tête de pierre
Il fait, il fait ainsi.

ENSEMBLE.

Avec sa tête de pierre
Il fait, il fait ainsi.

DON JUAN, s'avance vers la statue.

Mais parle donc aussi,
Je t'en fais la prière :
Viendras-tu souper?

LA STATUE.

Oui.

ENSEMBLE.

LEPORELLO, stupéfait.

Je me soutiens à peine,
Je suis tout hors d'haleine;

Quelle effroyable scène !
Partons sans différer.

DON JUAN, sérieux.

Oh! la bizarre scène !
Il accepte sans gêne.
Marche ! — Avant qu'il ne vienne,
Allons tout préparer.

Ils sortent, don Juan rêveur, Leporello épouvanté,

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une partie de la salle à manger du palais de don Juan. — Deux grands dressoirs couverts de vaisselle d'or. Les danseuses accompagnent avec des pas gracieux et des poses voluptueues le service splendide du souper. Des domestiques nombreux et richement vêtus circulent. La table de don Juan, à un seul couvert, est apportée sur le devant de la scène à droite. Les musiciens se tiennent derrière et debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, LEPORELLO.

DON JUAN.

Bien, la table est déjà prête;
Vous, mettez en train la fête,
Pour tout l'or que ma main jette
Je prétends me divertir.
— Leporello, marche en tête!

LEPORELLO.

Me voici pour vous servir.

DON JUAN.

Que dis-tu de la musique?

LEPORELLO.

Digne de vous, magnifique,
Une harmonie à ravir.

DON JUAN, mangeant.

Ah! quel mets suave et rare!

LEPORELLO.

Ah! quel appétit barbare!
Et de tout comme il s'empare!
Il dévore, il engloutit!

DON JUAN.

Il attend qu'un plat s'égare :
Excitons son appétit;
Son tourment me divertit,
Une assiette !

LEPORELLO, le servant.

Oui.

DON JUAN.

Malvoisie.

Eh bien ?

LEPORELLO, cachant derrière lui un verre plein, et faisant semblant d'écouter la musique pendant qu'il sert son maître.

Ah ! *cosa rara.*

DON JUAN.

Verse encor; quelle ambroisie !

LEPORELLO, prenant un plat en cachette.

Cette caille bien choisie,
Piano, piano, mangeons-la.

DON JUAN, à part.

L'affamé se rassasie,
Ne voyons rien de cela.

LEPORELLO, entraîné par la musique.

Pour cet air j'en ai mémoire...
Du *Figaro* de Mozart !

DON JUAN, appelant.

Leporello !

LEPORELLO, embarrassé, la bouche pleine.

Quelle histoire !

DON JUAN, s'amusant à le tourmenter.

Dis-moi des chansons à boire.

LEPORELLO.

Une enflure à la mâchoire
M'en empêche... Mais, plus tard...

DON JUAN.

Eh bien! siffle quand je dîne.

LEPORELLO.

Je ne puis.

DON JUAN.

Bon, je devine.

LEPORELLO.

Ah! seigneur, votre cuisine
Est toujours toujours si fine,
Qu'aux festins de table divine,
Je croyais moi-même goûter.

DON JUAN.

Il paraît que ma cuisine
A pour lui si bonne mine,
Qu'il se croit à la table divine,
Et monsieur s'est laissé tenter!

Le souper continue. Don Juan fait asseoir trois femmes à sa table.

SCÈNE II.

Les Mêmes, ELVIRE, en voile blanc; elle est grave et triste et va droit à don Juan, à travers les femmes qui l'entourent.

ELVIRE.

Je viens encore
Dans ta Gomorre,
Et je t'implore,
Mais c'est pour toi.
Ame félonne,
Je te pardonne,
Car l'heure sonne...
Écoute-moi!

DON JUAN.

Qu'est-ce donc? Quoi?

ELVIRE, se mettant aux genoux de don Juan.

Je ne réclame
Point de votre âme
La sainte flamme
Que vous juriez...

DON JUAN, d'un air moqueur.

Que vois-je?... En grâce,
Que je t'embrasse!
Debout! ma place
Est à tes pieds.

ELVIRE.

Ah! peux-tu rire
De mon martyre?

DON JUAN.

Moi, dis-tu, rire?
Je n'en fais rien.

LEPORELLO.

Mais c'est étrange,
Je pleure et mange!

DON JUAN.

Tu veux, mon ange?...

ELVIRE.

Que ton cœur change.

DON JUAN, se moquant toujours.

Brava! fort bien!

ELVIRE.

O sacrilége!

DON JUAN, lui présentant un verre.

Vous offrirai-je
De prendre un siége
Auprès du mien?

ENSEMBLE.

ELVIRE, indignée.

Va, le ciel gronde;

Suis dans ce monde
Le cours immonde
De tes forfaits.

LEPORELLO.

Que Dieu nous aide!
S'il ne lui cède,
Plus de remède,
Sourd à jamais!

DON JUAN, se levant, une coupe à la main.

Aux Castillanes!
A mes sultanes,
Aux nuits profanes
De mon palais!

Elvire va pour sortir; mais apercevant la statue par la porte grillée du côté gauche, elle rentre en poussant un cri et se sauve par la droite en traversant la scène.

ELVIRE.

Ah!

DON JUAN.

Quel cri s'est fait entendre?
A Leporello.
Cours et reviens me l'apprendre.

LEPORELLO, à la porte, criant.

Ah!

DON JUAN.

Quelle infernale esclandre!
Saurai-je la vérité?

LEPORELLO, revient effaré.

Ah! seigneur, par charité,
N'allez pas de ce côté.
L'homme de marbre qui passe!...
L'homme blanc!... mon corps se glace;
Si vous voyiez cette face!
Écoutez ce qu'il fait là :
Ta, ta, ta, ta.
Il marche comme la statue.

DON JUAN.

Quelle est donc cette grimace?

LEPORELLO.

Ta, ta, ta, ta.

DON JUAN.

Dans quel accès te voilà!

On entend frapper plus fort.

LEPORELLO.

Ah! maître!

DON JUAN.

On frappe à la porte,
Ouvre.

LEPORELLO.

Je tremble.

DON JUAN.

Qu'importe?
Ouvre, dis-je.

LEPORELLO.

Et s'il m'emporte?

DON JUAN.

Qui frappe donc de la sorte?
Moi-même, je vais ouvrir.

LEPORELLO, se cachant.

Pourvu que sa face morte
N'aille pas me découvrir!

Don Juan prend son épée sur le sofa, saisit un flambeau à deux bougies et sort par la porte de gauche. Quand il rentre, il a jeté son épée; ses traits sont décomposés; il précède la statue en l'éclairant. Danseuses, musiciens, serviteurs tombent la face contre terre; les lumières s'éteignent. Un épais brouillard descend et voile tout le fond du théâtre, où sont tombés les assistants. Don Juan, la statue, Leporello, restent seuls visibles au milieu de ce brouillard fantastique.

SCÈNE III.

DON JUAN, LA STATUE, LEPORELLO.

LA STATUE.

Oui, don Juan, c'est ton convive,
C'est ton hôte qui t'arrive!

DON JUAN, laissant tomber le flambeau.

Certes, ma joie en est vive,
Mais je ne t'attendais pas.
— Leporello, qu'on s'empresse...
Qu'un autre festin se dresse.

LEPORELLO, blotti derrière un fauteuil.

Ah! seigneur, quel soin vous presse?

LA STATUE, à don Juan qui allait ordonner lui-même.

Non, plus un pas, plus un pas.
Qui partage la manne éternelle,
Va, dédaigne la chère mortelle,
C'est un grave intérêt qui m'appelle :
Prends garde à toi, prends garde à toi!

LEPORELLO, à part.

J'ai la fièvre, mon sang se fige,
Ah! pour le coup, c'est fait de moi.

DON JUAN.

Eh bien! parle, parle, te dis-je.

LA STATUE.

Écoute, car j'ai peu de temps.

DON JUAN.

Oui, parle; immobile j'attends.

LA STATUE.

Dans ma tombe à souper je t'engage, mon hôte;
Cette nuit dans ma tombe!... y viendras-tu sans faute?

LEPORELLO, sous la table.

Il ne peut pas.

DON JUAN.

Tais-toi, pour l'honneur de mon nom.

LA STATUE.

Décide.

DON JUAN.

C'en est fait.

LA STATUE.

T'aurai-je?

LEPORELLO, toujours sous la table.

Dites non.

DON JUAN.

Qu'importe qui m'engage?
Sans peur j'irai : c'est dit.

LA STATUE.

Donne ta main pour gage.

DON JUAN, criant de douleur.

La voilà. — Ho! maudit!

LA STATUE.

Qu'est-ce?

DON JUAN.

Ta main me broie et me glace... anathème!

LA STATUE.

Repens-toi! nul blasphème!
C'est ton heure suprême.

DON JUAN.

Non, non! crime! anathème!
Pas un remords... va-t'en!

LA STATUE.

Repens-toi, vil atome.

DON JUAN.

Non, lâche-moi, fantôme.

LA STATUE.

Repens-toi.

DON JUAN.

Non!

LA STATUE.

Si!

DON JUAN, avec rage.

Non!

LA STATUE, le lâchant.

Eh bien donc, à Satan!

Des feux infernaux sortent de toutes parts.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

DON JUAN, LEPORELLO, LA STATUE,
Chœur de Damnés, dans l'éloignement.

DON JUAN.

Quelle terreur pénètre
Jusqu'au fond de mon être!
O ciel! d'où peuvent naître
Tous ces feux déchaînés?

CHŒUR DE DAMNÉS.

C'est trop peu pour tes crimes;
Viens, dans les noirs abîmes,
Rejoindre les damnés.

ENSEMBLE.

DON JUAN.

Ah! quelle odeur de soufre!
Quel effroyable gouffre!
Quelle angoisse je souffre!
Quels vautours acharnés!

LEPORELLO.

O vengeance céleste!
L'enfer se manifeste,
Dans ses yeux, dans son geste!
Ah! quels cris forcenés!

CHŒUR DE DAMNÉS.

C'est trop peu pour tes crimes,

Viens, dans les noirs abîmes,
Rejoindre les damnés.

DON JUAN.

Quels vautours acharnés!

LEPORELLO.

Ah! quels cris forcenés!

CHŒUR DE DAMNÉS.

Viens rejoindre les damnés.

Leporello s'éloigne.

La statue pousse don Juan qui recule pas à pas et tombe. frappé de la foudre.

FIN DE DON JUAN.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Parmi les papiers de M. Émile Deschamps se trouvaient les traductions en vers de l'*Avare*, du *Médecin malgré lui* et de *George Dandin*.

Nous publions seulement ici ces deux dernières pièces que l'auteur semble avoir particulièrement soignées et achevées en vue de l'impression.

On y reconnaîtra, malgré une versification et des licences toutes modernes, le ton, le style, la langue même de Molière.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DE MOLIÈRE

MISE EN VERS

PERSONNAGES :

GÉRONTE, père de Lucinde.

LUCINDE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALÈRE, domestique de Géronte.

LUCAS, mari de Jacqueline, domestique de Géronte.

JACQUELINE, nourrice de Géronte, et femme de Lucas.

THIBAUT, père de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La scène est à la campagne.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Non, non, non, je te dis que je n'en veux rien faire,
Et que c'est moi qui suis le maître, en toute affaire.

MARTINE.

Et moi, moi, je te dis, et je n'en démordrai,
Que je veux qu'en tout point tu vives à mon gré,
Et que je n'ai pas pris, comme font de certaines,
Un mari de mon choix, pour souffrir ses fredaines.

SGANARELLE.

Quel verbe! Et qu'Aristote a fait un beau sermon,
Quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.
Voyez!

MARTINE.

Voyez un peu comme est-ce qu'il radote!
Et l'habile homme avec son benêt d'Aristote!

SGANARELLE.

Certes. — Trouve un faiseur de fagots, par ma foi,
Qui sache raisonner des choses comme moi!
Qui, six ans, ait servi sous un autre Hippocrate,
Et qui, tout jeune, ait su son rudiment. — Ingrate!

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

De la buse!

MARTINE.

Avec lui,
Que maudits soient le jour et l'heure où j'ai dit : Oui!

SGANARELLE.

Que soit maudit le bec crochu du vieux notaire,
Lequel me fit signer ma perte volontaire.

MARTINE.

C'est bien à toi, trompeur, à te plaindre, vraiment!
Devrais-tu, jour et nuit, passer un seul moment
Sans rendre grâce à Dieu de m'avoir pour ta femme!

SGANARELLE.

Il est vrai; tu m'as fait trop d'honneur; et dans l'âme
J'ai fort à me louer de ma première nuit
De noces! — Eh! morbleu! vois-tu, trop parler nuit...
Je dirais là-dessus des choses!...

MARTINE.

Quelles choses?

SGANARELLE.

Ah! baste! Laissons là ce sujet, et pour causes!
Il suffit que l'on sait ce qu'on sait! et qu'ainsi
Tu fus bien heureuse, hein? de me trouver.

MARTINE.

Merci.
Qu'appelles-tu, dis-moi, bien heureuse? — Ouf! — un homme
Qui me conduit tout droit à l'hôpital! — En somme,
Pour tout dire d'un coup, un vaurien enragé
Qui, d'encor en encor, mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Par ma gorge, tu mens : j'en bois une partie!

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, après mainte sortie,
Tout ce qui m'est utile et garnit le logis.

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Et qui m'a, j'en rougis,
Oté jusqu'à mon lit!

SGANARELLE.

C'est pour que tu te lèves
Plus matin, paresseuse!

MARTINE.

Et qui n'a point de trêves,
Qu'il ne laisse aucun meuble en toute la maison!

SGANARELLE.

On déménage alors avec moins de façon.

MARTINE.

Et qui ne fait jamais que jouer et que boire!

SGANARELLE.

C'est afin de ne pas m'ennuyer.

MARTINE.

Est-ce à croire?
Et que ferai-je, moi?

SGANARELLE.

Tout ce que tu voudras,
C'est clair.

MARTINE.

J'ai quatre enfants, tout petits, sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Et qui tout le temps me demandent
Du pain.

SGANARELE.

Bon! donne-leur le fouet. Les uns dépendent
Des autres ici-bas. Quand j'ai bien bu, morbleu,
Et bien mangé, j'entends qu'avec l'aide de Dieu,
Tout le monde soit soûl dans ma maison.

MARTINE.

Ivrogne!
Et tu prétends aussi, quittant toute vergogne,
Que la chose aille encore, et toujours comme elle est!

SGANARELLE.

Ma femme, allons un peu doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure sans fin ta morgue et tes débauches!

SGANARELLE.

Ne nous emportons pas, ma femme.

MARTINE.

Et que plus gauche
Qu'une poule dans l'eau, quand tu crois tout pouvoir,
Je ne te sache pas ranger à ton devoir!

SGANARELLE.

Ma femme, savez-vous que j'ai l'humeur tenace,
Et le bras assez prompt?

MARTINE.

Je ris de ta menace.

SGANARELLE.

Ma petite moitié, ma bonne, on le voit bien,
Votre peau vous démange encor.

MARTINE.

Je ne crains rien,
Crois-tu m'épouvanter à des bourdes pareilles?

SGANARELLE.

Mon amour, je pourrais vous frotter les oreilles.

MARTINE.

Quelle brute!

SGANARELLE.

Je vais vous battre.

MARTINE.

Sac à vin!

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Gueux!

SGANARELLE.

Je vous étrille enfin!

MARTINE.

Traître, infâme, insolent, lâche, coquin, faussaire,
Pendard, bélître, escroc, brute, maraud, corsaire!

SGANARELLE.

Ah! vous en voulez donc!

Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.

MARTINE, criant.

Ah! ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voilà
Pour vous calmer, m'amour.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

Eh! Fi donc! qu'est cela?
Peste soit du coquin de battre ainsi sa femme!

MARTINE.

Et je veux qu'il me batte.

M. ROBERT.

Ah! de toute mon âme!

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Et vous venez
En tout ceci fort mal pour y mettre le nez.

M. ROBERT.

C'est juste.

MARTINE.

Occupez-vous de ce qui vous regarde.

M. ROBERT.

Vous avez bien raison.

MARTINE.

Suis-je sous votre garde?

M. ROBERT.

Point.

MARTINE.

Voyez l'insolent qui veut — quelles pitiés! —
Empêcher les maris de battre leurs moitiés!

M. ROBERT.

Enfin...

MARTINE.

Vous parlerez quand je me serai tue.

M. ROBERT.

Je me tais.

MARTINE.

Il me plaît, à moi, d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Cela n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

C'est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot, je vous le prouverai,
De vous venir fourrer où vous n'avez que faire.

Elle lui donne un soufflet.

M. ROBERT, à Sganarelle.

Compère, sans que plus je balance et diffère,
Je vous demande bien de tout mon cœur pardon!
Faites, rossez, battez, j'en fais tout abandon;
Et même à vous aider, s'il faut, je me propose.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la bats, si je veux; et je ne la bats point,
Si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

On vous cède ce point.

SGANARELLE.

C'est ma femme et non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans nul doute.

SGANARELLE.

Et puis, je n'aime pas qu'on guette et qu'on écoute
Ce que je fais ou non.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

Vous n'avez pas
A commander céans.

M. ROBERT.

Je m'en vais de ce pas.

SGANARELLE.

Entendez-vous? je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Et je vous jette à la face, tout raide,
Que vous êtes un fat, un impertinent, — oui, —
D'oser vous ingérer des affaires d'autrui.
Sachez que Cicéron dit, — Traité du divorce, —
Qu'entre l'arbre et le doigt ne faut mettre l'écorce.

Il bat M. Robert et le chasse.

SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Or çà, faisons la paix, nous deux, et touche là.

MARTINE.

Vraiment! après m'avoir battue ainsi!

SGANARELLE.

Cela
N'est rien. Touche.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme...

MARTINE.

Jamais.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je!

MARTINE.

Arrière donc!

SGANARELLE.

Mon âme,
Viens, viens, viens!

MARTINE.

Non, je veux être en colère.

SGANARELLE.

Allons,
C'est une bagatelle, et...

MARTINE.

Parle à mes talons.

SGANARELLE.

Touche, touche.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Ah! donne
Ta main, pardon. Tu vois... pardon.

MARTINE.

Je te pardonne.

A part.

Mais tu me le paîras.

SGANARELLE.

Es-tu folle, dis-moi,
De penser à cela! ce sont choses en soi
Nécessaires, de temps en temps, dans un ménage;
Et deux ou trois bons coups de bâton, — apanage
Réciproque entre gens qui s'aiment, — ne font onc
Que leur ragaillardir l'affection; or donc
Je m'en vais au bois, femme, et je puis te promettre
Aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV.

MARTINE, *seule.*

Va t'y mettre,
Va. Quelque mine ici que je fasse; jamais
Je n'oublîrai tes coups; et je brûle et promets
De bientôt t'en punir. — Une femme sans doute
A toujours dans les mains ce qu'un mari redoute,
Et de quoi se venger; mais c'est un châtiment
Trop délicat encor pour un tel garnement,
Et, pour me satisfaire, il faut une vengeance
Qui se fasse un peu mieux sentir à cette engeance.

Vous adresser qu'à moi; car nous avons un homme,
Un homme merveilleux, que partout on renomme
Pour tous les maux rétifs, les cas désespérés.

VALÈRE.

Où pouvons-nous le voir?

MARTINE.

Vous le rencontrerez
Maintenant vers ce bois que voilà, qui s'amuse
A faire des fagots.

LUCAS.

C'est bon pour quelque buse,
Un médecin qui fait des fagots!... mais pour nous!

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous
Dire, n'est-ce pas?

MARTINE.

Non; c'est un homme bizarre,
Qui se gaudit ainsi. — Quinteux, fantasque; — rare
Ou seul de son espèce; original complet,
Que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est.
Il va, toujours vêtu d'une étrange manière;
Affecte quelquefois l'ignorance grossière;
Tient sa grande science enfermée, et ne fuit
Rien tant, du soir à l'aube et de l'aube à la nuit,
Rien tant que d'exercer la faculté divine
Que dès ses premiers ans il eut en médecine.

VALÈRE.

Les grands hommes toujours ont donc, cerveaux fêlés,
Quelques grains de folie à leur savoir mêlés!

MARTINE.

Sa folie est plus grande encor qu'on ne peut croire,
Car elle va parfois jusqu'à se faire gloire
D'être battu, — je dis la pure vérité, —
Pour demeurer d'accord sur sa capacité...
Et je vous donne avis, s'il se le met en tête,
Que vous n'en viendrez pas à bout par voie honnête;
Qu'il ne s'avoûra point docteur, j'en répondrais,



A moins que vous ayez deux bons gourdins tout prêts,
Et ne le réduisiez, en le houspillant ferme,
A confesser, enfin, le savoir qu'il renferme.
C'est ainsi, par malheur, que nous en usons tous,
Quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Parmi les fous
Les plus fous, il n'est pas de cervelles pareilles.

MARTINE.

Mais vous verrez, après, qu'il vous fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Sganarelle, et tenez,
On le connaît d'abord. C'est un homme au gros nez...
Ayant barbe au menton, noire et large d'une aune,
Et portant avec fraise un habit vert et jaune.

LUCAS.

Un habit jaune et vart... C'est donc le médecin
Des parroquets?

VALÈRE.

En somme, étant d'esprit peu sain,
Est-ce bien vrai qu'il soit si grandement habile?

MARTINE.

C'est un homme qui fait des miracles par mille.
— Une femme du bourg voisin fut, l'autre été,
Des siens abandonnée et de la Faculté.
Dans toute la famille on la tenait pour morte
Tout à fait, depuis près de six heures; en sorte
Qu'on allait l'enterrer... Lorsqu'en le maltraitant
On fit venir notre homme. Il lui mit à l'instant
Sur sa lèvre glacée une petite goutte
De je ne sais quoi... zest! La morte revient toute!
Elle se lève, et court, comme de son vivant
Pimpante, et plus bavarde encor qu'auparavant!

LUCAS.

Ah!

Vous adresser qu'à moi; car nous avons un homme,
Un homme merveilleux, que partout on renomme
Pour tous les maux rétifs, les cas désespérés.

VALÈRE.

Où pouvons-nous le voir?

MARTINE.

Vous le rencontrerez
Maintenant vers ce bois que voilà, qui s'amuse
A faire des fagots.

LUCAS.

C'est bon pour quelque buse,
Un médecin qui fait des fagots!... mais pour nous!

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous
Dire, n'est-ce pas?

MARTINE.

Non; c'est un homme bizarre,
Qui se gaudit ainsi. — Quinteux, fantasque; — rare
Ou seul de son espèce; original complet,
Que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est.
Il va, toujours vêtu d'une étrange manière;
Affecte quelquefois l'ignorance grossière;
Tient sa grande science enfermée, et ne fuit
Rien tant, du soir à l'aube et de l'aube à la nuit,
Rien tant que d'exercer la faculté divine
Que dès ses premiers ans il eut en médecine.

VALÈRE.

Les grands hommes toujours ont donc, cerveaux fêlés,
Quelques grains de folie à leur savoir mêlés!

MARTINE.

Sa folie est plus grande encor qu'on ne peut croire,
Car elle va parfois jusqu'à se faire gloire
D'être battu, — je dis la pure vérité, —
Pour demeurer d'accord sur sa capacité...
Et je vous donne avis, s'il se le met en tête,
Que vous n'en viendrez pas à bout par voie honnête;
Qu'il ne s'avoûra point docteur, j'en répondrais,



A moins que vous ayez deux bons gourdins tout prêts,
Et ne le réduisiez, en le houspillant ferme,
A confesser, enfin, le savoir qu'il renferme.
C'est ainsi, par malheur, que nous en usons tous,
Quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Parmi les fous
Les plus fous, il n'est pas de cervelles pareilles.

MARTINE.

Mais vous verrez, après, qu'il vous fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Sganarelle, et tenez,
On le connaît d'abord. C'est un homme au gros nez...
Ayant barbe au menton, noire et large d'une aune,
Et portant avec fraise un habit vert et jaune.

LUCAS.

Un habit jaune et vart... C'est donc le médecin
Des parroquets?

VALÈRE.

En somme, étant d'esprit peu sain,
Est-ce bien vrai qu'il soit si grandement habile?

MARTINE.

C'est un homme qui fait des miracles par mille.
— Une femme du bourg voisin fut, l'autre été,
Des siens abandonnée et de la Faculté.
Dans toute la famille on la tenait pour morte
Tout à fait, depuis près de six heures; en sorte
Qu'on allait l'enterrer... Lorsqu'en le maltraitant
On fit venir notre homme. Il lui mit à l'instant
Sur sa lèvre glacée une petite goutte
De je ne sais quoi... zest! La morte revient toute!
Elle se lève, et court, comme de son vivant
Pimpante, et plus bavarde encor qu'auparavant!

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

C'étaient sûrement des gouttes d'or potable.

MARTINE.

C'est possible. — Un enfant, de famille notable,
Se brisa, l'autre mois, en tombant du clocher,
Les jambes et les bras et le col. — Sans broncher
Il gisait sur le sol. Notre homme arrive en hâte —
Toujours battu — le tourne en tout sens et le tâte
Partout... et vous le frotte avec certain onguent...
Et l'enfant aussitôt se redresse fringant
Sur ses pieds, et s'en va jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

C'est donc un docteur à magique recette?

MARTINE.

Sans doute.

LUCAS.

Têtegué! v'là l'homme qu'il nous faut,
Tout justement! allons le charcher vite et tôt.

VALÈRE.

Nous vous remercions de tout ce que vous faites
Pour nous servir!

MARTINE.

Au moins, tous les deux que vous êtes,
N'oubliez pas l'avis que je vous ai donné.

LUCAS.

Eh! morguenne! Laissez-nous faire. Si je n'ai
Qu'à bien battre, la vache est à nous.

VALÈRE.

La rencontre
Est heureuse, et voilà qu'un bon espoir se montre.

Martine sort.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE, chantant derrière le théâtre. La, la, la.

VALÈRE.

J'entends quelqu'un qui chante et qui coupe du bois.

SGANARELLE, entrant sur le théâtre avec une bouteille à la main, sans voir Valère ni Lucas.

La, la, la.
C'est assez travailler pour boire un coup — je bois!

Après avoir bu.

Voilà du bois salé comme les cinq cents diables!
Prenons un peu d'haleine en façons amiables.

Il chante.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glouglous!
Mon sort ferait bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?
Morbleu! n'engendrons pas de mélancolie.

VALÈRE, bas à Lucas.

Oui.

C'est lui-même.

LUCAS.

Il me semble un peu bien réjoui;
Pourtant, j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE, à Lucas.

Approche.

SGANARELLE, embrassant sa bouteille.

Ma petite mignonne!... ah! mon cœur! — sans reproche,

Je t'aime, mon bouchon...

Il chante.

« *Mais mon sort... ferait bien... des jaloux... si...* »

Voyant qu'on l'examine de plus près.

Que veulent ces gens-là,
Qui rôdent?

LUCAS, à Valère.

Le voici tout craché tel qu'on nous l'a
Défiguré! —

Sganarelle pose la bouteille à terre; et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté. Lucas, faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.

SGANARELLE, à part.

Sont-ils pour me chercher querelle?

VALÈRE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qu'on nomme Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé?... quoi?...

VALÈRE.

Je vous demande : est-ce là votre nom?...
Si c'est bien Sganarelle?...

SGANARELLE.

Ah!... oui, messieurs, et non;
Selon ce qu'on lui veut.

VALÈRE.

On ne veut à tel homme
Que du bien.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est donc moi qui se nomme
Sganarelle.

VALÈRE.

Monsieur, c'est un bonheur pour nous;
Et pour ce qu'il nous faut on nous adresse à vous.

SGANARELLE.

Si la chose dépend de mon petit négoce,
Je suis prêt; c'est vraiment me prier à la noce
Que de me donner lieu, messieurs, de vous servir.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop de grâce et de quoi nous ravir.
Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, je redoute
Que le soleil vous puisse incommoder.

LUCAS.

Sans doute.
Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, *à part.*

Peste! voilà des gens
Bien cérémonieux!

VALÈRE.

Nous serons exigeants,
Monsieur, et toutefois ne trouvez pas étrange
Que nous venions à vous, et que l'on vous dérange :
Le mérite est en butte aux importunités,
Et nous sommes instruits de vos capacités.

SGANARELLE.

Il est bien vrai, monsieur, que je ne crains personne
Pour faire des fagots.

VALÈRE.

Ah! monsieur.

SGANARELLE.

Je m'y donne
Tout; et n'épargne rien pour leur perfection.

VALÈRE.

Hé! ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi, je les vends cent dix sols la centaine.

VALÈRE.

Laissons ce point.

SGANARELLE.

D'honneur; et je ne peux qu'à peine
Les laisser à ce prix.

VALÈRE.

Nous savons au delà...

SGANARELLE.

Vous savez donc alors que je les vends cela.

VALÈRE.

Monsieur, c'est se moquer, et, sans plus vous débattre...

SGANARELLE.

Je ne me moque point; je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE.

Encore!

SGANARELLE.

Vous pourrez, monsieur, à prix égaux
Ou moindres, en trouver ailleurs. — Il est fagots
Et fagots; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE.

Eh! de grâce,
Brisons là ce discours...

SGANARELLE.

Monsieur, je vous les passe
Pour le plus juste.

VALÈRE.

Eh! fi!

SGANARELLE.

Non, vous les paîrez tant,
Et je ne suis pas homme à surfaire un instant.

VALÈRE.

Faut-il, monsieur, qu'un homme ainsi que vous s'amuse
A parler de la sorte, à cette indigne ruse?
Qu'un savant, un fameux médecin tel que vous,
Veuille se déguiser sans honte aux yeux de tous,
Et tenir enterrés les talents qu'il possède?

SGANARELLE.

Il est fou.

VALÈRE.

Soyez franc, et que la feinte cède.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCAS.

Tout ce tripotage, allez, ne sart de rian.
J'savons cen que j'savons.

SGANARELLE.

Pour qui me prend-on?

LUCAS.

Bian!
Bian!

VALÈRE, répondant à Sganarelle.

Pour un homme, plein d'une science extrême,
Pour un grand médecin!

SGANARELLE.

Eh! médecin vous-même!
Moi, je ne le suis pas, et ne le fus jamais.

VALÈRE, à part.

Le voilà qui se prend de sa folie!

Haut.

Eh! mais,
Monsieur, ne niez pas les choses davantage,
Et gardons d'en venir pour ce qui nous partage
A des extrémités fâcheuses.

SGANARELLE.

A quoi? quoi?

VALÈRE.

A certains procédés, qui seraient durs pour moi,
Comme pour vous.

SGANARELLE.

Parbleu! Venez-en, je vous jure,
A ce qu'il vous plaira. C'est donc une gageure?

Je ne suis point du tout médecin, et ne sais
Ce que vous voulez dire.

VALÈRE, *à part.*

En voilà plus qu'assez.
Elle me l'a bien dit; il faudra que je m'aide
Du bâton, pour finir; et c'est le bon remède.

Haut.

Ça, monsieur, rendez-vous, car je suis fatigué...

LUCAS.

Ne lantiponez point plus longtemps. — Têtigué!
Confessez-nous tout droit, à la bonne franquette,
Que v'sêtes médecin.

SGANARELLE.

J'enrage.

LUCAS, *bas à Valère.*

La baguette,
Gare!

VALÈRE.

A quoi bon nier ce qu'on sait?

LUCAS.

De vot' part
Pourquoi ces fraimes-là? de quoi que ça vous sart?

SGANARELLE.

En un mot comme en mille, à toutes vos sornettes
Je dis : je ne suis pas médecin.

VALÈRE.

Ah! vous n'êtes
Pas médecin!

SGANARELLE.

Non, non.

LUCAS.

V's êtes pas médecin?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; est-ce clair? —

A part.

Quel est donc leur dessein?

VALÈRE.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

Ils prennent chacun un bâton et le frappent.

SGANARELLE.

Ah! ah! Messieurs, je suis... Ah!... vous allez me moudre...
Tout ce qu'il vous plaira...

VALÈRE.

Pourquoi nous obliger,
Monsieur, à cet excès, fait pour nous affliger?

LUCAS.

J'savons ben qu'il avait de l'esprit comme quatre!
A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALÈRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Nous aussi,
Par ma figué!

SGANARELLE.

Messieurs, que diable est tout ceci?
Est-ce pour rire? Ou si vous extravaguez, — dites
De vouloir que je sois médecin? — Ah! maudites
Rencontres!

VALÈRE.

Voulez-vous faire encor le plaisant,
Et ne seriez-vous plus médecin, à présent?

SGANARELLE.

Au diable si c'est vrai! Vous me raillez de reste.

LUCAS.

C'est pas vrai qu'ou soyez médecin?

SGANARELLE.

Non, la peste
M'étouffe!

Ils recommencent à le battre.

Ah! ah! — eh bien, j'en fais l'aveu complet,

Oui, je suis médecin ; et, si cela vous plaît,
Apothicaire encor! — plutôt que de me faire
Assommer, je consens à tout.

VALÈRE.

Ah! je préfère
Ce parti-là, monsieur; et nous sommes ravis
De vous voir, par raison, vous rendre à notre avis.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, à vous entendre.

VALÈRE.

Pardon des libertés qu'il nous a fallu prendre.

LUCAS.

Oui, pardon du remède un peu violent.

SGANARELLE, à part.

Ouais!
Voyons, serait-ce bien moi qui me tromperais?
Serais-je devenu médecin, par prodige,
Sans m'en être aperçu?

VALÈRE.

Vous n'aurez pas, vous dis-je,
Monsieur, à vous jamais repentir avec nous,
De nous montrer enfin ce que vous êtes, vous,
Et vous aurez tout lieu d'être content.

SGANARELLE.

Mais, diantre,
Ne vous trompez-vous pas vous-même? — Quand je rentre
En mon cœur, il me semble... Est-il bien assuré
Que je sois médecin?

VALÈRE.

Vous l'avez déclaré.

LUCAS.

Un fameux!

SGANARELLE.

Tout de bon?

LUCAS.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte
Si je m'en doutais, moi!

VALÈRE.

Comment! — De telle sorte
Que nous vous estimons au-dessus des plus forts!

SGANARELLE.

Ah! ah!

LUCAS.

Un médecin qui guérirait des morts!

SGANARELLE.

Tudieu!

LUCAS.

Toute une nuit, une femme pleurée
Comme morte, et bien morte, allait être enterrée,
Lorsqu'avec une goutte ou deux d'un élixir,
Vous la faites renaître et marcher, par plaisir,
Dans la chambre.

SGANARELLE.

Malpeste!

LUCAS.

Un enfant de noblesse
Vient à se laisser choir d'un clocher, et se blesse
A se rompre le cou, les jambes et les bras;
Et vous, avec certain onguent, sans embarras
Vous faites qu'il se lève et court avec les autres
Jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Oui-da!

VALÈRE.

Bref, chez les nôtres.
Vous aurez, croyez-moi, monsieur, contentement;

Et gagnerez très-vite et très-facilement
Tout ce que vous voudrez, en vous laissant conduire.

SGANARELLE.

Tout ce que je voudrai?

VALÈRE.

Tout, sans en rien réduire.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin, pour le coup; j'en conviens;
Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens!
— Çà, de quoi s'agit-il? où dois-je aller? — Je grille...

VALÈRE.

Suivez-nous. Il s'agit d'aller voir une fille,
Qui, soudain, a perdu la parole.

SGANARELLE.

En honneur,
Je ne l'ai pas trouvée.

LUCAS.

Il fait le ricaneur!

VALÈRE.

Allons, venez, monsieur. — Surtout, point de rancune!...
Venez.

SGANARELLE.

Comment? sans robe?

VALÈRE.

Hé! nous en prendrons une
Chez le fripier. — Allons encore un coup, venez!

SGANARELLE, présentant la bouteille à Valère.

Soit! — Ma fiole aux juleps : c'est vous qui la tenez.

Puis se tournant vers Lucas en crachant.

Vous, — marchez là-dessus, l'ami, par ordonnance
Du médecin.

A part.

(Ayons au moins l'impertinence
De l'emploi.)

LUCAS.

Palsanguenne il me plaît celui-ci;
Savant et franc bouffon : je les aimons ainsi !

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Oui, monsieur, vous serez satisfait, j'imagine,
Et nous vous amenons, sans qu'il en ait la mine,
Le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh! morguenne, oui.
Il faut tirer l'échelle et bien vite après lui.
Les autres ne sont pas pour frotter ses chaussures.

VALÈRE.

C'est un homme qui fait de merveilleuses cures.

LUCAS.

Il guérit des défunts.

VALÈRE.

Il est un peu quinteux
Comme je vous ai dit, trop simple ou vaniteux,
Son esprit, par moments, s'échappe.

LUCAS.

Il s'met à l'aise,
Il a aime à bouffonner, et puis, ne vs'en déplaise,
On dirait qu'il vous a parfois queuq petit coup
De marteau dans la tête.

VALÈRE.

Au fond, il a beaucoup
De science, et dit mieux que tous, quand il se livre.

LUCAS.

Il parle tout fin droit comme on lit dans un livre.

VALÈRE.

Déjà sa renommée est répandue ici.
Et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE.

Je brûle aussi
De le voir. Faites donc qu'il vienne.

VALÈRE.

Je m'y hâte.

Il sort.

SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

Par ma fi, ceti-là, monsieur, c'est même pâte
Que les autres; je crois très-fort que ce sera
Queu si queu mi. Le vrai remède qui vaudra,
La seule médecine à bailler, quoi qu'il coûte,
A votre fille, c'est enfin, si l'on m'écoute,
Un bon et biau mari, qu'elle eût en amitié.

GÉRONTE.

Ouais, nourrice, ma mie, arrêtons, — c'est moitié
Trop parler. — Voyez donc où leur langue s'ingère!...

LUCAS, *à Jacqueline.*

Taisez-vous, s'il se peut. Ah! notre ménagère
Jacqueline, soyons ce qu'il faut; — apprenez
Que vous ne devez pas bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze encor, sans vous déplaire,
Que tous ces médecins n'y font que de l'iau claire,
Qu'il faut à votre fille autre chose vraiment,
Que ribarbe et séné, pour son soulagement;
Et qu'un mari, bien frais, bien chaud est un emplâtre
Qui guérit tous les maux des filles.

LUCAS.

Alle est folâtre!

GÉRONTE.

Ma fille est-elle, avec l'infirmité qu'elle a,
En état maintenant de prétendre à cela?
D'ailleurs, quand j'ai voulu la marier naguère,
Ne s'est-elle pas mise avec moi-même en guerre?

JACQUELINE.

Je crois bian, vous vouliez li bailler un mossieu
Qu'elle ne pouvait pas sentir. Eh! jour de Dieu!
Que ne choisissiez-vous le beau seigneur Léandre
Qui li touchait au cœur : elle eût pas fait attendre
Pour son obéissance, et je m'en vas gager
Qu'il serait, comme alle est, tout prêt à s'en charger.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il faut; c'est le vôtre,
Non le mien. — Il n'a pas du bien comme en a l'autre.

JACQUELINE.

Et cet oncle tout d'or, dont il est héritier.

GÉRONTE.

Biens à venir, chanson. — Un héritage entier
Qu'on ne tient pas n'est rien. La mort n'a pas l'oreille
Toujours onverte aux vœux des héritiers. — On veille
A calculer; on prie, on se perd en espoir,
Et d'ordinaire on a tout le loisir d'avoir
Les dents longues d'un pied, lorsqu'on attend pour vivre
Le trépas de quelqu'un. — Mauvais système à suivre!

JACQUELINE.

En mariage, ainsi qu'ailleurs, contentement
Passe richesse; et père et mère bonnement
De demander toujours : Et qu'a-t-il? et qu'a-t-elle?
Et le compère Piarre a fait sottise telle
Que marier sa fille Annette au gros Thomas
Pour un quartier de vaigne, avec un sale amas
De gros sols, qu'il avait davantage que Claude,
Où qu'alle avait bouté son amitié, sans fraude;

Et pis v'là que la pauvre enfant, j'en suis témoin,
Est devenue à rien et jaune comme un coin,
Et n'a point profité depuis ce temps. — J'espère
Monsieur, que c'est un bel exemple pour un père!
On n'a que son plaisir en ce monde, et pour vous,
J'aimerais mieux bailler à ma fille, entre nous,
Un bon mari qui fût le vrai pied à sa chausse,
Que toutes les moissons et rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste, nourrice, et quel moulin! — Mais, s'il vous plaît,
Finissons; vous pourriez échauffer votre lait.

LUCAS, frappant à chaque phrase sur l'épaule de Géronte.

Morgué, tais-toi, t'es une impertinente langue,
Et monsieu n'a que faire ici de ta harangue.
Il sait ce qu'il doit faire, et tu le fatiguas.
Mêle-toi de donner à téter à ton gas.
Monsieur Géronte est seul le père de sa fille,
Il est bon pour savoir ce qu'il l'y faut. — Babille
Là-bas.

GÉRONTE.

Tout doux! tout doux!

LUCAS, frappant encore sur l'épaule de Géronte.

Monsieu, laissez; j'ai droit
De la mortifier pour ce qu'elle vous doit
De respect; alle n'a que voir dans vos affaires.

GÉRONTE.

Oui, mais ces gestes-là ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE
LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Monsieur, préparez-vous; voici notre docteur
Qui vient.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Monsieur, je suis votre humble serviteur,
Et ravi de vous voir chez moi. — Votre science
Est de nous attendue en toute impatience.

SGANARELLE, en robe de médecin avec un chapeau des plus pointus.

Or, Hippocrate dit : Couvrez-vous.

GÉRONTE.

Quel propos?
Dans quel chapitre donc?

SGANARELLE.

Chapitre des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisqu'Hippocrate dit cela, je m'y conforme.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, votre savoir énorme
M'ayant fait croire...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous donc ainsi?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous aussi
N'êtes pas médecin?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GÉRONTE.

Sans doute.

Sganarelle prend un bâton et frappe Géronte.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Vous voilà médecin. — Il n'en coûte
Pas plus. Je n'eus jamais d'autres licences, moi,
Qui vous parle et suis assez fameux, je croi!
C'est la mode à présent.

GÉRONTE, à Valère.

Ah çà, quel diable d'homme
M'avez-vous amené, qui m'éreinte et m'assomme?

VALÈRE.

J'ai bien dit que c'était un docteur goguenard.

GÉRONTE.

Il peut s'en retourner, si c'est là tout son art.

LUCAS.

Ah! monsieu, n'y prenez point garde; c'est pour rire.

GÉRONTE.

Pour rire? — Palsambleu cela vous plaît à dire.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande infiniment pardon...

GÉRONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Je suis fâché...

GÉRONTE.

Bien!...

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GÉRONTE.

Assez!

SGANARELLE.

Que j'eus l'honneur de vous donner...

GÉRONTE.

De grâce
N'en parlons plus. — Monsieur, ce qui nous embarrasse,
C'est ma fille, qui traîne un mal étrange en soi.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis charmé qu'elle ait besoin de moi;
Et je souhaiterais qu'autant que votre fille,
Vous en eussiez besoin vous et votre famille
Et toute la maison, pour vous montrer que j'ai
Grand cœur à vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé,
Monsieur, de vos souhaits.

SGANARELLE.

C'est de toute mon âme
Que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est plus que je n'en réclame.

SGANARELLE.

Quel nom a votre fille? il le faut constater.

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Ah! ah! beau nom à médicamenter.
Lucinde!

GÉRONTE.

Je vais voir ce qu'elle fait, bien vite.

SGANARELLE.

Et cette grande femme en qui la chair profite,
Qu'est-ce?

GÉRONTE.

C'est la nourrice accorte d'un petit
Enfant à moi.

SGANARELLE.

Voilà pour mettre en appétit.

Géronte sort.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

Ah! charmante nourrice! Ah! nourrice suave,
Ma médecine s'offre à servir en esclave
Votre nourricerie,... et, bel ange fripon,
Je voudrais être, moi, l'heureux petit poupon

Il lui porte la main sur le sein.

Qui tète le doux lait de... de vos bonnes grâces. —
Mes remèdes, mon art, tous mes soins à vos traces
S'attachent désormais, et si...

LUCAS.

Ta, ta, monsieu
Le docteur; laissez donc ma femme en paix.

SGANARELLE.

Tudieu!
Elle est votre femme?

LUCAS.

Oui. Tous les jours de sa vie.

SGANARELLE.

Je n'en savais rien; mais j'en ai l'âme ravie,
Moi, pour l'amour de l'un et de l'autre.

Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas et embrasse la nourrice.

LUCAS, tirant Sganarelle et se remettant entre lui et sa femme.

Eh! pas tant
De gentillesses.

SGANARELLE.

Vrai! je suis plus que content;
Et je vous félicite, en vous voyant ensemble,
Elle d'avoir un bon mari qui vous ressemble,
Vous d'avoir une femme et si charmante et si...

Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous et se trouve devant la nourrice.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis charmé qu'elle ait besoin de moi;
Et je souhaiterais qu'autant que votre fille,
Vous en eussiez besoin vous et votre famille
Et toute la maison, pour vous montrer que j'ai
Grand cœur à vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé,
Monsieur, de vos souhaits.

SGANARELLE.

C'est de toute mon âme
Que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est plus que je n'en réclame.

SGANARELLE.

Quel nom a votre fille? il le faut constater.

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Ah! ah! beau nom à médicamenter.
Lucinde!

GÉRONTE.

Je vais voir ce qu'elle fait, bien vite.

SGANARELLE.

Et cette grande femme en qui la chair profite,
Qu'est-ce?

GÉRONTE.

C'est la nourrice accorte d'un petit
Enfant à moi.

SGANARELLE.

Voilà pour mettre en appétit.

Géronte sort.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

Ah! charmante nourrice! Ah! nourrice suave,
Ma médecine s'offre à servir en esclave
Votre nourricerie,... et, bel ange fripon,
Je voudrais être, moi, l'heureux petit poupon

Il lui porte la main sur le sein.

Qui tète le doux lait de... de vos bonnes grâces. —
Mes remèdes, mon art, tous mes soins à vos traces
S'attachent désormais, et si...

LUCAS.

Ta, ta, monsieu
Le docteur; laissez donc ma femme en paix.

SGANARELLE.

Tudieu!
Elle est votre femme?

LUCAS.

Oui. Tous les jours de sa vie.

SGANARELLE.

Je n'en savais rien; mais j'en ai l'âme ravie,
Moi, pour l'amour de l'un et de l'autre.

Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas et embrasse la nourrice.

LUCAS, tirant Sganarelle et se remettant entre lui et sa femme.

Eh! pas tant
De gentillesses.

SGANARELLE.

Vrai! je suis plus que content;
Et je vous félicite, en vous voyant ensemble,
Elle d'avoir un bon mari qui vous ressemble,
Vous d'avoir une femme et si charmante et si...

Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous et se trouve devant la nourrice.

SGANARELLE.

As-tu bien, malheureux, la coupable insolence
De t'opposer aux droits des médecins! — Silence!
Hors de là.

LUCAS.

Je m'en moque.

SGANARELLE, le regardant de travers.

Ah! je te donnerai
La fièvre.

JACQUELINE, faisant faire la pirouette à Lucas.

Hors de là toi-même. — Est-ce pas vrai
Que je sis assez grande afin de me défendre
Moi-même, s'il me fait queuque chose à reprendre,
Qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Il ne tâtera point.

SGANARELLE.

Fi! le vilain jaloux!

GÉRONTE.

Voici ma fille.

JACQUELINE.

A point.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GÉRONTE.

Oui, docteur, je n'ai qu'elle
De fille, et je serais d'une douleur mortelle
Si cette enfant mourait.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien !
Il ne faut pas mourir sans ordonnance.

GÉRONTE.

Rien
N'y peut. Allons, un siége.

SGANARELLE, assis entre Géronte et Lucinde.

Ah ! c'est une malade
Qui n'est pas dégoûtante, et je me persuade
Qu'un homme jeune et sain s'en arrangerait fort,
Oui !

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire.

SGANARELLE.

Et ce n'est pas un tort.
Monsieur, toutes les fois qu'un médecin fait rire
Son malade, tant mieux. — Hé bien !

A Lucinde.

Veuillez me dire
Ce qu'il en est. — De quoi souffrez-vous notamment?
Quel mal ressentez-vous ?

LUCINDE, portant la main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Comment?

LUCINDE.

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LUCINDE.

Han, hi, han.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LUCINDE.

Han, hi, hon, han, ha !

SGANARELLE.

C'est du chinois, je confesse
Y perdre mon latin.

GÉRONTE.

Monsieur, c'est là son mal...
Comme un sort qui la tient sous son charme fatal!
Un beau jour, tout à coup ma fille est devenue
Muette, et jusqu'ici la cause est inconnue.
Voilà son mariage à présent reculé.

SGANARELLE.

Et pourquoi donc?

GÉRONTE.

Celui qui nous avait parlé
Comme son prétendu, veut attendre la cure
Complète de ma fille, avant de rien conclure.

SGANARELLE.

Et quel est ce sot-là qui se plaint qu'aujourd'hui
Sa femme soit muette? Assez d'autres sans lui
Paîraient pour que la leur eût la langue engourdie.
Plût au ciel que la mienne eût cette maladie!
Je me garderais bien de la vouloir guérir!

GÉRONTE.

Enfin, je viens, monsieur, justement requérir
Vos soins pour soulager cette enfant.

SGANARELLE.

N'ayez crainte.
Mais, dites-moi : le mal qui tient sa voix éteinte
L'oppresse-t-il beaucoup?

GÉRONTE.

Beaucoup, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. —
Sent-elle tous les jours dès qu'elle ouvre les yeux,
De grandes douleurs?

GÉRONTE.

Oui, fort grandes.

SGANARELLE.

A merveille.
C'est un bon mal, celui qui comme nous s'éveille.
Va-t-elle !... où vous savez ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement ?

GÉRONTE.

Je ne vous saurais trop dire mon sentiment
Là-dessus.

SGANARELLE.

La matière est-elle au moins louable ?

GÉRONTE.

Je suis d'une ignorance...

SGANARELLE.

En ce cas, avouable.

A Lucinde.

Donnez-moi votre bras.

A Géronte.

Voilà, monsieur, un pouls
Qui dit que votre fille est muette.

GÉRONTE.

En deux coups
Vous avez tout trouvé. C'est là son mal unique.

SGANARELLE, avec un air de satisfaction.

Ah !

JACQUELINE.

Voyez comme il a découvert la manique !

SGANARELLE.

Nous autres, grands docteurs, nous observons en grand,
Et nous connaissons tout d'abord. — Un ignorant
Vous eût dit : c'est ceci, cela; moi, ma réponse
Va droit au but; et sans détour, je vous annonce,
Monsieur, que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Il est vrai,
Mais d'où cela vient-il, monsieur, je vous prîrai...

SGANARELLE.

Cela vient de ce qu'elle... a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien; mais la raison — ce doute me désole —
Qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Un moment!
Nos auteurs vous diront que c'est l'empêchement
Des actes de sa langue.

GÉRONTE.

Oui, mais encor, les causes?...

SGANARELLE.

Aristote, monsieur, dit de fort belles choses
Là-dessus.

GÉRONTE.

Je le crois; mais, votre opinion?

SGANARELLE.

Ah! c'était un grand homme!

GÉRONTE.

Oui, mais la question...

SGANARELLE.

Grand homme tout à fait. — Un homme, je l'atteste,
Levant le bras depuis le coude.
Plus grand que moi, monsieur, de tout cela! — Du reste,
Et pour en revenir au but de l'entretien —
L'obstacle, l'embarras de la langue, je tien
Qu'il est causé par... par... des humeurs suffocantes,
Que nous autres savants nommons humeurs peccantes.
Oui, c'est-à-dire... humeurs peccantes; d'autant plus
Que les sombres vapeurs, dont le flux et reflux
Formés d'exhalaisons qui, par leur influence

Aux régions du mal vont avec affluence
Surabonder, venant... à se... comprenez-vous
Le latin?...

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, se levant brusquement.

Bien sûr?

GÉRONTE.

Pas un mot, entre nous.

SGANARELLE, avec enthousiasme.

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, *bonus, bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinas ? Etiam,* oui, *quare,* pourquoi ? *Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum et casus.*

GÉRONTE.

Que n'ai-je étudié !

JACQUELINE.

V'là-t-il un habile homme !

LUCAS.

C'est si biau que j'n'entends goutte, et que j'sis là comme
Un' bête.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont nous avons parlé,
Passant du côté gauche, où le foie est collé,
Au côté droit, où bat le cœur, il se révèle
Bientôt que le poumon qui, parmi nous s'appelle
En latin, *armyan,* communiquant avec
Les lobes du cerveau, nommé *nasmus* en grec,
Cela par le moyen de... de la veine cave,
Qu'en hébreu nous nommons *cubile,* rompt l'entrave
Et rencontre en chemin les susdites vapeurs,
Morbides éléments de certaines torpeurs,
Et qui de l'omoplate enflent les ventricules;
Donc, parce que broyant à fond les molécules,

Ces vapeurs, — suivez bien l'argument présenté, —
Ont, il faut l'avouer, une malignité...
Écoutez bien cela, je vous prie...

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Causée
Par les âcres humeurs, dont la force est poussée
Dans les concavités du diaphragme; alors...
Soyez très-attentif.

GÉRONTE.

J'y fais tous mes efforts.

SGANARELLE.

Il arrive, un beau jour, que de fil en aiguille
Ossabandus, nequei, nequer, potarium quipsa mius.
Et voilà ce qui fait, monsieur, que votre fille
Est muette.

JACQUELINE.

Ah! que c'est bien dit, notre homme!

LUCAS.

Encor
Mieux que tantôt, queu langue!

GÉRONTE.

Eh! oui, c'est parlé d'or;
Une chose, pourtant, m'a choqué dans l'ensemble :
C'est la place du foie et du cœur. — Il me semble
Que vous ne les avez pas placés à leur endroit :
Le cœur est au côté gauche, et le foie au droit.

SGANARELLE.

C'est juste; il en était autrefois de la sorte,
Mais nous avons changé tout cela — lettre morte —
Nous faisons maintenant, de la rate au cerveau,
La médecine avec un mode tout nouveau.

GÉRONTE.

Ah! je n'en savais rien, et vous demande excuse.

SGANARELLE.

Je n'y vois pas de mal; et, si je ne m'abuse,
Vous n'êtes pas forcé, vous, d'en savoir autant
Que les docteurs.

GÉRONTE.

D'accord; mais, en vous consultant
Monsieur, que faut-il faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ah! ce qu'il faut faire?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Pour que j'y remédie,
Mon avis est qu'il faut la mettre sur son lit.
Et lui donner, — la chose en maint traité se lit, —
Beaucoup de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE.

C'est étrange.
Pourquoi cela, monsieur?

SGANARELLE.

Parce que le mélange
Du pain et du vin offre une intime vertu
Qui fait parler, parler à bouche que veux-tu?
Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose
Aux perroquets? et c'est cela qui les dispose
A parler comme ils font.

GÉRONTE.

C'est juste! ah! le divin
Docteur! — Vite, beaucoup de pain, beaucoup de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai, ce soir, visiter la malade.

Lucas sort.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE, à Jacqueline.

Doucement, vous ; n'allez pas faire la maussade.

A Géronte.

Monsieur, cette nourrice, il me faut lui donner
Quelque petit remède.

JACQUELINE.

Allez vous promener ;
Je me porte très-bien.

SGANARELLE.

Tant pis, tant pis, nourrice!
Cette grande santé n'est pas un bon indice.
Il ne sera pas mal, — tout chez vous étant gras, —
De faire une saignée amiable à ce bras...
De vous administrer quelque petit clystère
Dulcifiant...

GÉRONTE.

Voilà des sortes de mystère,
Une mode, docteur, qui m'étonnent! — Pourquoi
S'aller faire droguer et saigner, dites-moi,
Quand on n'a point de mal?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode
En est fort salutaire et je m'en accommode ;
Et de même qu'on boit pour la soif à venir,
En se faisant saigner il faut se prémunir
Contre le mal futur.

JACQUELINE, en s'en allant.

Je vois ben la tactique;
Mais je ne ferai pas de mon corps la boutique
D'un apothicaire.

SGANARELLE.

Ah! — rétive au Codex! — mais
Je vous rangerai vite au frein, si je m'y mets.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous salue.

GÉRONTE.

Est-ce ainsi qu'on se quitte?
Attendez.

SGANARELLE.

Pourquoi faire?

GÉRONTE.

Il faut que je m'acquitte.
Et je veux vous donner de l'argent.

SGANARELLE, *tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*

Pour cela
Je n'en prendrai pas.

GÉRONTE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE

Point, brisons là.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

Non, c'est perdre votre prose.

GÉRONTE.

De grâce, écoutez donc...

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

La chose
Est faite.

SGANARELLE.

Je vous dis que je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE.

Bien
Au contraire.

SGANARELLE, après avoir pris l'argent.

Voyons s'il est de poids.

GÉRONTE.

Oui, certe,

SGANARELLE.

Je n'eus jamais la main ni l'âme ouverte
Au profit.

GÉRONTE.

Je le sais.

SGANARELLE.

Et l'intérêt n'est point
Pour me gouverner.

GÉRONTE.

Non, nous sommes sur ce point
Tous d'accord.

Il sort.

SGANARELLE, seul, regardant l'argent qu'il a reçu.

Par ma foi, vive donc la science!
Et pourvu que...

SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Monsieur, j'avais impatience
De vous voir, et je viens implorer vos secours.

SGANARELLE, lui tâtant le pouls.

Voilà, monsieur, un pouls qui vous joûra des tours.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, et ce que vous en faites...
Ce n'est pas pour cela que je viens.

SGARANELLE.

Si vous n'êtes
Pas malade, pour Dieu ! que ne le disiez-vous?

LÉANDRE.

Pour vous dire la chose, à rester entre nous,
Je m'appelle Léandre, et dès longtemps j'adore
Lucinde qu'à l'instant vous visitiez encore;
Et comme, hélas! son père, intraitable à l'excès,
Près d'elle méchamment me ferme tout accès,
Je venais vous soumettre un petit stratagème,
Qui me ferait parler à la beauté que j'aime,
Et j'ose vous prier de servir mes amours,
D'où dépendent vraiment mon bonheur et mes jours.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous ? L'audace est un peu forte
De proposer, à moi, des emplois de la sorte !
Et de venir ainsi ravaler, à dessein,
Aux intrigues d'amour l'honneur d'un médecin?

LÉANDRE.

Ne faites pas de bruit, monsieur.

SGANARELLE, en le faisant reculer.

Et j'en veux faire,
Moi; vous êtes un rare impertinent, — arrière !

LÉANDRE.

Hé! monsieur, doucement donc.

SGANARELLE.

Un mal avisé.

LÉANDRE.

De grâce.

SGANARELLE.

Vous saurez qu'on s'est fort abusé
Si l'on a pu me croire un tel homme, et que même
C'est une insigne honte, une insolence extrême...

LÉANDRE, tirant sa bourse.

Monsieur...

SGANARELLE.

De me vouloir employer... ce n'est point
Contre vous que mon cœur s'exaspère à ce point;
Vous êtes honnête homme, et ce serait justice
Et je serais ravi de vous rendre service.
Mais il est certains fats, très-bons à mettre au pas,
Qui vont prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas.
Et cela, je l'avoue, éveille ma colère.

LÉANDRE.

Je m'excuse, monsieur, si j'ai pu vous déplaire ;
Et de la liberté — que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. — Or,
De quoi s'agit-il?

LÉANDRE.

Mais, c'est un secret encor
Pour tous. — Vous saurez donc que cette maladie,
Que vous voulez guérir est une comédie.
Les docteurs, qui jamais ne seront en défaut,
Ont longtemps discouru là-dessus, comme il faut.
Ils n'ont pas manqué tous, avec un air de joie,

D'affirmer que cela procédait, qui du foie,
Qui de la rate, qui du cœur, qui du cerveau...
Mais l'amour en est seul le principe nouveau.
Et Lucinde a trouvé ce mal, pour fuir la chaîne
D'un mariage affreux et qui n'a que sa haine...
— Et cependant, de peur qu'on ne nous voie ainsi
Causant d'accord tous deux, éloignons-nous d'ici.
Venez. Tout en marchant, monsieur, je vais vous dire
Ce que de vous, au fond de mon cœur, je désire.

SGANARELLE.

Allons, monsieur, allons; vous m'avez inspiré
Pour votre amour un zèle étrange, et j'y perdrai
Toute ma médecine, ou j'entends, sur mon âme,
Que la malade crève, ou bien soit votre femme.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Il me semble, docteur, n'être pas mal ainsi
Pour un apothicaire ; et comme, Dieu merci,
Le père ne m'a vu que fort peu, je présume
Que cette autre perruque et ce nouveau costume
Pourront me déguiser tout à fait à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Maintenant, pour que tout marche au mieux,
Je voudrais cinq ou six grands mots de médecine
D'où je prendrais le ton, comme j'en ai la mine,
D'un habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez ; soins superflus !
Il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus
Que vous-même.

LÉANDRE.

Comment !

SGANARELLE.

Non, le diable m'emporte,
Toute la médecine est pour moi lettre morte,
Vous êtes honnête homme, et je veux, par ma foi,
Me confier à vous, qui vous fiez à moi.

LÉANDRE.

Comment ! mais vous passez ici pour un prodige !

SGANARELLE.

Ils m'ont fait médecin, malgré mes dents, vous dis-je.
Je ne me suis jamais mêlé d'être savant,
Et je n'ai point poussé mes classes plus avant
Qu'en sixième. L'idée était donc saugrenue,
Et je ne sais comment elle leur est venue.
Mais, quand j'ai vu chez eux le désir absolu
Que je fusse docteur, je m'y suis résolu
Aux dépens du prochain. Or vous ne sauriez croire
Combien vite la fable est devenue histoire
Véritable, et combien ce bruit s'est propagé,
Et de quelle façon chacun est enragé
A me dire habile homme ; on me cherche à la piste,
On vient de tous côtés, et si ce train persiste
Encore un peu, je suis d'avis de me tenir
Au rôle de docteur, pour tout mon avenir.
C'est le meilleur métier de tous, car, soit qu'on fasse
Bien, soit qu'on fasse mal, — vrai jeu de pile ou face, —
On est toujours payé de même; et nous taillons,
Comme il nous plaît, l'étoffe à quoi nous travaillons ;
Et jamais, je puis, moi, le dire sans vergogne,
Nous n'avons sur le dos de méchante besogne.
Un savetier ne peut, sans y perdre à tous coups,
En faisant des souliers, gâter son cuir ; mais nous,
Médecins, nous pouvons gâter quinze ou vingt hommes
Sans qu'il en coûte rien à tous tant que nous sommes.
Pour nous point de bévue ; et c'est, en résultat,
La faute de celui qui meurt. — Ce que l'état
Enfin a de bon, c'est une douceur profonde,
Une discrétion la plus grande du monde
Parmi les morts, — jamais nul ne s'est plaint tout haut
Du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE.

C'est ce qu'il faut.
Les morts savent très-bien les choses qui conviennent
En pareil cas.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des hommes qui me viennent

Consulter, j'imagine. — Allez m'attendre auprès
Du logis de Lucinde.

Léandre sort.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Ah!... je venons exprès
Monsieu, pour vous charcher...

SGANARELLE, à part.

Toujours même grammaire!

THIBAUT, continuant.

Mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

Sa pauvre mère,
Qui se nomme Parrette, est dans un lit, cheu nous.
Ben malade, voilà six mois.

SGANARELLE, tendant la main comme pour recevoir de l'argent.

Que voulez-vous
Que j'y fasse?

THIBAUT.

Il faudrait, là, queuque drôlerie
Que vous lui baillissiez, pour qu'alle soit garie.

SGANARELLÈ.

Mais... il faut voir. Quel mal a-t-elle, dites-moi?

THIBAUT.

Elle est malade, au fond, d'hypocrisie.

SGANARELLE.

Eh?

THIBAUT.

Quoi?

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui; dame, alle est enflée, enflée...
De partout; et l'on dit que c'est une mêlée
De sériosités qu'alle a dans le corps; si,
Que son ventre, son foie ou ben sa rate, ainsi
Que vous voudrais l'app'ler au glieu de l'y faire
Du sang, comme à nous tous, ne fait que de l'iau claire;
En sus de son enflure, alle a de deux jours l'un
La fièvre quotiguenne; et puis, le plus commun
C'est une lassitude, et tout à coup des flambes,
Avec grosses douleurs dans les muscles des jambes,
On entend dans sa gorge, où semble un chat griffer,
Comme des gonflements tout prêts à l'étouffer;
Et parfois il li prend comme ça... des sincoles
Et des conversions quelle est là, sans paroles,
Et que je la croyons passée, et pas plus tard
Qu'hier, où j'en étions tremblant de part en part,
J'avons dans le village un vieux apothicaire,
Révérence parler, qui ne se gêne guère
De l'i donner des tas d'histoires, par moments,
Et j'en sis ben pour douze écus en lavements,
Ne v'sen déplaise, ainsi qu'en purges vergitales.
Infections de mauve et portions cordiales.
Mais tout ça, comme dit l'autre, c'est pur onguent
Mitonmitaine, et v'là qu'un soir, cet intrigant,
Il velait l'i bailler d'une certaine drogue
Qu'on appelle du vin amétite, en grand'vogue
A présent, mais j'ons mis là-dessus les arrêts,
Et j'ai z'eu peur que ça l'envoyât *ad patres*.
Car, on dit que ces gros médecins, à la ronde
Tuont je ne sais pas combien de pauvre monde,
Jeunes et vieux, avec cette invention-là!

SGANARELLE, tendant toujours la main.

Venons au fait, au fait, mon ami, tout cela
Ne dit rien.

THIBAUT.

Le fait est que nous venons ensemble
Vous prier de nous dire un peu ce qu'il vous semble
Qu'il faut que nous fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends pas
Du tout.

PERRIN.

Monsieur, ma mère est malade, et très-bas.
Et v'là deux bons écus qui vous viennent en aide
Pour nous bailler ici queuque fameux remède.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous, voilà donc un garçon
Qui parle clairement et de bonne façon!
Vous dites, n'est-ce pas, que votre mère est prise
D'hydropisie — et toute enflée — et qu'une crise
De fièvre la saisit souvent, avec douleurs
Dans les jambes; enfin, que changeant de couleurs,
Il lui prend tout à coup des syncopes complètes
Et des convulsions.

PERRIN.

C'est ça; comme vous êtes
Clairvoyant.

SGANARELLE.

J'ai compris vos paroles d'abord
Mais vous avez un père — et tombez-en d'accord —
Qui ne sait ce qu'il dit. — Maintenant, je devine
Que vous me demandez un remède

PERRIN.

Oui, ma fine,
Un remède.

SGANARELLE,

Un remède, afin de la guérir.

PERRIN.

C'est comme j'entendais, et je venions quérir...

SGANARELLE.

Tenez, voilà, mon cher, un morceau de fromage
Qu'il faut lui faire prendre... on vous en fait l'hommage.

PERRIN.

Du fromage, monsieu!

SGANARELLE

Fromage préparé
Pharmaceutiquement; où de l'or est entré,
Des perles de corail, et quantité de choses
Précieuses; le tout en convenables doses.

PERRIN.

Je vous sommes, monsieur, ben obligé — j'allons
L'y faire prendre ça, je ne serons pas longs.

SGANARELLE.

Allez. Si cependant elle meurt, soyez preste
A la faire enterrer du mieux possible.

SCÈNE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, dans le fond du théâtre.

SGANARELLE.

Peste!
Voici la nourrice! — Ah! nourrice de mon cœur!
Doux hasard! Votre vue est le séné vainqueur,
Le julep triomphant, la rhubarbe angélique
Qui purgent ce que j'ai d'humeur mélancolique!

JACQUELINE.

Tout ça, c'est trop bian dit, monsieu le médecin,
Et je ne comprends goutte à tout votre latin.

SGANARELLE.

Nourrice, devenez malade, je vous prie;

14.

Malade pour l'amour de moi, belle chérie!
J'aurai tous les bonheurs du monde à vous guérir.

JACQUELINE.

Je suis votre servante : allez ailleurs offrir
Vos soins. J'aime bien mieux, moi, qu'on ne me garisse
Jamais.

SGANARELLE.

Que je vous plains, adorable nourrice,
D'avoir un mari sot, incommode et jaloux,
Comme celui qu'hélas! vous avez!

JACQUELINE.

Que v'lez vous?
Monsieu, c'est pour qu'en lui je sois mortifiée;
Et là, comme dit l'autre, où la chèvre est liée,
Il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Eh! quoi donc un rustaud
Comme cela, ma chère! un homme, ou bien plutôt
Un ours qui, pas à pas, vous suit, qui vous soupçonne.
Vous observe sans cesse et ne veut que personne
Vous parle?...

JACQUELINE.

Ah! vous n'avez encor rien vu : ce n'est
Qu'un mince échantillon; et quand on le connaît,
C'est bien pis!

SGANARELLE.

Se peut-il qu'un homme... un homme ait l'âme
Assez basse, bon Dieu! qu'il maltraite une femme
Comme vous! Ah! combien j'en sais, sans compliment,
Qui se tiendraient heureux de baiser seulement
Les bouts de vos jolis petons! Dieu me démente!
Faut-il qu'une personne, en tout point si charmante,
Si douce, soit tombée en de pareilles mains!
Et qu'un franc animal, perdu chez les humains,
Un brutal, un stupide... Excusez-moi, ma belle,
Si je laisse parler ma langue, et si j'appelle
Votre mari de tous les noms.

JACQUELINE.

Hé! je sais bian
Qu'il les mérite tous, sans qu'il y manque rian!

SGANARELLE.

Il mériterait bien encor qu'on se fît fête
De lui mettre certains ornements sur la tête,
Pour punir sa sottise et les soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai, ma fi, que si je n'avais là,
Devant moi, que le simple intérêt de sa cause,
Il pourrait m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger
De ce mauvais jaloux, avec quelque étranger.
C'est un homme bâti pour cela ; c'est justice
D'en agir de la sorte, et si, belle nourrice
J'étais assez heureux que d'être choisi pour...

Au moment où Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline. Lucas passe sa tête par-dessous et se met entre les deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et se sauvent chacun de son côté.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Holà! Lucas, n'as-tu pas vu tout à l'entour
Notre grand médecin?

LUCAS.

Oui, de par tous les guèbles ;
Et puis ma femme, aussi.

GÉRONTE.

Va me le quérir.

LUCAS.

Faibles
Seront mes bras ou bien...

GÉRONTE.

Marche et dis-lui...

LUCAS.

J'y cours.

GÉRONTE.

Que ma fille, entends-tu? réclame son secours.

SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah! monsieur, je cherchais après vous.

SGANARELLE.

Tout à l'heure,
J'expulsais dans la cour qui joint votre demeure
L'honnête superflu de la saison. — Comment
Votre chère malade est-elle en ce moment?

GÉRONTE.

Elle est un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE.

Tant mieux! c'est qu'il opère.

GÉRONTE.

Oui, mais faute d'autre aide,
Je crains qu'en opérant, il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Eh! non.
J'ai des remèdes sûrs, des moyens en renom
Pour tout... Et je l'attends, monsieur, à l'agonie.

GÉRONTE, montrant Léandre.

Quel est ce grand gaillard en votre compagnie?

SGANARELLE, faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.

C'est...

GÉRONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé?

SGANARELLE.

Qui...

GÉRONTE.

Je comprends.

SGANARELLE.

C'est cela.

Votre fille en aura grand besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, v'là

Votre fille qui veut un peu marcher. —

SGANARELLE.

C'est faire

Ce qui lui fait du bien. Monsieur l'apothicaire,
Allez-vous-en là-bas tâter un peu son pouls
Afin que dans un temps j'en raisonne avec vous.

Sganarelle tire Géronte dans un coin du théâtre et lui passe un bras sur les épaules, pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Lucinde et Léandre.

Monsieur, c'est un très-grave et très-subtil problème

Entre les docteurs; c'est la question suprême,
Vitale, de savoir si les femmes sont plus
Faciles à guérir que les hommes. — J'exclus
Les citations, mais — suivez bien, je vous prie, —
Les uns vous disent : oui; d'autres : non; et je crie,
Moi : non et oui, d'autant que l'incongruité
Des opaques humeurs, qui toujours ont porté
Sur le tempérament naturel de la femme.
Étant cause, d'après l'effet du corps sur l'âme,
Que la part animale agit trop fortement
Contre la sensitive, on tire l'argument
Que l'inégalité de leur avis s'explique
Par le cercle changeant du mouvement oblique
De la lune, et semblable au soleil qui répand
Et darde ses rayons d'où la chaleur dépend,
Sur la solidité convexe de la terre;
Puis, pompant un amas de brume délétère,
Prend...

LUCINDE, à Léandre.

Non, je ne suis point capable de changer
De sentiment.

GÉRONTE.

Voilà — qui pouvait y songer!
Oui, ma fille qui parle! — O puissance adorable,
Du remède. O docteur! médecin admirable!
Miracle de savoir, qui confond la raison!
Combien je vous bénis de cette guérison
Merveilleuse! et comment payer!...

SGANARELLE, se promenant sur le théâtre et s'éventant avec son chapeau.

Voilà, j'espère,
Un mal qui m'a donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon père,
J'ai recouvré la voix et la parole; mais,
Pour vous dire, très-haut, que je n'aurai jamais
D'autre époux que Léandre, et qu'il faut qu'on renonce
A me vouloir donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

J'annonce
Que rien n'ébranlera le parti que j'ai pris.

GÉRONTE.

Quoi?...

LUCINDE.

Vous m'opposeriez en vain larmes et cris.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Vos discours n'ont rien pour changer mon idée.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

Point, c'est une chose où je suis décidée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est, voyez-vous, de pouvoir paternel
Qui m'oblige à signer mon malheur éternel.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Pour me marier malgré moi, je le nie.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur se révolte à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Je me jetterais plutôt dans un couvent
Que d'épouser un homme à qui l'hymen me vend

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Non, non, point d'affaire... A parler de la sorte,
Vous perdez votre temps; je serai la plus forte.

GÉRONTE.

Quel flux de langue! il n'est pas moyen d'y tenir.

A Sganarelle.

En grâce, faites-la, monsieur, redevenir
Muette.

SGANARELLE.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse;
Et tout ce que je peux, moi, pour votre service,
C'est de vous rendre sourd, si vous le désirez.

GÉRONTE.

Je vous remercie.

A Lucinde.

Ah! tu crois donc...

LUCINDE.

Vous direz
Tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarrasse.

GÉRONTE.

Il te faut épouser dès ce soir même, Horace...

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

GÉRONTE.

Sotte!

SGANARELLE.

Mon Dieu!
Arrêtez. Laissez-moi me consulter un peu,
Et médicamenter cette affaire, sans trouble.
C'est une maladie étrange, qui redouble
Quand on la contrarie, et je sais le moyen...
Le remède qu'il faut donner.

GÉRONTE.

Pourrez-vous bien,
Monsieur, guérir aussi ce mal d'esprit?

SGANARELLE.

Sans doute.
J'ai des remèdes, là, pour tout; je ne redoute
Aucune maladie; et notre précieux
Apothicaire va nous servir de son mieux;
Un mot.

A Léandre.

Çà, vous voyez que l'ardeur téméraire,
Qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire
Aux sages volontés du père; que le temps
Presse, que les humeurs ont, en quelques instants,
Atteint le plus haut point d'aigreur; et qu'il importe
De trouver promptement un remède qui porte
Un grand coup à ce mal qui ne fait qu'empirer.
Pour moi, je n'en vois qu'un qu'il faille administrer.
C'est, — et de la façon la plus expéditive, —
C'est une prise, en bloc, de fuite purgative,
A combiner avec deux dragmes bien broyés
De *matrimonium* en pilules. — Voyez :
Peut-être fera-t-elle un peu la difficile
Pour prendre tout cela. Mais, étant fort habile
Dans votre métier, c'est à vous, par argument
Subtil, de l'y résoudre; et bénévolement
De lui faire avaler la chose sans encombre.
Allez, allez-vous-en faire avec elle, à l'ombre,
Un bon tour de jardin, afin de préparer
Les humeurs; cependant que sans désemparer,
J'entretiendrai son père ici. — Mais je m'explique
Très-net. — Vite au remède! au remède héroïque!

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, monsieur, venez-vous de dicter?
Je ne les ai, je crois, jamais ouï citer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues qui font, dans certains cas, merveille.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu d'insolence pareille
A la sienne ?

SGANARELLE.

Mon Dieu! les filles, quelquefois,
Sont des êtres têtus, ainsi que je le vois.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez penser comme elle est affolée
De ce Léandre. Elle est, je crois, ensorcelée.

SGANARELLE.

C'est la chaleur du sang dans les jeunes esprits,
Qui produit les effets dont vous êtes surpris.

GÉRONTE.

Pour moi dès que j'ai vu cette amour enflammée,
J'ai su toujours tenir ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous fîtes sagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché
Que Léandre d'ici ne se soit approché.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Quelque folie eût eu lieu, ce me semble!
Si je les eusse, un seul instant, laissés ensemble.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Elle eût été fille, je le crains fort,
A s'enfuir avec lui.

SGANARELLE.

Cela se peut.

GÉRONTE.

D'abord,
On m'avertit qu'il fait des ruses par centaine
Pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GÉRONTE.

Oui, mais il perd sa peine.

SGANARELLE.

Ah! ah!

GÉRONTE.

J'empêcherai qu'il ne lui dise un mot;
Certe.

SGANARELLE.

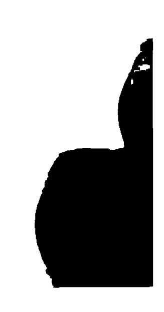
Il n'a pas affaire à quelqu'un qui soit sot,
Et vous avez, monsieur, des rubriques en tête
Qu'il ne sait pas; plus fin que vous n'est pas si bête!

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Palsanguenne! monsieu, voici du bacchanal!
Votre fille est partie avec l'original



D'apothicaire, en quoi se déguisait Léandre.
Et v'là le médecin, qui vient d'y faire prendre
Cette ordonnance-là!

GÉRONTE.

Comment, m'assassiner
De la façon! — Allons! il faut l'emprisonner. —
Un commissaire! vite!

A Lucas.

Empêche qu'il ne sorte.

A Sganarelle.

Ah! traître! on n'ira pas avec vous de main morte.

Il sort.

LUCAS.

Ah! par ma fi! monsieu le docteur, n'est-ce pas
Que vous serez pendu? — Ne bougez point d'un pas.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE, à Lucas.

Ouf! quel mal à trouver ce logis! — Des nouvelles
S'il vous plaît du docteur que vous...

LUCAS.

Alles sont belles!
Il va-t-être pendu

MARTINE.

Quoi! mon mari pendu!
Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

C'était dû,
Il a fait enlever la fille de not' maître.

MARTINE.

Hélas! mon cher mari! Cela pourrait-il être
Qu'on te pendît?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Comment! tu mourrais
Aux yeux de tant de gens! et tu le souffrirais!

SGANARELLE.

Que veux-tu que je fasse?

MARTINE.

Encor, si ta cognée
Eût fini de couper notre bois de l'année,
Je pourrais prendre un peu de consolation.

SGANARELLE.

Ah! tu me fends le cœur par tant d'affection.
Laisse-moi.

MARTINE.

Non, je veux demeurer, pour te rendre
Ton courage; et ce n'est qu'après t'avoir vu pendre
Que je te quitterai.

SGANARELLE, soupirant.

Ah!

LUCAS.

Va-t-il trépasser?

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE, LUCAS.

GÉRONTE, à Sganarelle.

Le commissaire vient, et saura vous placer
En un lieu qui de vous me réponde et me venge.

SGANARELLE, à genoux.

Hélas! ne pourrait-on me donner en échange
Quelques coups de bâton... vous savez...

GÉRONTE.

Pas du tout :
La justice ira droit son chemin jusqu'au bout.
— Mais que vois-je?

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je viens montrer Léandre
A vos yeux; et Lucinde à vos pieds vient se rendre.
Nous avons eu dessein de fuir dans quelque coin,
Et d'aller tous les deux nous marier au loin.
Mais nous sommes rentrés au devoir de famille.
Je ne veux pas, monsieur, vous voler votre fille,
Et c'est de votre main que je veux l'obtenir.
Ce que je vous dirai, pour n'y plus revenir,
C'est que, par un courrier, j'apprends, à l'instant même,
Et que mon oncle est mort, et que son vœu suprême
M'a nommé pour l'unique héritier de ses biens.

GÉRONTE.

Je vous donne ma fille et bénis vos liens,
Monsieur; je ne suis point à vos vertus rebelle.

SGANARELLE, à part.

La médecine, au moins, vient de l'échapper belle.

MARTINE.

Puisque te ne seras point pendu, cette fois,
Rends-moi donc grâce d'être un docteur, car, tu vois,
C'est moi seule qui t'ai procuré cette gloire.

SGANARELLE.

Oui, tu m'as procuré, — c'est le vrai de l'histoire, —
Je ne sais plus combien de bons coups de bâton !

LÉANDRE.

Allons! et comme dit Aristote ou Platon,
L'effet en est trop beau pour en garder rancune.

SGANARELLE, *à Martine.*

Soit. Je pardonne avec ma grandeur peu commune,
Mais, apprends, dès ce jour à vivre, aux yeux de tous,
Dans le plus grand respect avec un tel époux.
Et songe qu'ici-bas, la colère funeste
D'un médecin est plus à craindre que la peste.

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.



GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DE MOLIÈRE

MISE EN VERS

PERSONNAGES :

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. et de Mme de Sottenville.

M. DE SOTTENVILLE, gentilhomme campagnard, et père d'Angélique.

MADAME DE SOTTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin, à la campagne.

GEORGE DANDIN

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, seul.

Ah ! l'étrange embarras que femme demoiselle !
Et que mon mariage en ses ennuis recèle
Une leçon parlante à tous les paysans
Qui veulent s'élever, pour des riens séduisants,
Au-dessus de leur rôle, et s'allier tout comme
J'ai fait, à la maison du moindre gentilhomme !
La noblesse est très-bonne en soi, sans la flatter,
Oui, mais il est très-bon de ne s'y point frotter !
J'en ai trop vite acquis la science funeste,
Et je connais le ton des nobles que de reste.
Lorsque dans leur famille ils nous laissent entrer, —
Déboire sur déboire il nous faut rencontrer,
L'alliance qu'ils font n'est point de nos personnes,
Et c'est notre bien seul qu'ils épousent. — Tu donnes,
Pauvre George Dandin, plus que l'on ne te rend.
J'aurais beaucoup mieux fait, sans renier mon rang,
Tout riche que je suis en or et métairie,
D'épouser en bon lieu de paysannerie,
Que d'aller prendre ainsi femme au-dessus de moi,
Qui rechigne à porter mon nom, et, par ma foi,
Pense que tous mes biens ne me valent qu'à peine
L'honneur de m'appeler son mari. — Quelle aubaine !
Ah ! ah ! George Dandin ! George Dandin, mon cher !
C'est un terrible honneur qui vous coûte fort cher !

Et vous avez fait là, s'il faut qu'on vous le dise,
La plus impardonnable et plus grosse sottise!...
Ma maison me devient effroyable à présent,
Et je n'y rentre plus sans quelque ennui cuisant.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, à part, voyant sortir Lubin de chez lui.

Hé! que diantre chez moi venait faire ce drôle?

LUBIN, à part, apercevant George Dandin.

Oh! oh! voilà quelqu'un qui, par-dessus l'épaule,
Me regarde d'un air....

GEORGE DANDIN, à part.

Il ne me connaît point.

LUBIN, à part et s'évadant.

Il se doute, je crois, de quelque chose, — au point
Que...

GEORGE DANDIN, à part.

Ouais! il a grand'peine à saluer, me semble.

LUBIN, à part.

S'il disait qu'il m'a vu sortir de là... j'en tremble.

GEORGE DANDIN, s'arrêtant.

Bonjour.

LUBIN.

Ah! serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici?
Que je crois.

LUBIN.

Non, du tout, je n'y venais ainsi
Que pour bien voir demain la fête.

GEORGE DANDIN.

Hé !... tout à l'heure,
Dites-moi, vous sortiez, là, de cette demeure ?

LUBIN.

Chut !

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix !

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus !

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Plus bas !
Ou taisons-nous.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ? ne comprenez-vous pas ?

LUBIN.

Mon Dieu ! parce que !

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

On nous écoute
Peut-être.

GEORGE DANDIN.

Point.

LUBIN.

C'est que... ma foi, coûte que coûte,
Je viens d'entretenir, la dame de ces lieux

De la part de quelqu'un qui lui fait les doux yeux,
Il ne faut pas qu'on sache... entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Même
On m'a recommandé de prendre un soin extrême
A ce qu'aucun ne pût me voir... et c'est pourquoi
N'allez pas dire au moins que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN.

Moi?
Je n'ai garde.

LUBIN.

Je tiens à faire en toutes choses
Comme on me l'a prescrit.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

A ces causes,
Le mari, m'ont-ils dit, est un jaloux, un ours
Qui ne veut pas qu'on parle à sa femme d'amours,
Et qui se répandrait en fureurs sans pareilles
Si le bruit de cela venait à ses oreilles, —
Vous comprenez?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Et, sans en avoir l'air,
On le veut attraper tout doucement; — c'est clair,
N'est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Oh! très-clair!

LUBIN.

Et, si vous alliez dire
M'avoir vu de chez lui sortant, ce serait pire
Que tout, — vous entendez?

GEORGE DANDIN.

Que de reste. — Et comment
Appelez-vous celui qui vous pousse?

LUBIN.

Eh! vraiment
C'est le jeune seigneur de chez nous, le vicomte
De chose... foin! ce nom ne fait jamais mon compte...
Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Ah! ce jeune courtisan
Qui demeure...

LUBIN, lui montrant la maison.

Oui, près ces arbres... jugez-en,
Tenez.

GEORGE DANDIN, à part.

C'est pour cela que ce blondin fadasse
Est venu se loger contre moi — quelle audace!
J'avais bon nez du reste, et j'ai senti d'abord
Que c'est un voisinage à me faire du tort.

LUBIN.

Tétigué! c'est le plus brave homme de la terre.
Il m'a donné ces trois louis, en grand mystère,
Pour aller seulement dire à la dame ici
Qu'il est amoureux d'elle, et qu'il a grand souci
D'être admis à l'honneur de lui parler; — mordienne,
Voyez quelle fatigue! et pour qu'il m'en revienne
Un tel profit! — et qu'est-ce auprès de pareils coups,
Que mes jours de travail, où je gagne dix sous?

GEORGE DANDIN.

Eh bien! avez-vous fait le message?

LUBIN.

Pardine!
J'ai parlé là-dedans à certaine Claudine
Qui, du premier abord, vit ce que je voulais,
Et m'a vers sa maîtresse introduit sans délais.

GEORGE DANDIN, à part.

Coquine de servante, ah! tu prendras la porte!

LUBIN.

Tudieu! cette Claudine est tout à fait accorte,
Elle a subitement gagné mes amitiés,
Et si le cœur lui dit, nous serons mariés.

GEORGE DANDIN.

Eh! mais, quelle réponse a faite sa maîtresse
A ce beau courtisan qui par vos soins la presse?

LUBIN.

La dame m'a chargé de lui dire... attendez,
Me souviendrai-je bien?... oui... que les procédés
Si pleins d'honnêteté, l'affection si tendre
Qu'envers elle, en ce jour, montre monsieur Clitandre
L'obligent tout à fait; qu'il faudra cependant
A cause du mari se montrer fort prudent,
Et chercher quelque biais, quelque manière habile
A se pouvoir parler, sans éveiller sa bile.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! pendarde de femme!

LUBIN, riant.

Hé! hé! le tour est bon!
Et voilà de quoi rire en plein, car le barbon
Qui ne se doutera d'aucune fantaisie,
Aura trois pieds de nez avec sa jalousie,
Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Certes.

LUBIN.

Mais, bouche cousue au moins,
Gardez-vous bien d'aller causer devant témoins,
Afin que le mari n'apprenne pas la chose.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

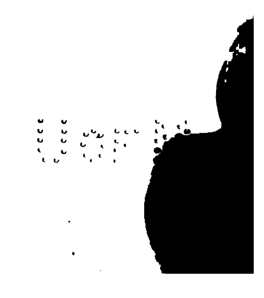
Ne disons rien. Tout au mieux se dispose
Je suis un fin matois sans paraître y toucher.

Il sort.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN, seul.

Eh bien ! George Dandin, vous avez, sans broncher,
Entendu de quel air vous traite votre femme ?
Voilà ce qu'en ménage est une grande dame
Lorsqu'on n'est qu'un vilain. On se voit arranger
De toutes les façons, — sans pouvoir se venger.
La gentilhommerie avec son étalage
Vous tient les poings liés, et rien ne vous soulage :
L'égalité d'état au mari maltraité
De se fâcher, au moins, laisse la liberté.
Si vous aviez affaire à quelque paysanne,
Vous vous feriez justice à bons grands coups de canne.
Mais vous vouliez tâter du noble devant tous,
Cela vous ennuyait d'être maître chez vous !...
Ah ! je me donnerais, tant j'enrage ma vie,
Cent soufflets, et voilà pour m'en passer l'envie.
Quoi ! d'un muguet ouïr impudemment l'amour !
Et, plus impudemment, promettre du retour !
Morbleu ! je ne veux pas, de tel nom qu'on m'appelle,
Laisser passer sans bruit occasion si belle.
Il me faut, de ce pas, m'aller plaindre au pouvoir
Du père et de la mère, et leur faire bien voir,
Pour en tirer raison, tous les sujets de peine
Que me donne leur fille, et le train qu'elle mène.
— Mais, les voici venir tous deux fort à propos.



SCÈNE IV.

M. DE SOTTENVILLE, MADAME DE SOTTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? eh bien ! on n'a pas l'air dispos;
Et vous me paraissez d'un grand trouble.

GEORGE DANDIN.

A tout prendre,
J'en ai de grands sujets, et...

MADAME DE SOTTENVILLE.

Mon Dieu ! notre gendre,
Que vous avez donc peu d'usage, dites-nous,
De ne pas saluer les gens, si près de vous !

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mère, on a bien autre chose
En tête, et...

MADAME DE SOTTENVILLE.

Quelque simple enfin qu'on vous suppose,
Savez-vous donc si peu votre civilité,
Et comme on vit parmi les gens de qualité,
Notre gendre ?

GEORGE DANDIN.

Comment?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Ce mot, ma belle-mère,
Dites, ne pouvez-vous jamais vous en défaire?
Ne sauriez-vous plier l'effort de votre voix
A me dire : madame ?

GEORGE DANDIN.

Eh! mais, quand je vous vois
M'appeler à tout coup : notre gendre, il me semble
Que je puis vous nommer : ma belle-mère!

MADAME DE SOTTENVILLE.

Ensemble
Nous sommes alliés, mais cela ne fait rien;
Les choses ne sont pas égales; sachez bien
Que ce n'est pas à vous d'user d'un mot qui sonne
De façon familière avec une personne
De ma condition, que chacun reste soi,
Et que, tout notre gendre, il est de vous à moi
Une grande distance à ne point méconnaître.

M. DE SOTTENVILLE.

Laissez cela, m'amour, pour voir ce que peut être
L'objet...

MADAME DE SOTTENVILLE.

Mon Dieu, monsieur de Sottenville, il faut
Que vous tombiez toujours dans le même défaut!
Vous avez, de par vous, d'étranges indulgences,
Et n'usez, qu'en tremblant, des nobles exigences
Par quoi l'on vous rendrait tout ce qui vous est dû.

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu! pardonnez-moi. Quand ne m'a-t-on rendu
Ce qu'on me doit? Qui peut, sur ce point, m'en apprendre?
J'ai montré maintes fois que je ne suis pas tendre
Et ne démords jamais de mes prétentions.
Mais je ne doute point de ses intentions,
Il suffit d'une ou deux leçons de politesse
Dont il profitera. — Sachons quelle tristesse
Vous avez dans l'esprit, mon gendre, en ce moment.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut vous parler catégoriquement,
Je vous déclarerai, monsieur de Sottenville...

M. DE SOTTENVILLE.

Doucement, apprenez que c'est chose incivile
D'appeler par leur nom les gens, et qu'à la cour,
Comme dans nos châteaux, on dit monsieur tout court.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! monsieur tout court, j'aurai donc à vous dire
Que ma femme...

M. DE SOTTENVILLE.

Tout beau! mais c'est de pire en pire!
Vous ne pouvez non plus vous servir de ce mot
De ma femme, en parlant de notre fille.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! sot!

Haut.

Ma femme n'est donc pas ma femme, à votre compte?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Elle est bien votre femme en tout point, mais, sans honte,
Il n'est pas libre à vous de l'appeler ainsi;
C'est ce que, tout au plus, vous pourriez faire, si
Vous aviez épousé l'une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN, à part.

George Dandin, tu n'as qu'à baisser les oreilles!

Haut.

Eh! de grâce entre nous, pour un instant, mettez
La gentillhommerie à part, et permettez
Que je vous parle enfin comme je peux.

A part.

Au diantre
Soit la cérémonie et l'embarras

Haut.

Donc, j'entre
En matière, et vous dis que je suis mal content
De mon mariage.

M. DE SOTTENVILLE.

Hein? et la raison? — Pourtant
Vous...

MADAME DE SOTTENVILLE.

Quoi! parler ainsi, mon gendre, d'une chose
Dont vous avez tiré tant d'avantages!

GEORGE DANDIN.

J'ose
Vous demander lesquels, madame; puisqu'ici



Madame y a! la chose a pour vous réussi
Assez bien, je crois; car, sans moi, ne vous déplaise,
Vos affaires marchaient en posture mauvaise,
Et mon argent servit d'abord à reboucher
D'assez bons trous; mais moi, de quoi, sans vous fâcher,
Aurai-je profité, que de l'allonge fière
De mon nom de Dandin en de la Dandinière?

M. DE SOTTENVILLE.

Eh! comptez-vous pour rien l'honneur d'être allié
Aux Sottenville?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Et puis, l'avez-vous oublié?
A l'antique maison de la Prudotterie,
Dont j'eus l'honneur de naître? et maison, je vous prie,
Où le ventre anoblit, ce qui rendra vos fils
Gentilshommes!...

GEORGE DANDIN.

Eh! oui, mes enfants, grands profits!
Seront nobles, mais moi, si l'on n'y met pas ordre,
Je vais être cocu.

M. DE SOTTENVILLE.

Comme vous semblez mordre
A cette qualité! Que veut dire ceci,
Notre gendre?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! cela veut dire ainsi
Que votre fille est loin de vivre en brave femme,
Et qu'enfin elle fait des choses, sur mon âme,
Qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Tout beau! mesurez-vous.
Ma fille est d'une souche à ce que les époux
Sont d'avance assurés contre toute aventure.
Le passé garantit l'honnêteté future,
Voilà trois cent trente ans que dans notre maison

De la Prudotterie, exemple de raison
Et de mœurs, on n'a pu citer une infidèle,
Ni même fille ou veuve ayant fait parler d'elle.

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu! dans la maison de Sottenville, on n'a
Jamais vu de coquette, et le ciel y donna,
Ainsi que la bravoure aux mâles, l'humeur chaste
Aux femelles, par droit d'hérédité, — la caste
Des vrais nobles, mon gendre, est comme un nid d'honneur.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Nous avons eu, mon gendre, — et c'est gloire et bonheur,
Une Grisélidis de la Prudotterie,
Beauté grave, à ne point entendre raillerie,
Qui, d'un coup d'éventail, rabattit le caquet
D'un duc qui lui glissait un mot dans un bouquet.

M. DE SOTTENVILLE.

Nous avions une belle Agnès de Sottenville
Qui refusa vingt mille écus, ou trente mille
D'un favori du roi, qui ne demandait rien
Que la simple faveur d'un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN.

Oh! votre fille, allez, n'est pas aussi farouche,
Et s'est apprivoisée en passant par ma couche.

M. DE SOTTENVILLE.

Mon gendre, expliquez-vous, car nous ne sommes pas
Gens à la supporter au chemin des faux pas.
Morbleu! sa mère et moi, sur le plus simple indice,
Nous serions des premiers à vous faire justice.

MADAME DE SOTTENVILLE.

En matières d'honneur, nous ne plaisantons point,
Nous l'avons élevée en sage au dernier point.

GEORGE DANDIN.

Ce que je puis vous dire, en toute certitude,
Moi, c'est qu'il est rôdant, par ici, d'habitude,
Un certain courtisan, que nous avons tous vu,

Qui d'amour envers elle est grandement pourvu,
Et lui fait, à ma barbe, arriver maint message
Qu'elle-même reçoit en personne peu sage.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Jour de Dieu! je me sens que je l'étranglerais
S'il fallait qu'elle fît vraiment de pareils traits,
Et qu'elle forlignât de l'honneur de sa mère!

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu! je passerais mon épée, en vrai père,
Tout au travers du corps d'elle et de son galant,
Rien que si je savais son honneur chancelant.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit la chose et vous porte ma plainte
Pour en avoir raison de vous.

M. DE SOTTENVILLE.

Soyez sans crainte
Et je vous la ferai de tous les deux. — Je suis
Pour serrer le bouton à quiconque, — et je puis...
Mais êtes-vous bien sûr de tout? plus haut nous sommes...

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTTENVILLE.

Songez-y bien, car, entre gentilshommes,
Il n'est pas question de faire un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Tout est trop vrai, vous dis-je, et mon fait est fort clair.

M. DE SOTTENVILLE.

M'amour, allez-vous-en parler à notre fille,
Tandis que, pour venger l'honneur de la famille,
J'irai parler à l'homme avec mon gendre.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Ah! Dieu!
Se pourrait-il, mon fils, qu'elle jouât ce jeu...
Et qu'elle s'oubliât si fort, après l'exemple

Qu'en moi, depuis l'enfance, elle touche et contemple!

Elle sort.

M. DE SOTTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-nous
Notre gendre, et n'ayez aucun souci pour vous,
Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, nous autres,
Quand on s'ose attaquer à ceux qui sont des nôtres. —

GEORGE DANDIN.

Le voici justement.

M. DE SOTTENVILLE.

Qu'il soit le bienvenu!

A George Dandin.

Demeurez là.

SCÈNE V.

CLITANDRE, M. DE SOTTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

M. DE SOTTENVILLE, à Clitandre.

Monsieur, suis-je de vous connu?

CLITANDRE.

De moi? — Non pas, monsieur, que je sache.

M DE SOTTENVILLE.

On m'appelle
Baron de Sottenville.

CLITANDRE.

Ah!... très-bonne nouvelle!

M. DE SOTTENVILLE.

Mon nom est bien en cour. Tout jeune et tout flambant,
J'eus, des premiers, l'honneur d'être à l'arrière-ban
De Nancy.

CLITANDRE.

C'est fort bien

M. DE SOTTENVILLE.

Dans la guerre civile,
Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sottenville,
Signala sa valeur et sa fidélité
En plus de vingt combats.

CLITANDRE.

J'en suis fort enchanté.

M. DE SOTTENVILLE.

Et mon aïeul, Bertrand de Sottenville, eut même,
Tant le roi l'estimait, l'avantage suprême
D'être admis, par édit, à vendre tout son bien
Pour le suivre outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTTENVILLE.

Eh bien!
On m'a conté, monsieur, que vous aviez dans l'âme
Un amour très-hardi pour une jeune femme
Qui n'est rien que ma fille, à qui donc je me doi,
Comme à l'homme que, là, vous voyez près de moi,
Lequel a depuis peu l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? moi?...

M. DE SOTTENVILLE.

Vous, et je suis aise de pouvoir prendre
S'il vous plaît, de vous-même un éclaircissement
De la chose.

CLITANDRE.

L'étrange invention vraiment!
Et que les médisants se mettent en dépense!
Qui vous a dit cela, monsieur?

M. DE SOTTENVILLE.

Quelqu'un qui pense
Le bien savoir, monsieur.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un a menti.
Je suis un honnête homme, et serais-je sorti
De cette honnêteté pour un acte si lâche?
Moi, — rien que le soupçon étrangement me fâche, —
Moi? J'oserais aimer, grand Dieu! j'aurais le front
De suivre et courtiser la fille du baron
De Sottenville, lui, dont j'honore et révère,
Comme l'antique nom, la loyauté sévère...
Quiconque vous a dit cette chose est un sot.

M. DE SOTTENVILLE.

Eh bien! mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un gueux.

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Pas un mot? —
Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Sur mon âme,
Si je savais qui c'est, il aurait cette lame
Dans le ventre.

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Allons donc, soutenez vos discours.

GEORGE DANDIN.

Ils sont tout soutenus. Tout est vrai, sans recours.

CLITANDRE.

Serait-ce votre gendre?...

M. DE SOTTENVILLE.

Oui, qui m'a porté plainte.

CLITANDRE.

Il peut remercier, je vous le dis sans feinte,
L'avantage qu'il a de vous appartenir;
Sans quoi, je saurais bien lui montrer à tenir
De semblables propos sur des gens de ma sorte.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SOTTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

MADAME DE SOTTENVILLE.

La jalousie est chose étrange; il faut qu'on sorte
De cette incertitude, et j'amène en ces lieux
Ma fille, afin de tout éclaircir à vos yeux.

CLITANDRE, à Angélique.

Madame est-ce donc vous, parlez, qui de vous-même,
Auriez dit à monsieur qu'en secret je vous aime?

ANGÉLIQUE.

Hé! comment le dirais-je? il faudrait le savoir.
Cela serait-il? ah!... Je voudrais bien le voir
Que l'on fût amoureux de moi, je le conseille,
Jouez-vous-y! tentez une chose pareille!
Vous trouverez à qui parler, ayez recours
Aux ruses des amants, à leurs plus fins détours,
Essayez, par plaisir, des tendres ambassades,
Des petits billets doux, même des escalades
Quand mon mari n'est pas à la maison. — Ou bien
Épiez quand je sors pour nouer l'entretien...
Vous n'avez qu'à venir, et je vous jure en face
Que vous serez reçu comme il faut, quoi qu'on fasse.

CLITANDRE.

Hé! la, la, doucement, madame, finissons,
Il ne faut pas, grand Dieu! faire tant de leçons,
Et vous tant gendarmer. — Qui vous dit que je songe
A vous aimer? — On peut dire un très-gros mensonge.

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu! que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter?

CLITANDRE.

On dit ce qu'on veut. Mais, vous pouvez attester
Si-je vous ai parlé d'amour, quand la fortune
M'a fait vous rencontrer, et si d'œillade aucune...

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, et vous auriez été
Bien reçu...

CLITANDRE.

Je vous jure, en toute vérité,
Qu'avec moi vous n'avez, madame, rien à craindre,
Que les belles de moi n'ont jamais à se plaindre,
Et que j'honore trop et vous et vos parents
Pour oser vous aimer; les cieux m'en sont garants.

MADAME DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Eh bien? vous le voyez.

M. DE SOTTENVILLE.

Que dites-vous, mon gendre?
Vous voilà satisfait, hein?

GEORGE DANDIN.

Je dis qu'à tout prendre,
Ce sont contes en l'air et pour dormir debout,
On sait bien ce qu'on sait; et pour aller au bout
Puisqu'il faut parler net, que, d'un air peu maussade,
Elle a reçu de lui, tantôt, une ambassade.

ANGÉLIQUE.

Une ambassade! vous?

CLITANDRE.

Une ambassade! moi?

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLITANDRE, à Claudine.

Est-il vrai?

CLAUDINE.

Rien n'est plus faux, sur ma foi.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, pas un mot, carogne que vous êtes!
J'en sais sur votre compte, et tout ce que vous faites;
Vous avez introduit, ce matin, le courrier.

CLAUDINE.

Moi?

GEORGE DANDIN.

Vous! ne faites point la sucrée, à nier

CLAUDINE.

Que le monde aujourd'hui se donne de licence
De m'aller soupçonner, moi, la pure innocence!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce, on vous connaît.

CLAUDINE, à Angélique.

Hélas!

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN.

Paix! vous dit-on. — Je suis las.
Vous pourriez bien payer pour tous, toute la somme.
Et vous n'avez pas, vous, de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'est une fausseté qui me touche à tel point,
Que je n'ai plus de force, et je n'y réponds point.
Cela vous blesse au cœur de se voir accusée
Par un mari, quand, certe, on ne s'est avisée
Que de ce qu'on doit faire. Ah! si j'ai quelque tort
C'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Je suis fort

De cet avis.

ANGÉLIQUE.

Mon vrai malheur, je le déclare,
Est de prendre l'hymen en estime trop rare.

Plût au ciel que je fusse en humeur, comme il croit
D'avoir quelque mystère avec qui que ce soit!
Je serais moins à plaindre. Adieu, je me retire;
Je ne puis supporter tout ce qu'on ose dire.
Tant d'outrages!...

Elle sort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté CLAUDINE.

MADAME DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Allez, vous ne méritez pas
Une pareille femme.

CLAUDINE.

Ah! pour le mettre au pas,
Il mériterait bien qu'elle fît de manière
A ce qu'il eût dit vrai. Je serais la première,
Si j'étais à sa place, à n'y point marchander.

A Clitandre.

Oui, monsieur, croyez-moi, vous devez, sans tarder,
Et, pour le bien punir, courtiser ma maîtresse,
D'avance à vos amours mon esprit s'intéresse,
Et je m'emploîrai toute à tout, je vous promets,
Pour vous faire contents, sans qu'il y puisse mais.

Elle sort.

M. DE SOTTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, une leçon si bonne.
Et votre procédé ne vous laisse personne.

MADAME DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Allez! et traitez mieux gens de noble maison.

Elle sort.

GEORGE DANDIN.

J'enrage d'avoir tort alors que j'ai raison.

SCÈNE VIII.

M. DE SOTTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, à M. de Sottenville.

Vous savez ce que veut l'honneur, en cas d'offense...

M. DE SOTTENVILLE.

A vos ordres, monsieur! Mon gendre, la défense
Vous fait défaut. Donnez la satisfaction
Que demande monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment?

M. DE SOTTENVILLE.

Oui, l'action
Qu'en l'accusant à tort vous vous êtes permise,
Veut réparation dans les règles.

GEORGE DANDIN.

Sottise!
C'est chose dont, morbleu! je ne suis pas d'accord,
De l'avoir accusé, comme l'on dit, à tort.
Et je sais bien toujours qu'en penser.

M. DE SOTTENVILLE.

Il n'importe,
Et quoi que vous pensiez, sa parole l'emporte.
Il a nié, c'est tout. Vous n'avez, en effet,
Nul droit de n'être point du dédit satisfait.

GEORGE DANDIN.

Si bien — n'est-ce point là de quoi damner son âme! —
Que si je le trouvais couché près de ma femme,
Il serait quitte encor pour se dédire.

M. DE SOTTENVILLE.

Allons!

Point de raisonnements; et, sans retards plus longs,
Mon gendre, faites-lui vos excuses.

GEORGE DANDIN, à part.

J'enrage!

Haut.

Des excuses, après...

M. DE SOTTENVILLE.

Ne craignez nul outrage,
C'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurais...

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu!
Mon gendre, n'allez pas mettre ma bile en feu!
Je serais avec lui contre vous; — qu'on se laisse
Gouverner par moi.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! Dandin, quelle faiblesse!

M. DE SOTTENVILLE.

Votre bonnet en mains, le premier — et plus bas.
Monsieur est gentilhomme et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN.

Ouf!...

M. DE SOTTENVILLE.

Dites après moi : « Monsieur...

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Monsieur*...)

M. DE SOTTENVILLE.

« Je vous demande
« Pardon... »

Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.

Ha!...

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Je vous demande pardon*...)

M. DE SOTTENVILLE.

« Des soupçons que par une erreur grande
J'avais conçus de vous... » Répétez avec moi...

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Des soupçons que par une erreur grande j'avais conçus de vous...*)

M. DE SOTTENVILLE.

« Et croyez que je suis votre serviteur. »

GEORGE DANDIN.

Quoi!
Voulez-vous que je sois le serviteur d'un homme
Qui me fera cocu?

M. DE SOTTENVILLE, le menaçant encore.

Ha!

CLITANDRE, à M. de Sottenville.

Laissez! — C'est tout comme.

M. DE SOTTENVILLE.

Non, je veux qu'il achève et qu'il n'y manque rien.
« Et croyez que je suis... »

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Et croyez que je suis...*)

CLITANDRE, à George Dandin.

Il suffit. Je suis bien
Le vôtre, de tout cœur, cher monsieur, et j'oublie
Tout ce qui s'est passé.

A M. de Sottenville.

Pour vous, je vous supplie
D'agréer mes saluts; et j'ai beaucoup d'ennui
De ce petit chagrin qu'on vous donne aujourd'hui.

M. DE SOTTENVILLE.

Je vous baise les mains, et, si je vous y mène,
Nous pourrons courre un lièvre en mon petit domaine.



CLITANDRE.

C'est trop d'honneur.

Il sort.

M. DE SOTTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut
Que l'on pousse une affaire, en la prenant de haut.
Adieu, je vais rejoindre et rassurer ma fille.
Vous avez pris racine au sein d'une famille
Qui saura vous donner un appui toujours prompt,
Et ne souffrira pas que l'on vous fasse affront.

Il sort.

SCÈNE IX.

GEORGE DANDIN, seul.

Ah! que je... vous l'avez voulu, mon pauvre George,
Pauvre George Dandin! on vous tient à la gorge!
Et vous l'avez voulu! pleurez, criez, pestez!
Vous avez justement ce que vous méritez!...
Désabusons au moins et la mère et le père.
Allons! j'en trouverai quelque moyen, j'espère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Eh! sans doute il fallait que cela vînt de toi,
Et que tu l'eusses dit, ainsi que je le voi,
A quelqu'un qui l'aurait redit à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, c'est bien vrai, j'en ai touché peut-être
Quatre mots en passant à ce quidam, afin
Qu'il ne dît point m'avoir vu sortir... Suis-je fin?...
Les gens de ce pays sont babillards en diable!

CLAUDINE.

Ce monsieur le vicomte est d'humeur incroyable
De se choisir un tel messager, sur tous ceux
Dont il peut disposer! — C'est être bien chanceux!

LUBIN.

Sois sûre, une autre fois, que j'y prendrai mieux garde.

CLAUDINE.

Il sera temps!

LUBIN.

Assez, n'en parlons plus. — Regarde
Un peu de mon côté.

CLAUDINE.

Hé bien?

LUBIN, d'un ton caressant.

Claudine...

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne sais-tu pas ce que je te veux, moi?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE.

Ah!... Tout de bon?

LUBIN.

Oui, mordienne!
Oui, le diable m'emporte! on me croira sans peine,
Puisque j'en jure.

CLAUDINE.

Bien! c'est au mieux.

LUBIN.

Je me sens
Tout tribouiller le cœur à te voir; dans trois cents
Je ne verrais que toi.

CLAUDINE.

Vrai?

LUBIN.

C'est une folie.
Mais comment fais-tu donc pour être si jolie?

CLAUDINE.

Comme les autres.

LUBIN.

Tiens! Claudine, il ne faut point
Tant de beurre pour faire un quarteron. — Le point
Où je vise tout franc, c'est que tu sois ma femme.
Je serais ton mari par conséquence, et, dame!
Nous serions tous les deux femme et mari. Voilà.

CLAUDINE.

Peut-être serais-tu jaloux, comme cela
Se pratique ici près.

LUBIN.

Oh!

CLAUDINE.

Pour moi, je déteste
Les maris soupçonneux à l'égal de la peste,
Et j'en veux un que rien n'effarouche, vois-tu,
Un si confiant, un si sûr de ma vertu
Qu'il me vît sans chagrin au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Eh bien! tout justement, voilà comme nous sommes.

CLAUDINE.

C'est le plus sot calcul que de se défier
D'une femme à toute heure et que de l'épier;
Cela nous fait penser à mal; on ne consulte
Que la gêne où l'on est; enfin il n'en résulte
Rien de bon pour personne, et les maris se font,
Souvent par leur vacarme, eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Avec moi vous aurez liberté tout entière.

CLAUDINE.

Pour n'être pas trompé c'est la bonne manière.
Lorsqu'un mari se met à la discrétion
De sa femme, elle agit de modération;
Et c'est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse,
Et nous disent : Prenez. Nous puisons à la source
Juste ce qu'il nous faut et suivant la raison.
Mais, pour les chicaniers, c'est toujours la saison
De grapiller sur eux, et nous savons les tondre.

LUBIN.

Va, je serai de ceux, l'amour peut t'en répondre,
Que l'on voit, pour ouvrir leur bourse, toujours prompts.
Tu n'as qu'à m'épouser.

CLAUDINE.

Eh bien! oui, nous verrons.

LUBIN.

Tu verras que je suis un phénix, un prodige!
Claudine, viens donc là.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Tout doux! je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! hé!
Sans vous fâcher, un tout petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là — d'aucuns je n'entends raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE, le repoussant.

Hai!

LUBIN, la contrefaisant.

Hai! hai! ha! quelle rudoirie
Pour les pauvres gens! — fi! que c'est donc impoli
De les tant rebuter à ce jeu si joli!
Vilaine, n'as-tu pas de honte d'être belle
Et de ne vouloir pas qu'on te caresse, eh!...

CLAUDINE.

Telle
Que tu me vois, je vais te donner sur le nez.

LUBIN.

Ha! farouche! sauvage! Ah! fi! pouah! oui, venez
Me taper. — Je suis là.

CLAUDINE.

Par trop tu t'émancipes,

LUBIN.

Qu'est-ce que ça te fait? D'où vient que tu te grippes
Au lieu de laisser faire à ce pauvre garçon...
Qui souffre...

CLAUDINE.

On ne fait point en avril la moisson.

LUBIN.

Un tout petit baiser seulement, à rabattre
Sur le mariage. Eh!

CLAUDINE.

Cessez de vous esbattre.
Je suis votre servante.

LUBIN.

Ah! Claudine, pitié!

CLAUDINE.

Hé! que nenni. J'y fus déjà prise à moitié.
Adieu. Va-t'en, et dis à monsieur le vicomte
Que son billet sera remis, et qu'il y compte.

LUBIN.

Adieu donc, rude ânière!

CLAUDINE.

Ah! le mot de bon goût!

LUBIN.

Adieu, caillou, rocher, pierre de taille et tout
Ce qu'on voit de plus dur au monde!... Ah! la tigresse!
Adieu!

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse...
Mais la voici qui vient avec son cher époux!
Jusqu'à ce qu'elle soit bien seule, éloignons-nous.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non, non, je ne suis pas de ceux que l'on abuse
Facilement avec de grands mots; — quelque buse!
Mais moi, je suis certain du rapport qu'on me fit,
Le reste est baliverne, et ce qu'on sait suffit.

SCÈNE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE, au fond du théâtre, à part.

La voilà — mais il est avec elle.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Entre toutes
Vos grimaces, j'ai vu, sans les plus légers doutes,
La vérité des faits que l'on m'a démontrés,
Et votre peu d'égard pour nos liens sacrés.

Clitandre et Angélique se saluent.

Mon Dieu! finissez donc vos sottes révérences!
C'est par de faux respects payer mes remontrances,
Et trop se moquer...

ANGÉLIQUE.

Moi! me moquer, jamais.

GEORGE DANDIN.

Or,
Je sais votre pensée, et je connais

Clitandre et Angélique se font de nouveau des révérences.

Encor!
Ah çà, ne raillons pas davantage. Sans peine

Je comprends (j'y suis fait) que votre orgueil me tienne
Fort au-dessous de vous par le hasard du nom;
Et ne veux nuls respects pour ma personne, non;
Mais j'entends qu'on respecte, — et là, changent les rôles
Les saints nœuds conjugaux....

Angélique fait signe à Clitandre.

Vous haussez les épaules!
Je n'ai pourtant pas dit de sottises, ma foi.

ANGÉLIQUE.

Hé! qui songe à hausser les épaules!

GEORGE DANDIN.

J'y voi
Très-clair. — Je vous redis, souffrez ce verbiage,
Qu'il est de saints devoirs, et que le mariage
Est bien de ceux auxquels est dû plus de respect,
Et qu'il est malséant et même fort suspect
D'agir comme on vous voit le faire. Je crois mettre...

Angélique fait signe de la tête à Clitandre.

Qu'avez-vous à hocher la tête, et vous permettre
Une grimace?...

ANGÉLIQUE.

Moi? Je ne sais pas un mot
De ce qu'on veut me dire.

GEORGE DANDIN.

Et moi, je le sais trop.
Et je suis pas à pas vos mépris à la trace.
Si l'on n'est point né noble, on provient d'une race
Sans reproche, où ne fut nul alliage au bien.
La maison des Dandins...

CLITANDRE, derrière Angélique sans être aperçu de George Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Hé?

ANGÉLIQUE.

Quoi? je ne dis mot.

Georges Dandin tourne autour de sa femme et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.

SCÈNE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

On le prend là qui rôde
Encore autour de vous, attendant la maraude.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, est-ce ma faute? et que puis-je, après tout,
Y faire?

GEORGE DANDIN.

Ce qu'avec la volonté, le goût
De ne plaire qu'au sien, une femme sait faire
Pour écarter chaque homme et se tirer d'affaire.
Les galants sont partout des mouches que le miel
D'un doux regard attire à son tacite appel,
Et les femmes d'honneur ont certaines manières
De les chasser d'abord, sans bâtons ni lanières.

ANGÉLIQUE.

Les chasser?... je ne puis vraiment m'effaroucher
Qu'on me trouve bien faite, et ne crois point pécher
A me l'entendre dire.

GEORGE DANDIN.

Oui, mais quel personnage
Voulez-vous qu'un mari joue à ce badinage?

ANGÉLIQUE.

Celui d'un honnête homme, heureux et même fier
De voir fêter par tous un être doux et cher,
Et d'y trouver unis son plaisir et sa gloire.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet, ce n'est pas mon histoire.

Les Dandins ne sont point, sans vous faire d'affront,
Accoutumés...

ANGÉLIQUE.

Ah ! bien, ils s'accoutumeront. —
Pour moi, je vous déclare, en franchise profonde,
Que mon dessein n'est point de renoncer au monde,
Afin de m'enterrer vive dans un mari.
Comment ! parce qu'un homme aura fait le pari
De nous prendre pour femme, il nous viendra l'envie
De dire adieu, s'il gagne, à tout ce que la vie,
La nature ont de fête et d'aise à nous offrir !
C'est une tyrannie impossible à souffrir.
J'aime de ces messieurs les prétentions fortes
Qui veulent qu'aux plus beaux plaisirs nous soyons mortes
Pour ne vivre qu'en eux ! on en aura le temps,
Et c'est mourir trop tôt que mourir à vingt ans.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi, sans rougir, sans même être étonnée,
Que vous traitez la foi que vous m'avez donnée ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? vous l'ai-je donnée ? avez-vous seulement
Demandé ma pensée et mon consentement ?
Avec mes parents seuls vous avez fait le pacte,
Et m'avez arraché ma parole avec l'acte.
Ce sont eux proprement qui vous ont épousé.
C'est pourquoi, dès qu'en rien vous vous croirez lésé,
Vous devrez vers eux seuls diriger votre plainte.
Pour moi, qui n'ai cédé ma main que par contrainte,
Je prétends batailler avec vos volontés,
Et jouir, s'il vous plaît, des douces libertés
Que l'âge me promet, sans m'attrister d'alarme,
Voir un peu le beau monde, et savourer le charme
De m'entendre conter des douceurs amplement;
Préparez-y vous donc pour votre châtiment,
Et rendez grâce au ciel qui vous donne une épouse
Incapable, malgré votre fureur jalouse,
D'une pire vengeance, avec quoi vous jouez.

GEORGE DANDIN.

Ah! ah! voilà comment vous nous amadouez?
Je suis votre mari, diantre! et vous dis, madame,
Je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme,
Et dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Je me sens dans les doigts
Mille démangeaisons d'accommoder cent fois
Sa figure en compote, à l'effet de la rendre
Hors d'état de leur plaire à tous ces beaux Clitandre!
Ah! Dandin! tu pourrais faire quelque malheur,
Mieux vaut quitter la place en rongeant ta douleur.

Il sort.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Je guettais son départ avec impatience,
Pour vous rendre ce mot en toute confiance,
Madame, de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE, *à part.*

Le billet lui sourit, comme nous le croyons...

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, mon Dieu! que ce billet s'explique
D'une façon galante et vraiment sans réplique!
Comme à leurs actions, vraiment les gens de cour
Donnent à leurs écrits un agréable tour!
Et qu'est-ce, à côté d'eux, que nos gens de province!

CLAUDINE.

Vous jugez les Dandins d'un mérite assez mince
Que je crois.

ANGÉLIQUE.

Reste ici. Je vais répondre.

CLAUDINE, seule.

Bien.
Je pense qu'il ne faut lui recommander rien,
Mais voici...

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vous avez, monsieur, disons-le vite,
Un adroit messager.

CLITANDRE.

C'est qu'il faut que j'évite
D'envoyer de mes gens. Tu comprends; mais dis-moi,
Je voudrais m'acquitter de ce que je te doi!

Il fouille dans sa poche.

CLAUDINE.

Hé, monsieur! je vous prie, il n'est pas nécessaire
J'ai pour vous dans le cœur une amitié sincère,
Et si de bons secours par moi vous sont prêtés,
C'est parce que je vois que vous le méritez.

CLITANDRE, donnant de l'argent à Claudine.

Je te suis obligé.

LUBIN, à Claudine.

Dis donc, puisque nous sommes
Pour être mariés, entre nous toutes sommes
Doivent être en commun : donne-moi celle-ci.

CLAUDINE.

Je te la garde avec le baiser... c'est ainsi...

CLITANDRE.

Claudine! as-tu remis à ta belle maîtresse
Mon billet de tantôt?

CLAUDINE.

Si bien qu'elle s'empresse
D'y répondre à cette heure.

CLITANDRE.

Eh! pourrais-je, un moment,
L'entretenir?

CLAUDINE.

Très-bien. Je vais tout aisément
Vous conduire vers elle.

CLITANDRE.

Et, sans qu'elle se fâche,
Et sans rien risquer...

CLAUDINE.

Non, non, laissez-moi ma tâche.
Son mari n'est pas là. D'ailleurs, ce n'est point lui,
Monsieur, dont nous devons craindre le plus d'ennui,
C'est du côté des père et mère, mais pourvu,
Qu'ils soient bien amusés... enfin, tout est prévu,
Suivez-moi.

CLITANDRE.

Je me livre à toi, de corps et d'âme.

LUBIN, seul.

Tétiguienne! morgué! quelle maîtresse femme
J'aurai là! quel trésor!

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, à part.

Voici, pour mon salut,
Notre homme de tantôt. Plût au ciel qu'il voulût

Témoigner aux parents, de toute cette histoire
Et des faits trop réels qu'ils ne veulent pas croire!

LUBIN.

Ah! vous voilà, monsieur le babillard damné,
Qui ne deviez rien dire, et qui, le dos tourné,
N'avez rien eu de plus pressé que d'aller faire
Confidence au dehors de toute mon affaire!

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui, vous; vous avez tout redit au mari,
Et vous êtes seul cause, en restant, à l'abri,
Qu'il a fait un vacarme affreux, je suis bien aise
De savoir vos façons et qu'un secret vous pèse.
Et cela ne va pas m'enseigner à demi
A ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon ami.

LUBIN.

Si, comme il le fallait, vous aviez su vous taire
J'aurais pu vous conter encor, sous le mystère,
Ce qui se passe à l'heure où nous sommes : mais non,
Et vous ne saurez rien pour vous punir.

GEORGE DANDIN.

Au nom
De tous les saints du ciel, qu'est-ce donc qui se passe

LUBIN.

Rien, rien. C'est pour avoir bavardé.

GEORGE DANDIN.

Mais, de grâce

LUBIN.

Vous n'en tâterez plus, et je vous laisse enfin
Sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Oh !... arrête un peu.

LUBIN.

Trop fin
Pour cela.

GEORGE DANDIN.

Rien qu'un mot.

LUBIN.

Vous me feriez la queue,
Et je vous vois venir doucement d'une lieue.

GEORGE DANDIN.

Du tout, et je voulais...

LUBIN.

Nennin, nennin. Tenez,
Vous me voulez, je vois, tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose, et...

LUBIN.

Oui, ça ferait votre compte
Que je vous dise un peu que monsieur le vicomte
Vient de donner sa bourse à Claudine, et qu'alors,
Tandis que le mari de la dame est dehors,
Elle a vite introduit le galant chez sa belle...
Mais non, je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

Je t'appelle
Pour que tu dises...

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Mais je veux te donner...

LUBIN.

Tarare !

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, seul.

L'innocent! — je n'ai pu l'amener
A ce que je voulais de rendre témoignage...
Mais le nouvel avis que ce sot personnage
Laisse échapper, revient au même tout à fait.
Et si, comme il le dit, le galant, en effet,
Est chez moi, voilà bien de quoi faire comprendre
Aux parents que leur fille est un sujet d'esclandre.
Mais, cet avis, comment le bien mettre à profit?
Si je rentre chez moi, mon premier pas suffit
Pour faire s'évader le drôle, et quelque chose
Que je puisse avoir vu pour le bien de ma cause,
Ou plutôt pour le mal, on ne me croira point
Et l'on dira toujours que je rêve. — Autre point:
Si je m'en vais quérir belle-mère et beau-père
Sans être sûr au nid de trouver la vipère,
Ce sera pire encore, et je retomberai
Dans l'inconvénient de tantôt; c'est trop vrai.
Pourrais-je point sans bruit, m'éclaircir par moi-même,
S'il est bien encor là?

Après avoir regardé par le trou de la serrure.

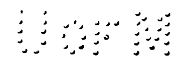
Bon! triomphe suprême!
J'ai pu, par la serrure, apercevoir d'abord
Mon faquin tout auprès de ma femme, — le sort
Me donne ici de quoi confondre ma partie,
Et m'amène à propos, pour gagner la partie,
Les juges dont j'avais le plus besoin.

SCÈNE IX.

M. DE SOTTENVILLE, MADAME DE SOTTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin.
Vous n'avez pas voulu me croire ce matin,



Pour nier, votre fille en a fait à sa mode,
Mais j'ai de quoi prouver comme elle m'accommode,
Et, Dieu merci, mon fait est si clair maintenant
Que le doute, en ce point, serait impertinent,
Et que vous conviendrez que l'on me déshonore.

M. DE SOTTENVILLE.

Notre gendre, eh ! comment, vous en êtes encore
Là-dessus !

GEORGE DANDIN.

Sur quoi donc voulez-vous que je sois
Après les coups sanglants qu'aujourd'hui je reçois?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Vous nous brisez la tête avec la même antienne.

GEORGE DANDIN.

Oui, madame, et l'on fait cent fois pis à la mienne.

M. DE SOTTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non, mais bien d'être pris pour dupe par chacun.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Eh quoi ! ne sauriez-vous de vos sottes pensées
Vous défaire ?

GEORGE DANDIN.

Non pas, elles sont trop sensées;
Mais je me voudrais bien défaire lestement
D'une femme qui fait ma honte et mon tourment.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à bien dire.

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu ! c'est trop.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut pas rire.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Souvenez-vous qu'enfin vous avez épousé
Une demoiselle!

GEORGE DANDIN.

Ouf! il serait malaisé
De l'oublier jamais. Je m'en souviens de reste.

M. DE SOTTENVILLE.

Songez donc, mesurant votre air et votre geste,
A parler d'elle avec plus de forme et d'égards.

GEORGE DANDIN.

Eh! que ne songe-t-elle, évitant tous écarts,
A me traiter avec plus d'honneur elle-même,
Par convenance et sans pour cela qu'elle m'aime?
Eh quoi! parce qu'elle est fille noble, il faudra
Qu'elle fasse de moi... tout ce qu'elle voudra,
Et sans que de souffler j'aie au moins la licence?

M. DE SOTTENVILLE.

Mais, elle a, ce matin, prouvé son innocence,
Quand ce fut, devant tous, un point bien entendu
Qu'elle ne connaît pas ce galant prétendu.

GEORGE DANDIN.

Et si je vous disais, afin de la confondre,
Qu'il est seul avec elle à présent : que répondre?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Avec elle, et dans ma maison, là.

M. DE SOTTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Mon gendre, si cela
M'est prouvé, nous serons tous deux pour vous contre elle

M. DE SOTTENVILLE.

L'honneur de notre nom est la grande querelle.
Et si vous dites vrai, je ne la connais plus,
Et nous l'abandonnons à vos droits absolus.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Au moins, donnez la preuve.

M. DE SOTTENVILLE.

N'allez pas faire encor comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

L'épreuve
Est sûre. Vous verrez.

Montrant Clitandre, qui sort avec Angélique.

Tenez, ai-je menti?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE,
M. DE SOTTENVILLE et MADAME DE SOTTENVILLE,
avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE, *à Clitandre.*

Adieu, je ne serai calme, que vous parti...
J'ai tant à craindre, hélas!

CLITANDRE.

Ne pourrai-je, madame,
Vous parler cette nuit?

ANGÉLIQUE.

C'est le vœu de mon âme,
J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN, *à M. et à Mme de Sottenville.*

Approchons, pas à pas.
Par derrière, si bien qu'ils ne nous verront pas.

CLAUDINE.

Ah! madame, tout est perdu — fâcheuse affaire!
Père, mère et mari!

CLITANDRE.

Grand Dieu!

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi faire
Tous deux et taisez-vous.

Haut à Clitandre.

Quoi! vous osez agir
De la sorte avec moi, sans crainte et sans rougir!
Après le grand débat de ce matin, j'admire
Comme vous cachez bien vos feux! On me vient dire
Que vous avez pour moi dans le cœur de l'amour,
Et que vous m'en voulez demander le retour.
J'en fais voir mon dépit, ma colère profonde,
Et m'en explique à vous aux yeux de tout le monde.
Vous niez hautement la chose, et me jurez,
Par les serments les plus honnêtes et sacrés,
N'avoir de m'offenser conçu la moindre idée...
Et puis, le même jour, je me vois obsédée
De votre hardiesse à venir, sans raison,
Me relancer soudain jusque dans ma maison,
Me faire vos aveux et d'une sotte flamme
Solliciter le prix; comme si j'étais femme
A violer la foi jurée à mon époux,
Et m'oser départir, pour d'autres ou pour vous,
De la vertu que mes parents m'ont enseignée! —
Si mon père, dont l'âme est d'une ombre indignée,
Savait votre conduite, il vous écraserait.
Mais une honnête femme, en son propre intérêt,
N'aime point les éclats, et je saurai me taire.

Après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.

Je vous veux, cependant, montrer sans commentaire,
Que toute femme enfin que je suis, je me fais
De la force en moi-même et du courage assez
Pour punir les affronts que l'on me fait, — et comme
Votre action vers moi n'est pas d'un gentilhomme,

Je ne veux pas non plus vous faire un traitement
De gentilhomme.

Angélique prend le baton et le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.

CLITANDRE, criant comme s'il avait été frappé :

Ah! ah! ah! ah! ah! Doucement.

Il sort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins CLITANDRE.

CLAUDINE.

Fort, madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE, faisant semblant de parler à Clitandre.

S'il vous reste
Des choses sur le cœur, voilà qui vous atteste
Que je suis toujours là pour vous répondre, moi.

CLAUDINE.

Tâchez d'apprendre à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE, faisant l'étonnée.

Eh quoi!
Vous êtes là, mon père?

M. DE SOTTENVILLE.

Et je vois bien, ma fille,
Que tu te fais, de mieux en mieux, de ma famille
Un digne rejeton en courage et vertu :
Viens çà que je t'embrasse!

MADAME DE SOTTENVILLE.

Et moi donc! Ah! vois-tu,
Je reconnais mon sang et je pleure de joie
Aux choses qu'à nos yeux ta sagesse déploie.

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu! que vous devez, mon gendre être ravi! —
Que l'aventure et tout ce qui s'en est suivi

Ont de quoi vous remplir de douceur et de charme!
Vous aviez tout à l'heure un vrai sujet d'alarme,
Et je le partageais, mais vos justes soupçons
Se trouvent dissipés d'agréables façons.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, et sur l'heure où nous sommes
Vous devez être enfin le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Une femme pareille, où la pourrait-on voir?
Vous êtes mille fois trop heureux de l'avoir,
Et devriez baiser ses pas dans la poussière.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! serpent!

M. DE SOTTENVILLE,

Qu'est-ce donc? quelle humeur singulière?
Je ne vois pas, après tout ce qui s'est passé,
Que vous soyez, mon gendre, à la joie empressé!
Remercîrez-vous pas votre excellente femme
De la grande amitié qu'elle vous montre.

GEORGE DANDIN, à part.

Infâme!

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, laissez, de grâce. — Il ne me doit
Nulle obligation pour les choses qu'il voit,
Et j'en fais seulement pour l'amour de moi-même.

Elle s'éloigne.

M. DE SOTTENVILLE.

Quoi! vous quittez, ma fille, un père qui vous aime!

ANGÉLIQUE.

Je me retire afin de n'avoir pas l'ennui
Des compliments forcés qui me viendraient de lui.

Elle sort.

CLAUDINE.

Assurément, elle a raison d'être en colère,

C'est un ange de femme, une épouse exemplaire,
Que vous ne traitez pas, monsieur, comme il le faut.

Elle sort.

GEORGE DANDIN.

Ah! scélérate!

SÇÈNE XII.

M. DE SOTTENVILLE, MADAME DE SOTTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTTENVILLE.

C'est l'affaire de tantôt
Dont elle vous conserve encor quelque rancune;
Mais cela, soyez sûr, n'est d'importance aucune
Et la moindre caresse aura raison de tout.
Allez donc; vous voilà, par grand bonheur, au bout
De toute inquiétude, allez faire, mon gendre,
Votre paix avec elle; et sans plus tard attendre,
Tâchez de la calmer en vous excusant bien
De votre emportement qui ne posait sur rien.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Considérez que c'est une fille élevée
A la vertu, qui n'est nullement éprouvée
Aux coups inattendus des soupçons insultants.
Adieu, je suis ravie, après nos contre-temps,
De voir tous vos tracas terminés, et par suite,
De la béatitude où vous met sa conduite.

SCÈNE XIII.

GEORGE DANDIN, seul.

Je ne dis mot; en quoi gagnerais-je à parler?
Ma disgrâce jamais se peut-elle égaler?
J'admire mon malheur et la subtile ruse

Et les adroits détours que possède et dont use
Ma carogne de femme, afin d'avoir raison
Et de me donner tort. — C'est à fuir la maison
De voir que j'aie en tout le dessous avec elle,
Que toujours contre moi l'apparence soit telle
Qu'il me faille subir faux sur faux jugement,
Sans convaincre jamais l'insolente qui ment! —
O ciel! accorde-moi la grâce que j'implore,
De faire voir aux gens comme on me déshonore!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée, il est trop tard peut-être,
J'en ai peur. Je ne puis, Lubin, me reconnaître.

LUBIN.

Monsieur?

CLITANDRE.

Est-ce par là?

LUBIN.

Mais je pense bien qu'oui.
La sotte nuit, morgué! qu'on nous donne aujourd'hui!
Aussi noire qu'un four!

CLITANDRE.

Elle a grand tort, sans doute.
Si pourtant elle fait que nous n'y voyons goutte,
Elle empêche aussi bien que nous ne soyons vus.

LUBIN.

Bien dit, et nous voilà d'un voile épais pourvus.
Monsieur, un mot : pourquoi, vous qui savez les livres,
Ne fait-il donc pas jour la nuit?

CLITANDRE.

Mais tu te livres
A des pensers... c'est une énorme question.

LUBIN.

Oh! oui, si j'avais eu de l'éducation,

J'aurais été songer à des choses, ma fine,
Où n'a songé personne.

CLITANDRE.

Oui-da, tu m'as la mine
D'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

Certain
Naturel... et tenez, j'explique le latin
Sans que je l'aie appris du tout; de telle sorte
Que voyant, l'autre jour, sur une grande porte,
Le mot *collegium,* je me suis dit : Voilà
Le collége.

CLITANDRE.

Mais c'est admirable cela!
Lubin? — Tu sais donc lire?

LUBIN.

Oui, la lettre moulée.
Mais l'écriture, non, ma vue en est troublée
Et je n'ai jamais pu m'en tirer.

CLITANDRE.

On ne peut
Tout savoir. — Ah! je sens à mon cœur qui s'émeut
Que voici la maison; donnons, à la sourdine,
Le signal convenu, tantôt, avec Claudine.

Il frappe trois petits coups dans ses mains.

LUBIN.

Morgué! c'est une fille... ah!... qui vaut de l'argent!
Et je l'aime.

CLITANDRE.

Vois donc si je suis obligeant,
Je t'amène à dessein pour que tu l'entretiennes.

LUBIN.

Ah! monsieur!... Ah! Lubin, tu vas faire des tiennes!

CLITANDRE.

Chut! j'entends quelques bruits.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Claudine!

CLAUDINE.

S'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Laisse sur nous la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Elle l'est.

Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.

CLITANDRE, à Lubin.

Ce sont elles. — St!

ANGÉLIQUE.

St!

LUBIN.

St!

CLAUDINE.

St!

CLITANDRE, à Claudine, qu'il prend pour Angélique.

Madame.

ANGÉLIQUE, à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.

Qu'est-ce?

LUBIN, à Angélique, qu'il prend pour Claudine.

Claudine.

CLAUDINE, à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.

Quoi?

CLITANDRE, à Claudine, croyant parler à Angélique.

Madame, ah! la douce allégresse!

LUBIN, à Angélique, croyant parler à Claudine.

Ah! ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, à Clitandre.

Eh! monsieur, doucement.

ANGÉLIQUE, à Lubin.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

C'est toi, Claudine?

CLAUDINE.

Eh! oui, vraiment.

LUBIN.

C'est vous, madame?...

ANGÉLIQUE.

Eh! oui.

CLAUDINE.

L'on prend l'une pour l'autre.

LUBIN, à Angélique.

Quand il fait noir, la sienne est pareille à la nôtre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Dandin
Ronfle à faire plaisir, et j'ai saisi soudain
Ce bon temps pour venir vous parler tout à l'aise.

CLITANDRE.

Cherchons où nous asseoir pour le peu qu'il vous plaise.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir au fond du théâtre.

LUBIN, cherchant Claudine.

Claudine, où donc es-tu?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE et CLAUDINE
assis dans le fond du théâtre.
GEORGE DANDIN, à demi déshabillé, LUBIN.

GEORGE DANDIN, à part.

Ma femme s'est glissée en bas, et j'ai vêtu
Quelques habits, afin de descendre après elle,
Rien ne m'étonne plus dans une demoiselle.
Tout moitié sommeillant j'ai clairement ouï...
Mais où donc peut-elle être?

LUBIN, cherchant toujours Claudine.

Eh bien! Claudine.

Prenant George Dandin pour Claudine.

Ah! oui,
Te voilà! par ma foi, ton maître joue un rôle
Fort plaisant, et ceci me paraît aussi drôle
Que ses coups de bâton, dont tu m'as fait récit.
Ta maîtresse à qui tout pour le mieux réussit,
Dit qu'il ronfle à présent comme un diable; il ignore
Ce dormeur, que pendant qu'il ronfle, elle est encore
Avec le vicomte; ah! je voudrais bien savoir
Quel songe il fait. — La chose est très-risible à voir.
De quoi s'avise-t-il après tout, de prétendre
Posséder seul sa femme? il est un sot. — Clitandre
Lui fait bien trop d'honneur. Eh! tu ne parles pas,
Claudine! Es-tu malade? Allons, suivons leurs pas,
Et me donne, en marchant, ta petite menotte,
Que je la baise! Ah! Dieu qu'elle me ravigote!
Il me semble manger des confitures, vrai!

A George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement.

Tubleu! comme on y va. Voici, je l'avoûrai,
La petite menotte un peu changée et rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Ouf! — J'ai donc la certitude
D'un désordre nouveau de ma coquine. Allons,
Il faut que les parents viennent sur ses talons,
Et que cette aventure, accablant l'infidelle,
Soit publique et me serve à me séparer d'elle.
Envoyons-les quérir. — Holà! Colin, Colin!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, avec CLAUDINE et LUBIN
assis au fond du théâtre;
GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN, à la fenêtre, à moitié endormi.

Monsieur!

GEORGE DANDIN.

Vite, en bas.

COLIN, sautant par la fenêtre.

Cela n'est pas malin,
M'y voici, l'on ne peut pas plus vite, j'espère.

GEORGE DANDIN.

Es-tu là?

COLIN.

Oui, monsieur.

Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre côté, et s'endort.

GEORGE DANDIN, se tournant du côté où il croit qu'est Lubin.

Chut! cours chez mes beau-père
Et belle-mère; alerte, et dis-leur, de ma part,
Qu'ils arrivent ici sans le moindre retard;
Que je les en conjure avec bien grande instance.
— Entends-tu? hé! Colin! Colin! — quelle constance!

Criant plus fort.

Morbleu! Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur!

GEORGE DANDIN.

Où diable est-il?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maraud qui se déplace ainsi!

Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté et se rendort.

Je te disais d'aller aux parents de ma femme
Dire qu'une aventure urgente les réclame,
Et qu'à l'heure qu'il est, je les prie à genoux
De se rendre tous deux en hâte auprès de nous.
— M'entends-tu bien? Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur!

GEORGE DANDIN.

C'est un maroufle
Qui fait tout pour me rendre enragé! je m'essouffle
A crier. — Viens à moi.

Ils se rencontrent et tombent tous deux.

Ah! pendard, ah! butor!
Tu m'as estropié! Que devient-il encor?
Approche, approche ici que je t'assomme! — Il semble
Me fuir.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir! — Ensemble
Nous avons à causer.

COLIN.

Ah! que nenni.

GEORGE DANDIN.

Morbleu!
Viens donc.

COLIN.

Point. Vous voulez me battre.

GEORGE DANDIN.

Écoute un peu,
Je ne te ferai rien, aucun mal, je t'en donne
Ma parole.

COLIN.

Vrai?

GEORGE DANDIN.

Vrai.

A Colin qu'il tient par le bras.

C'est pour ta personne
Un grand bonheur qu'on ait besoin d'elle. — Tu vas
Te réveiller d'abord, et, de tes plus grands pas,
Courir chez mes beau-père et belle-mère; et vite
Tu leur diras qu'au nom du ciel, je les invite
A se rendre en ce lieu, sans bruit et sans délais;
Si la nuit les faisait hésiter, presse-les,
Redisant qu'il s'agit d'une importante affaire
Et qui ne permet pas qu'un moment on diffère.
Tu m'entends maintenant?

COLIN.

Oui! monsieur.

GEORGE DANDIN.

Va, ne fais
Que courir, et reviens de même.

(Se croyant seul.)

Et moi, je vais
Rentrer dans ma maison, attendant que... Silence!
Quelqu'un!... Serait-ce point ma femme?—je balance...
Non, il faut que j'écoute et que l'obscurité
Me serve à tout surprendre avec sécurité.

George Dandin se range près de la porte de sa maison.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Adieu donc, il est temps que chacun se retire.

CLITANDRE.

Sitôt!

ANGÉLIQUE.

Nous avons bien causé.

CLITANDRE.

J'ai tout à dire...
Ah! madame, comment, en des instants si courts,
Trouver le demi-quart des mots pour mes discours?
Il me faudrait des jours entiers, tout me le prouve,
Pour m'expliquer à vous des choses que j'éprouve,
Et vous n'en savez point, hélas! la moindre part.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons davantage plus tard.

CLITANDRE.

Eh! mon Dieu! de quel coup me percez-vous donc l'âme,
Lorsque vous me parlez de me quitter, madame!
Et que vous me laissez en un grand désespoir!

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons bientôt moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Mais vous allez trouver un mari; — quand j'y songe,
Cela m'éveille au cœur un dépit qui le ronge,
Les droits qu'ont les maris sont un cruel émoi
Pour un amant qui sait aimer autant que moi.

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous, sur ce point l'ombre d'inquiétude
Et pensez-vous qu'enfin, même par habitude,

On puisse supporter certains maris qu'on voit?
On les prend, n'ayant point la force ni le droit
De s'en défendre, et comme esclaves, n'osant rien
Sur des parents, qui n'ont des yeux que pour le bien.
Mais on leur fait justice, et, quoiqu'ils s'en irritent,
On n'a pas plus d'égards pour eux qu'ils n'en méritent.

GEORGE DANDIN.

Et voilà nos guenons de femmes d'à-présent!

CLITANDRE.

Avouez que celui dont on vous fit présent
De l'honneur qu'il reçut était par trop peu digne,
Et que c'est pour le monde un contre-sens insigne,
Que l'assemblage, hélas! pour moi si plein d'ennui,
De femme comme vous et d'homme comme lui.

GEORGE DANDIN, à part.

Pauvres maris, voilà comme l'on vous arrange!

CLITANDRE.

Le sort est avec vous d'une rigueur étrange,
Et le ciel, de beautés et d'esprit vous ornant,
Ne vous fit pas pour être épouse d'un manant.

GEORGE DANDIN, à part.

Plût au ciel qu'elle fût la tienne! et, je le gage,
Tu ne tarderais pas à changer de langage :
— Rentrons, c'en est assez. Ah! quel piége infernal!

George Dandin étant rentré, ferme la porte en dedans.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUB .

CLAUDINE.

Si vous avez, madame, à dire encor du mal
De votre cher époux, dépêchez, je vous prie,
Car il est tard.

CLITANDRE.

Claudine ! ah! quelle barbarie!
Et peux-tu bien...

ANGÉLIQUE.

Elle a raison, séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc obéir, l'ordre venant de vous.
Mais, pour me plaindre un peu, seriez-vous assez bonne?

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Claudine, où donc es-tu que je te donne
Le bonsoir?

CLAUDINE.

Il n'est pas d'autre bonsoir, va-t'en.
Je le reçois de loin et t'en renvoie autant.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Rentrons à petit bruit.

CLAUDINE, avec effroi.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-partout, que ta peur soit calmée.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

Ciel! voilà qu'en dedans
On a fermé. Que faire? Ah! fâcheux incidents!

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui couche-là, madame.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin?

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN, à la fenêtre.

Colin! Ah! madame ma femme,
Je vous y prends à faire, aux moments où je dors,
Des *escampativos!* J'aime à vous voir dehors
A l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Bon! le grand mal que de prendre
Le frais de la nuit!

GEORGE DANDIN.

Oui, le frais, il faut s'entendre,
Madame la coquine, et c'est plutôt le chaud.
On est dupé, volé, mais on n'est pas manchot,
Et nous savons enfin les rendez-vous, l'intrigue
Du damoiseau trompeur, et tout ce qui se ligue
Pour former et sceller de scandaleux liens;
Nous avons entendu vos galants entretiens,
Et les beaux vers chantés dans l'ombre à ma louange.
Heureusement, voici l'instant où je me venge,
Et vos parents vont être assurés, cette fois,
De vos déréglements; ils viennent à ma voix,
Et vous-même, en ces lieux, les verrez tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

CLAUDINE.

Madame...

GEORGE DANDIN.

Ah! ah! plus d'espoir qui vous leurre.
Voici, je crois, un coup que vous n'attendiez pas.

Je triomphe, et, morbleu! j'ai de quoi mettre à bas
Votre orgueil insolent et tous vos artifices.
Jusqu'ici, comme avec de secrets maléfices,
Vous avez déjoué mes accusations,
Ébloui vos parents, plâtré vos actions,
J'avais beau voir, beau dire, en tous les points maîtresse,
Sur mon bon droit toujours l'emportait votre adresse,
Et vous trouviez toujours moyen d'avoir raison.
Mais, Dieu merci, le faux n'est plus trop de saison.
Et tout va s'éclaircir, et votre effronterie
Sera parfaitement confondue et flétrie.

ANGÉLIQUE.

Hé ! faites-moi, de grâce, ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Point,
Il faut attendre ceux que j'ai mandés. — Le point
Essentiel pour tous, c'est qu'ils vous trouvent seule
Courant les champs la nuit, vous si vaine et bégueule!
En attendant qu'ils soient arrivés, vous plaît-il
Chercher dans votre esprit quelque détour subtil
Pour vous tirer d'affaire, inventer quelque ruse
Pour habiller encor tout ce qui vous accuse,
Un bon prétexte auquel ne manque aucun détail
D'escapade nocturne ou d'amie en travail
D'enfant, que vous veniez d'assister? — A tout prendre,
Cela se peut.

ANGÉLIQUE.

Non, non ; je n'ai de me défendre
Aucune intention, et ne veux pas nier
Les choses, puisqu'enfin vous les savez.

GEORGE DANDIN.

Dernier
Degré de l'impuissance! ah! c'est que toute excuse
Échappe à votre audace, et que, triste et confuse,
Le mensonge est pour vous impossible.

ANGÉLIQUE.

J'ai tort,
Et vous avez sujet de vous plaindre très-fort.

Je le confesse; mais, hélas! je vous conjure,
De ne m'exposer point maintenant à l'injure,
Aux coups de mes parents... vos sentiments humains
Vont parler... ouvrez-moi...

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre petit mari, quelle détresse!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mari! — Je suis, traîtresse,
Votre petit mari, quand vous êtes à bout,
Quand vous vous sentez prise, et tout cela me bout
Du lait! j'en suis très-aise, et de vous mes oreilles
N'ont pas pris l'habitude à des douceurs pareilles.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne plus vous causer
Aucun sujet de plainte, et de ne m'exposer...

GEORGE DANDIN.

Ta, ta! je ne veux point perdre cette aventure,
Et je veux qu'on la sache et quelle créature
Vous faites, et quels sont tous vos déportements.

ANGÉLIQUE.

De grâce, accordez-moi quelques petits moments
D'audience.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! qu'est-ce? — Ah! mauvaise pécore!

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, j'ai faibli, je le confesse encore;
Votre couroux est juste, et j'ai pris, pour sortir
Le temps que vous dormiez; puis, à ne point mentir,
C'était un rendez-vous promis à la personne
Dont... mais ce sont des traits qu'à mon âge on pardonne,
De ces emportements de novice, qui naît
Au monde, que son cœur ne craint ni ne connaît,

Je triomphe, et, morbleu! j'ai de quoi mettre à bas
Votre orgueil insolent et tous vos artifices.
Jusqu'ici, comme avec de secrets maléfices,
Vous avez déjoué mes accusations,
Ébloui vos parents, plâtré vos actions,
J'avais beau voir, beau dire, en tous les points maîtresse,
Sur mon bon droit toujours l'emportait votre adresse,
Et vous trouviez toujours moyen d'avoir raison.
Mais, Dieu merci, le faux n'est plus trop de saison.
Et tout va s'éclaircir, et votre effronterie
Sera parfaitement confondue et flétrie.

ANGÉLIQUE.

Hé ! faites-moi, de grâce, ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Point,
Il faut attendre ceux que j'ai mandés. — Le point
Essentiel pour tous, c'est qu'ils vous trouvent seule
Courant les champs la nuit, vous si vaine et bégueule!
En attendant qu'ils soient arrivés, vous plaît-il
Chercher dans votre esprit quelque détour subtil
Pour vous tirer d'affaire, inventer quelque ruse
Pour habiller encor tout ce qui vous accuse,
Un bon prétexte auquel ne manque aucun détail
D'escapade nocturne ou d'amie en travail
D'enfant, que vous veniez d'assister? — A tout prendre,
Cela se peut.

ANGÉLIQUE.

Non, non ; je n'ai de me défendre
Aucune intention, et ne veux pas nier
Les choses, puisqu'enfin vous les savez.

GEORGE DANDIN.

Dernier
Degré de l'impuissance! ah! c'est que toute excuse
Échappe à votre audace, et que, triste et confuse,
Le mensonge est pour vous impossible.

ANGÉLIQUE.

J'ai tort,
Et vous avez sujet de vous plaindre très-fort.

Je le confesse; mais, hélas! je vous conjure,
De ne m'exposer point maintenant à l'injure,
Aux coups de mes parents... vos sentiments humains
Vont parler... ouvrez-moi...

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre petit mari, quelle détresse!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mari! — Je suis, traîtresse,
Votre petit mari, quand vous êtes à bout,
Quand vous vous sentez prise, et tout cela me bout
Du lait! j'en suis très-aise, et de vous mes oreilles
N'ont pas pris l'habitude à des douceurs pareilles.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne plus vous causer
Aucun sujet de plainte, et de ne m'exposer...

GEORGE DANDIN.

Ta, ta! je ne veux point perdre cette aventure,
Et je veux qu'on la sache et quelle créature
Vous faites, et quels sont tous vos déportements.

ANGÉLIQUE.

De grâce, accordez-moi quelques petits moments
D'audience.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! qu'est-ce? — Ah! mauvaise pécore!

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, j'ai faibli, je le confesse encore;
Votre couroux est juste, et j'ai pris, pour sortir
Le temps que vous dormiez; puis, à ne point mentir,
C'était un rendez-vous promis à la personne
Dont... mais ce sont des traits qu'à mon âge on pardonne,
De ces emportements de novice, qui naît
Au monde, que son cœur ne craint ni ne connaît,

Je triomphe, et, morbleu! j'ai de quoi mettre à bas
Votre orgueil insolent et tous vos artifices.
Jusqu'ici, comme avec de secrets maléfices,
Vous avez déjoué mes accusations,
Ébloui vos parents, plâtré vos actions,
J'avais beau voir, beau dire, en tous les points maîtresse,
Sur mon bon droit toujours l'emportait votre adresse,
Et vous trouviez toujours moyen d'avoir raison.
Mais, Dieu merci, le faux n'est plus trop de saison.
Et tout va s'éclaircir, et votre effronterie
Sera parfaitement confondue et flétrie.

ANGÉLIQUE.

Hé ! faites-moi, de grâce, ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Point,
Il faut attendre ceux que j'ai mandés. — Le point
Essentiel pour tous, c'est qu'ils vous trouvent seule
Courant les champs la nuit, vous si vaine et bégueule!
En attendant qu'ils soient arrivés, vous plaît-il
Chercher dans votre esprit quelque détour subtil
Pour vous tirer d'affaire, inventer quelque ruse
Pour habiller encor tout ce qui vous accuse,
Un bon prétexte auquel ne manque aucun détail
D'escapade nocturne ou d'amie en travail
D'enfant, que vous veniez d'assister? — A tout prendre,
Cela se peut.

ANGÉLIQUE.

Non, non ; je n'ai de me défendre
Aucune intention, et ne veux pas nier
Les choses, puisqu'enfin vous les savez.

GEORGE DANDIN.

Dernier
Degré de l'impuissance! ah! c'est que toute excuse
Échappe à votre audace, et que, triste et confuse,
Le mensonge est pour vous impossible.

ANGÉLIQUE.

J'ai tort,
Et vous avez sujet de vous plaindre très-fort.

Je le confesse; mais, hélas! je vous conjure,
De ne m'exposer point maintenant à l'injure,
Aux coups de mes parents... vos sentiments humains
Vont parler... ouvrez-moi...

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre petit mari, quelle détresse!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mari! — Je suis, traîtresse,
Votre petit mari, quand vous êtes à bout,
Quand vous vous sentez prise, et tout cela me bout
Du lait! j'en suis très-aise, et de vous mes oreilles
N'ont pas pris l'habitude à des douceurs pareilles.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne plus vous causer
Aucun sujet de plainte, et de ne m'exposer...

GEORGE DANDIN.

Ta, ta! je ne veux point perdre cette aventure,
Et je veux qu'on la sache et quelle créature
Vous faites, et quels sont tous vos déportements.

ANGÉLIQUE.

De grâce, accordez-moi quelques petits moments
D'audience.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! qu'est-ce? — Ah! mauvaise pécore!

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, j'ai faibli, je le confesse encore;
Votre couroux est juste, et j'ai pris, pour sortir
Le temps que vous dormiez; puis, à ne point mentir,
C'était un rendez-vous promis à la personne
Dont... mais ce sont des traits qu'à mon âge on pardonne,
De ces emportements de novice, qui naît
Au monde, que son cœur ne craint ni ne connaît,

Et de ces libertés où l'on se livre en brave
Sans y penser de mal, et qui n'ont rien de grave.

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, mais ce sont, j'en fais serment,
De ces choses qu'il faut croire pieusement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point en rien prendre ici ma défense,
Vous priant seulement d'oublier une offense,
De quoi je vous demande avec larmes pardon,
Et d'épargner encor à mon triste abandon
Les reproches cruels de parents que j'adore.
Ah! si vous m'accordez la grâce que j'implore,
Cette rare bonté vous gagnera mon cœur,
Où germera pour vous tout ce que la rigueur
Du devoir et des lois n'y pouvaient faire naître;
En un mot, je saurai faire en moi disparaître
Toute coquetterie, et ne verrai que vous.
Je vous donne ma foi qu'un procédé si doux
Me fera devenir la femme la meilleure
Qui soit dans tout le monde, et qu'enfin d'heure en heure
Je vous témoignerai, voyez-vous, tant et tant
De gentille amitié que vous serez content.

GEORGE DANDIN.

Ah! crocodile infâme, et qui d'abord caresse
Pour nous mieux étrangler.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez, le temps presse.
Ouvrez-moi.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaire, et je suis sans merci.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

Pitié!

GEORGE DANDIN.

Hors d'ici!

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est de tout mon cœur que je vous en supplie!

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Ce n'est point de ces torts qu'on oublie.
Je prétends que de vous chacun soit détrompé,
Et que de votre honte on soit partout frappé.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! si jusque-là vous m'exaspérez l'âme
Montée à cet excès, vous verrez qu'une femme
Est capable de tout, et, pour moi, je ferai
Des choses, croyez-m'en, bien loin de votre gré...
Qui d'amers repentirs vous deviendront la source.

GEORGE DANDIN.

Et que feriez-vous donc, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Ma ressource,
Mon envie, est d'aller jusqu'aux extrémités
Des résolutions et des calamités.
Ce couteau que voilà suffit pour que je meure.

GEORGE DANDIN.

A la bonne heure donc!

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure
Pour vous que vous croyez. On sait de tous côtés
Nos différends et tout ce que vous me portez
De haine en votre cœur. Lorsqu'on me verra morte,
Morte violemment de cette horrible sorte,
Aucun ne doutera que l'auteur n'en soit vous
Qui m'aurez immolée à vos transports jaloux.
Et mes parents, témoins de votre félonie,
Ne sont point pour laisser cette mort impunie,
Et vous accableront de tout le châtiment
Qu'apportent la justice et leur ressentiment.

C'est par là que j'aurai moyen d'être vengée,
Et je ne serai pas la première outragée
Qui n'ai point balancé de se donner la mort
Afin de perdre ceux qui, sans crainte ou remord,
Ont poussé contre nous les rigueurs à l'extrême.

GEORGE DANDIN.

On ne s'avise plus de se tuer soi-même.
La mode en est passée et depuis bien longtemps.

ANGÉLIQUE.

Ne vous y fiez pas; si, par trop persistants,
Vos refus, sans pitié, me laissent à la porte,
Vous saurez ce que peut une volonté forte
Dans un cœur féminin qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

C'est pour me faire peur; je voudrais bien le voir.

ANGÉLIQUE.

Alors, voici de quoi tous deux nous satisfaire
Et montrer si je raille.

Après avoir fait semblant de se tuer.

Ah! je meurs! et préfère
La mort à votre vue. — Au moins, veuille le ciel,
Autant que je le veux, me venger d'un cruel!
Et que celui qui, seul, de mon trépas fut cause
Ait la punition où l'assassin s'expose.

GEORGE DANDIN.

Ouais! Serait-elle aussi maligne qu'elle a dit
Que de s'être tuée afin qu'on me pendît?
Allons, prenons un bout de chandelle, et bien vite
Courons voir ce que c'est.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE, à Claudine.

St! paix! Tout nous profite.
Viens-t'en contre la porte et tenons chaque coin.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE, entrant dans la maison au moment où George Dandin en sort, et fermant la porte en dehors; GEORGE DANDIN, une chandelle à la main.

GEORGE DANDIN.

Méchanceté de femme irait-elle aussi loin?

Seul, après avoir regardé partout.

Personne! — Eh! j'en avais l'idée, et la couleuvre
Aura tourné là-bas, voyant que sa manœuvre
Ne gagnait rien sur moi par menace ou douceur.
Tant mieux! cela fera ressortir la noirceur
De sa vile action, et le père et la mère
En seront encor plus édifiés, j'espère.

Après avoir été à la porte de sa maison.

Ah! la porte est fermée. — Eh! quelqu'un promptement.
Qu'on m'ouvre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE, à la fenêtre, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Ah! ah! c'est toi. — D'où viens-tu, garnement?
Est-ce une heure à rentrer chez soi quand l'aube est prête
A se lever? — Ah! ciel! est-ce une vie honnête,
Dis-moi, pour un mari qui se respecterait?

CLAUDINE.

S'en aller ivrogner, la nuit, au cabaret,
Et laisser au logis, seule, une jeune femme
Qui se désole!... Fi!

GEORGE DANDIN.

Quoi! vous avez...

ANGÉLIQUE.

Infâme!
Va, je suis lasse enfin de ta conduite et vais,
Sans plus tarder, m'en plaindre à mes parents, mauvais
Sujet, traître!

SCÈNE XII.

M. DE SOTTENVILLE et MADAME DE SOTTENVILLE,
en déshabillé de nuit;
COLIN, portant une lanterne,
ANGÉLIQUE et CLAUDINE, à la fenêtre,
GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Approchez, venez, je vous conjure,
Et faites-moi raison de la plus grande injure
Qui soit au monde entier, d'un mari dévoilé,
A qui la jalousie et le vin ont troublé
La cervelle à tel point qu'il ne sait plus, en somme,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, ni s'il est même un homme,
Et que, dans cet état, il n'a pas osé moins
Que de vous appeler pour vous rendre témoins
De la plus ridicule et sotte turpitude
Qu'on puisse voir et dont il a pris l'habitude.
Le voilà qui revient, comme vous le voyez,
La marche et le cerveau tout à fait fourvoyés,
Après s'être moqué que je fusse à l'attendre
Toute la nuit; et si vous voulez bien l'entendre,
Il vous fera, d'un air et d'un ton résolus,
Des plaintes contre moi qui n'en finiront plus,
Et vous racontera que, vers la nuit tombée,
Et durant qu'il dormait, je me suis dérobée
De son lit pour aller courir je ne sais où,
Et cent contes pareils qu'il rêve comme un fou.

GEORGE DANDIN, à part.

Voilà ce qui s'appelle une adroite carogne!

CLAUDINE.

Et n'a-t-il pas voulu, dans ses rêves d'ivrogne,
Faire croire, en poussant ses aberrations,
Qu'il était au logis et que nous, nous étions
Dehors!... C'est une fable effroyablement bête,
Qu'aucun moyen ne peut lui tirer de la tête.

M. DE SOTTENVILLE.

Qu'est-ce à dire cela?

MADAME DE SOTTENVILLE.

Rien n'est plus impudent
Que de nous envoyer quérir.

GEORGE DANDIN.

Et cependant...

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, c'est trop, et je ne puis plus être
Avec un tel mari, qui se fait trop connaître;
Qui, tout à l'heure encore, en troublant mon repos,
M'a tenu, sans pudeur, mille outrageants propos.

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Corbleu! votre conduite est d'un malhonnête homme!

CLAUDINE.

C'est conscience, hélas! de voir ce monstre, et comme
La pauvre jeune femme est traitée; et voilà
Qui crie au ciel vengeance.

GEORGE DANDIN.

Eh! quoi?... Quel front elle a!

M. DE SOTTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi dire un mot.

ANGÉLIQUE.

Souffrez qu'il vous en conte,
Il en débitera de belles.

GEORGE DANDIN, à part.

Je ne sais
Que faire.

CLAUDINE.

Il a tant bu, sans jamais dire assez,
Qu'il se faut avec lui tenir sur le qui-vive.
Et jusqu'à nous l'odeur du vin qu'il souffle arrive.

GEORGE DANDIN.

Ah! monsieur mon beau-père, en grâce!

M. DE SOTTENVILLE.

Éloignez-vous.
Vous me puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Tous
S'entendent contre moi. — Madame, je proteste.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Fi! Ne m'approchez pas, car votre haleine empeste.

GEORGE DANDIN, à M. de Sottenville.

Souffrez donc que je vous...

M. DE SOTTENVLLE.

Je pars si vous restez;
On ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN, à madame de Sottenville.

Madame, permettez...

MADAME DE SOTTENVILLE.

Pouah! vous m'engloutissez le cœur! Parlez, vous dis-je,
De plus loin, s'il vous plaît.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! oui, je m'oblige
A vous parler de loin, et je déclare alors
Que j'étais au logis et qu'elle était dehors.
Je n'en ai pas bougé, c'est sa ruse damnée
Qui fit...

ANGÉLIQUE.

Voilà-t-il pas sa marotte obstinée!
Quand je vous le disais!

CLAUDINE.

Vous voyez en ceci
Quelle apparence...

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Assez de vous moquer ainsi.
— Ma fille, descendez. — Venez à moi sur l'heure.

SCÈNE XIII.

M. DE SOTTENVILLE, MADAME DE SOTTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

Je jure n'être pas sorti de ma demeure,
Et que...

M. DE SOTTENVILLE.

Finissez-vous vos propos insensés?

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase à l'instant même...

M. DE SOTTENVILLE.

Assez
De me rompre la tête; et du fond de votre âme
Songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

M. DE SOTTENVILLE.

Et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! c'est
Moi?...

M. DE SOTTENVILLE.

Corbleu ! n'allez pas me répliquer; — on sait
Que se jouer à nous n'est pas une vétille.

GEORGE DANDIN.

Pauvre George Dandin !

SCÈNE XIV.

M. DE SOTTENVILLE, MADAME DE SOTTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTTENVILLE.

Allons, venez ma fille,
Et que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Qui moi ! lui pardonner? Non, je n'ai pas le don
De la clémence au point d'excuser cet outrage.
Je suis, mon père, à bout de force et de courage,
Et si je viens à vous, c'est pour me séparer
D'un mari près duquel je ne puis plus durer.

CLAUDINE.

Le moyen d'y tenir?

M. DE SOTTENVILLE.

L'union conjugale
N'est pas chose à briser sans quelque grand scandale,
Ma fille, et vous devez, m'ayant là pour appui,
Vous faire voir plus noble et plus sage que lui !
Et prendre, cette fois encore, patience.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter quand on a conscience
De tant d'indignité et d'un faux repentir?
C'est un supplice à quoi je ne puis consentir.

M. DE SOTTENVILLE.

Il le faut, mon enfant, c'est moi qui vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE.

Vous me fermez la bouche avec ce mot. — Personne
D'un père autant que moi n'adore le pouvoir.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

C'est bien un rigoureux devoir
Qui force d'oublier de semblables injures;
Mais de mon cœur blessé quels que soient les murmures,
Mon père, vous parlez, c'est à moi d'obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTTENVILLE, à Angélique.

Ici.

GEORGE DANDIN, à part

Que ne puis-je m'enfuir!

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous voulez que je fasse ou j'obtienne
Ne servira de rien; et qu'il vous en souvienne,
Ce sera, dès demain, chose à recommencer.

M. DE SOTTENVILLE.

Nous y donnerons ordre.

A George Dandin.

Et vous, sans balancer,
Mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux!

M. DE SOTTENVILLE.

Veut-on rire?
A genoux, corbleu!

GEORGE DANDIN, à genoux, sa chandelle à la main.

A part.

Ciel! ô ciel!

A M. de Sottenville.

Que faut-il dire?

M. DE SOTTENVILLE.

« Madame, veuillez bien pardonner, excuser.

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Madame, veuillez bien pardonner, excuser.*)

M. DE SOTTENVILLE.

« La sottise que j'ai faite...

GEORGE DANDIN, répétant.

(*La sottise que j'ai faite.*)

A part.

De t'épouser.

M. DE SOTTENVILLE.

« Je jure, à l'avenir de mieux faire et mieux vivre. »

GEORGE DANDIN, répétant.

(*Je jure, à l'avenir de mieux faire et mieux vivre.*)

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Prenez-y garde au moins, à jeun aussi bien qu'ivre,
C'est là le dernier tort que nous vous souffrirons.

MADAME DE SOTTENVILLE.

Jour de dieu! s'il fallait subir d'autres affronts
Venant de vous encore, on pourrait vous apprendre
Rudement le respect que vous devez, mon gendre,
A votre femme ainsi qu'à ceux dont elle sort.

M. DE SOTTENVILLE, à George Dandin.

Le jour revient. Rentrez, et, bénissant le sort,
Songez enfin, mon gendre, à devenir plus sage.

A Mme de Sottenville.

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

GEORGE DANDIN, seul.

J'enrage!
Et quitte le terrain, comme découragé.
Si vous avez pour femme un diable, ainsi que j'ai,
Le mieux est, croyez-moi d'aller à la rivière,
Et de vous y jeter la tête la première!

FIN DE GEORGE DANDIN.

LES OEUVRES

D'ÉMILE DESCHAMPS

HOMMAGE A SES ÉDITEURS

Lu en séance publique de la Société des Sciences morales,
des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise,
à Versailles, le 29 novembre 1872.

LES OEUVRES

D'ÉMILE DESCHAMPS

HOMMAGE A SES ÉDITEURS[1]

Au nom des esprits fins, délicats et lettrés,
Au nom des plus obscurs, au nom des mieux titrés,
Au nom du goût suprême et des grâces décentes,
Des Muses d'autrefois et des Muses récentes,
Gloire à vous, de Deschamps généreux héritiers!
Ses travaux, par vos soins, revivent tout entiers.
De sa *bonne nouvelle* intelligents apôtres,
Vous, ses dignes neveux, vous transmettez aux nôtres
Les précieux trésors dont nous aurait frustrés
L'auteur insoucieux de vers trop peu montrés,
Le discret rossignol qui jetait ses préludes,
Sans échos, sans témoins, aux sourdes solitudes.
Vous dressez au poëte un juste monument.
Ses vers, dans maints recueils dispersés humblement,
Sous une cendre morte enfouissaient sa gloire.
Les voici pour toujours livrés à la mémoire.
Dans son isolement, bluette loin des yeux,
L'étincelle reprend son éclat sous les cieux,
Et la plus belle part de l'homme qu'on regrette
Va briller sur sa tombe en lumineuse aigrette.

Et vous, doctes gémeaux, sage dualité,
Balance de verdeur et de maturité;
Vous, formés tout exprès pour entreprendre et suivre
Dans ses labeurs divers l'éclosion d'un livre;
Tous deux marqués du sceau poétique et viril,
Mais l'un à son automne et l'autre à son avril,

1. Cette poésie est adressée à M. Labbé, neveu par alliance d'Émile Deschamps, et à MM. Alexandre Cosnard et Achille Taphanel, amis du poëte.

Qu'un dévoûment commun entraîne à vous commettre,
Épluchant tour à tour page, ligne, mot, lettre,
Épiant la *coquille* et guettant le *bourdon,*
Péchés de typographes indignes de pardon,
Bourreaux par qui l'auteur est souvent sur la claie,
Et que vous saviez fuir sous les presses de Claye.
Mais vous lisiez Deschamps, heureuse indemnité! —
Pour ce soin, pour ce prix doublement mérité,
Deschamps vous eût triés dans son autre famille
De disciples, d'amis, dont la France fourmille.

Éditeurs ses parents, éditeurs ses amis,
Ce livre dans les mains, l'orgueil vous est permis.
Sur le rayon d'honneur, dans nos bibliothèques,
Non loin des œuvres d'art ou latines ou grecques,
— Il a leur atticisme et leur urbanité —
Il cohabitera sans trop d'humilité.
Pas un bibliophile ouvrant son tabernacle
Qui ne cherchât Deschamps parmi ceux du cénacle;
Deschamps manquait toujours : il est enfin venu.
Sainte-Beuve, Gautier, Hugo l'ont reconnu,
Se serrent, lui font place, et la même tablette
Porte du romantisme une élite complète.

Va donc, Livre charmant, va, dans ton large essor,
De la France lettrée enrichir le trésor.
C'est à vos yeux surtout qu'il doit briller, en somme,
Jeunes *Parnassiens,* puisqu'ainsi l'on vous nomme.
Deschamps fut votre oracle, il fut votre patron;
Vous aviez pour berceau ce paternel giron.
Que j'en ai vu venir qui, d'une voix discrète,
Invoquaient, pleins d'espoir, le conseiller-poëte!
Un parrain obligeant leur ouvrait le chemin;
Ils venaient s'essayer, l'œuvre nouvelle en main,
Et c'était chaque jour quelque naissant artiste
Qui visitait, pieux, cet autre Jean-Baptiste.
Aux vers du débutant son oreille s'ouvrait,
Sympathique, attentive, accueillant chaque trait,
Trouvant, n'en fût-il pas, dans le moindre grimoire,
A louer quelque vers qu'il citait de mémoire,

Le scandant, et dans l'art de son charmant débit,
Noyant d'un mot risqué le piteux acabit.
L'enfant jugeait ses vers sur ce chant de sirène,
Se sentait baptisé poëte, et dans l'arène,
Il croyait, s'élançant au nombre des élus,
Donner à la pléiade une étoile de plus.

Mais comme aussi l'oracle, ouvrant tous ses arcanes,
Mêlant à ses bravos ses utiles chicanes,
Se donnait tout entier, de cœur et de cerveau,
Aux vers qui promettaient un poëte nouveau!

De ce maître si cher, vous studieux disciples,
Pour de nouveaux conseils, dans des pages multiples,
Deschamps vous est rendu: qu'il soit lu constamment.
Un livre est une voix pour l'âme, un testament
Où, comme en un trésor d'instructions plus amples,
Aux leçons du vivant le mort joint ses exemples.

Lisez, et qu'à l'auteur votre justice en deuil,
En dépit des quarante, adjuge le fauteuil.

En vain cette œuvre comble une immense lacune,
Les Lettres garderont une immense rancune
Au palais Mazarin, où sont tant d'immortels
Qui doivent à Deschamps d'être devenus tels,
Et qui, simples reflets de sa propre lumière,
Hissés par son épaule à la place première,
L'astreignaient, sur un seuil profané trop souvent,
Aux offices mineurs d'un portier de couvent.

Il renaît, l'avenir cassera leur sentence.
Le suffrage public sera leur pénitence.

C'est pour nous, Versaillais, qu'il subit cet affront.
Paris n'a jamais trop de perles sur le front;
Cet astre absorbe en lui tout ce qui l'environne.
Émile, dès longtemps, manquait à sa couronne :
Au retour du prodigue on offrit le veau gras.
Qu'il revînt, le fauteuil lui tendait ses deux bras.
Il fut sourd. Fier de soi, par une complaisance,
Pouvait-il faire aveu public d'insuffisance?

Il nous resta. Ce fut l'honneur de nos salons,
Que lui, l'homme brillant que nous nous rappelons,
Modèle du bien dire et des belles manières,
Lui qui des novateurs tint si haut les bannières;
Lui qui, par tant de vers pris pour juge ou témoin,
Les lisait, envoyés de si haut, de si loin,
Qui, consulté toujours, toujours à la riposte,
Sans émousser sa plume eût fatigué la poste,
Lui, par les beaux esprits bel esprit courtisé,
Ne se crut parmi nous jamais dépaysé.

Réglant sur nous son pas, il entra dans nos voies;
Il prit part à nos mœurs, à nos pleurs, à nos joies;
L'air que nous respirons fut son cher élément;
De tout cercle il était la fête et l'ornement.
Il épancha sur nous ses dons de poésie,
Et conquit dans nos murs ses droits de bourgeoisie.
Cœur toujours bienveillant, esprit toujours égal,
Regard, voix, geste, en lui tout était madrigal.
Son nom par l'enfant pauvre est béni dès la crèche;
Au sermon pastoral il ajoutait son prêche;
Et ses vers qu'avec joie on venait écouter,
Faisaient battre les cœurs et les bourses tinter.
Pour bal de charité, patriotique fête,
Pour un deuil paternel, sa lyre, toujours prête,
Sur le mode assorti savait se réveiller.

Il est bien nôtre : aussi, Versailles, l'oreiller
Qu'avait choisi son front pour achever de vivre,
Voudra le voir souvent renaître dans son Livre,
Livre pour tout pupitre enviable décor,
Et que, vingt fois relu, nous voudrons lire encor.

A. Montalant-Bougleux [1].

1. Littérateur très-distingué, officier sous le premier empire, mort à Versailles, peu de temps après M. Émile Deschamps.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

DES

OUVRAGES D'ÉMILE DESCHAMPS.

POÉSIE.

La Paix conquise, une feuille grand in-8. Paris, 1812.

Études françaises et étrangères :

1re édition, Paris, Urbain Canel, 1828, in-8.

2e édition, corrigée et augmentée de pièces nouvelles, 1828, in-8.

3e édition, corrigée et augmentée de huit pièces nouvelles. Paris, Levavasseur, Urbain Canel, 1829, in-8.

4e édition, Paris, Ch. Gosselin, 1829, in-8.

5e édition, Paris, Ch. Gosselin, 1831, in-8.

Retour à Paris, poëme de 300 vers. Urbain Canel, 1832, in-8.

Choix de poésies, avec une préface. Paris, René, 1841, in-18.

Poésies d'Émile et d'Antoni Deschamps. 1841, avec vignettes.

Poésies d'Emile et d'Antoni Deschamps. 1842. Paris, Delloye, in-12.

Cantate pour le mont Carmel (musique de Carafa), exécutée en 1841.

Poésies complètes. Paris, Charpentier, 1842.

Poésies des crèches. Une brochure, 1854.

Cantate. Musique de Halévy, exécutée à la séance de la distribution des prix de la Société des gens de lettres, 1856.

Toast au banquet de Shakespeare. Paris, Amyot, 1864, in-8.

Il nous resta. Ce fut l'honneur de nos salons,
Que lui, l'homme brillant que nous nous rappelons,
Modèle du bien dire et des belles manières,
Lui qui des novateurs tint si haut les bannières;
Lui qui, par tant de vers pris pour juge ou témoin,
Les lisait, envoyés de si haut, de si loin,
Qui, consulté toujours, toujours à la riposte,
Sans émousser sa plume eût fatigué la poste,
Lui, par les beaux esprits bel esprit courtisé,
Ne se crut parmi nous jamais dépaysé.

Réglant sur nous son pas, il entra dans nos voies;
Il prit part à nos mœurs, à nos pleurs, à nos joies;
L'air que nous respirons fut son cher élément;
De tout cercle il était la fête et l'ornement.
Il épancha sur nous ses dons de poésie,
Et conquit dans nos murs ses droits de bourgeoisie.
Cœur toujours bienveillant, esprit toujours égal,
Regard, voix, geste, en lui tout était madrigal.
Son nom par l'enfant pauvre est béni dès la crèche;
Au sermon pastoral il ajoutait son prêche;
Et ses vers qu'avec joie on venait écouter,
Faisaient battre les cœurs et les bourses tinter.
Pour bal de charité, patriotique fête,
Pour un deuil paternel, sa lyre, toujours prête,
Sur le mode assorti savait se réveiller.

Il est bien nôtre : aussi, Versailles, l'oreiller
Qu'avait choisi son front pour achever de vivre,
Voudra le voir souvent renaître dans son Livre,
Livre pour tout pupitre enviable décor,
Et que, vingt fois relu, nous voudrons lire encor.

A. MONTALANT-BOUGLEUX [1].

1. Littérateur très-distingué, officier sous le premier empire, mort à Versailles, peu de temps après M. Émile Deschamps.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

DES

OUVRAGES D'ÉMILE DESCHAMPS.

POÉSIE.

La Paix conquise, une feuille grand in-8. Paris, 1812.

Études françaises et étrangères :

1re édition, Paris, Urbain Canel, 1828, in-8.

2e édition, corrigée et augmentée de pièces nouvelles, 1828, in-8.

3e édition, corrigée et augmentée de huit pièces nouvelles. Paris, Levavasseur, Urbain Canel, 1829, in-8.

4e édition, Paris, Ch. Gosselin, 1829, in-8.

5e édition, Paris, Ch. Gosselin, 1831, in-8.

Retour à Paris, poëme de 300 vers. Urbain Canel, 1832, in-8.

Choix de poésies, avec une préface. Paris, René, 1841, in-18.

Poésies d'Émile et d'Antoni Deschamps. 1841, avec vignettes.

Poésies d'Emile et d'Antoni Deschamps. 1842. Paris, Delloye, in-12.

Cantate pour le mont Carmel (musique de Carafa), exécutée en 1841.

Poésies complètes. Paris, Charpentier, 1842.

Poésies des crèches. Une brochure, 1854.

Cantate. Musique de Halévy, exécutée à la séance de la distribution des prix de la Société des gens de lettres, 1856.

Toast au banquet de Shakespeare. Paris, Amyot, 1864, in-8.

PROSE.

Le Jeune Moraliste du XIXe *siècle.* Paris, Ambroise Tardieu, 1826, in-8.

Causeries morales et littéraires sur quelques femmes célèbres (Portraits par Challamel). Paris, Sagnier et Bray, 1837, in-12.

Contes Physiologiques. Henneton, 1844, in-16.

Réalités fantastiques. Henneton, 1854, in-16.

THÉATRE.

1° *Comédies et drames.*

Selmours, comédie en trois actes, en vers. Paris, Dalibon, 1818, in-8.

Le Tour de faveur, comédie en un acte, en vers. Paris, Ladvocat, 1818, in-8. (Trois éditions successives dans la même année, ne présentant entre elles aucune différence.)

Macbeth et *Roméo et Juliette,* avec préface, notes et commentaires. Paris, au comptoir des Imprimeurs réunis, 1844, grand in-8.

Macbeth. Édition pour le théâtre. Paris, Michel Lévy, 1848, in-12.

Roméo et Juliette. Édition pour le théâtre. Paris, Amyot, 1863, in-12.

2° *Opéras et pièces lyriques.*

Ivanhoé, opéra en trois actes imité de l'anglais, en collaboration avec de Wailly; musique de Rossini, arrangée pour la scène française par Pacini. Odéon, 15 septembre. Paris, Vente, 1826, in-8.

Don Juan, de Mozart, opéra en cinq actes, au grand Opéra, 1832. En collaboration avec Henri Blaze. Paris, 1832, in-8. (Plusieurs fois réimprimé.)

Stradella, opéra en cinq actes, au grand Opéra en 1835. En collaboration avec Pacini. Paris, 1835 et 1837, in-8.

Roméo et Juliette, symphonie dramatique avec chœurs (musique d'Hector Berlioz), exécutée au Conservatoire de musique en 1839.

Loyse de Montfort, scènes lyriques, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de M. Bazin), représentées à l'Opéra en 1841.

Le Mari au bal, opéra-comique en un acte (musique de M. de Beauplan), représenté à l'Opéra-Comique en 1845. Paris, Michel Lévy, 1845, grand in-8.

La Rédemption, mystère en cinq actes, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de Giulio Alari), exécuté au Théâtre-Italien, le 14 avril 1850. Paris, Tresse, 1850, grand in-8.

Le Coffret de Saint-Domingue, opérette (musique de Clapisson), 1855.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

PROSE.

Le Jeune Moraliste du XIX[e] *siècle*. Paris, Ambroise Tardieu, 1826, in-8.

Causeries morales et littéraires sur quelques femmes célèbres (Portraits par Challamel). Paris, Sagnier et Bray, 1837, in-12.

Contes Physiologiques. Henneton, 1844, in-16.

Réalités fantastiques. Henneton, 1854, in-16.

THÉATRE.

1° *Comédies et drames.*

Selmours, comédie en trois actes, en vers. Paris, Dalibon, 1818, in-8.

Le Tour de faveur, comédie en un acte, en vers. Paris, Ladvocat, 1818, in-8. (Trois éditions successives dans la même année, ne présentant entre elles aucune différence.)

Macbeth et *Roméo et Juliette,* avec préface, notes et commentaires. Paris, au comptoir des Imprimeurs réunis, 1844, grand in-8.

Macbeth. Édition pour le théâtre. Paris, Michel Lévy, 1848, in-12.

Roméo et Juliette. Édition pour le théâtre. Paris, Amyot, 1863, in-12.

2° *Opéras et pièces lyriques.*

Ivanhoé, opéra en trois actes imité de l'anglais, en collaboration avec de Wailly; musique de Rossini, arrangée pour la scène française par Pacini. Odéon, 15 septembre. Paris, Vente, 1826, in-8.

Don Juan, de Mozart, opéra en cinq actes, au grand Opéra, 1832. En collaboration avec Henri Blaze. Paris, 1832, in-8. (Plusieurs fois réimprimé.)

Stradella, opéra en cinq actes, au grand Opéra en 1835. En collaboration avec Pacini. Paris, 1835 et 1837, in-8.

Roméo et Juliette, symphonie dramatique avec chœurs (musique d'Hector Berlioz), exécutée au Conservatoire de musique en 1839.

Loyse de Montfort, scènes lyriques, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de M. Bazin), représentées à l'Opéra en 1841.

Le Mari au bal, opéra-comique en un acte (musique de M. de Beauplan), représenté à l'Opéra-Comique en 1845. Paris, Michel Lévy, 1845, grand in-8.

La Rédemption, mystère en cinq actes, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de Giulio Alari), exécuté au Théâtre-Italien, le 14 avril 1850. Paris, Tresse, 1850, grand in-8.

Le Coffret de Saint-Domingue, opérette (musique de Clapisson), 1855.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

PROSE.

Le Jeune Moraliste du XIXe *siècle.* Paris, Ambroise Tardieu, 1826, in-8.

Causeries morales et littéraires sur quelques femmes célèbres (Portraits par Challamel). Paris, Sagnier et Bray, 1837, in-12.

Contes Physiologiques. Henneton, 1844, in-16.

Réalités fantastiques. Henneton, 1854, in-16.

THÉATRE.

1° *Comédies et drames.*

Selmours, comédie en trois actes, en vers. Paris, Dalibon, 1818, in-8.

Le Tour de faveur, comédie en un acte, en vers. Paris, Ladvocat, 1818, in-8. (Trois éditions successives dans la même année, ne présentant entre elles aucune différence.)

Macbeth et *Roméo et Juliette,* avec préface, notes et commentaires. Paris, au comptoir des Imprimeurs réunis, 1844, grand in-8.

Macbeth. Édition pour le théâtre. Paris, Michel Lévy, 1848, in-12.

Roméo et Juliette. Édition pour le théâtre. Paris, Amyot, 1863, in-12.

2° *Opéras et pièces lyriques.*

Ivanhoé, opéra en trois actes imité de l'anglais, en collaboration avec de Wailly ; musique de Rossini, arrangée pour la scène française par Pacini. Odéon, 15 septembre. Paris, Vente, 1826, in-8.

Don Juan, de Mozart, opéra en cinq actes, au grand Opéra, 1832. En collaboration avec Henri Blaze. Paris, 1832, in-8. (Plusieurs fois réimprimé.)

Stradella, opéra en cinq actes, au grand Opéra en 1835. En collaboration avec Pacini. Paris, 1835 et 1837, in-8.

Roméo et Juliette, symphonie dramatique avec chœurs (musique d'Hector Berlioz), exécutée au Conservatoire de musique en 1839.

Loyse de Montfort, scènes lyriques, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de M. Bazin), représentées à l'Opéra en 1841.

Le Mari au bal, opéra-comique en un acte (musique de M. de Beauplan), représenté à l'Opéra-Comique en 1845. Paris, Michel Lévy, 1845, grand in-8.

La Rédemption, mystère en cinq actes, en collaboration avec Émilien Pacini (musique de Giulio Alari), exécuté au Théâtre-Italien, le 14 avril 1850. Paris, Tresse, 1850, grand in-8.

Le Coffret de Saint-Domingue, opérette (musique de Clapisson), 1855.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [1820]

